

Décembre 1956  
MONTRÉAL

# Relations

**Les octrois fédéraux aux universités**

Richard ARÈS

**Le sens d'une grève :  
une interprétation controuvée**

Jacques COUSINEAU

**La situation de la jeunesse travailleuse hongroise**

Laszlo KÁROLYI

**Le problème racial aux États-Unis**

John La FARGE

L'O. N. U. et la paix du monde ■ Les leçons de la Hongrie  
«Anastasia», notre comédie des erreurs ■ Chronique de bon voisinage

## DUFRESNE-DELISLE INC.

Entrepreneurs généraux  
Réparations de tous genres  
TRAVAUX GARANTIS

Spécialité :  
**BÉTON ARMÉ**

515, RUE VIGER, suite 308  
MONTRÉAL

HA. 4618

Pour cadeaux  
de distinction et d'exclusivité

## ST-JEAN, ENR.

Spécialité : Importation et diamant

324 est, rue Sainte-Catherine 1374 est, rue Mont-Royal  
HA. 8963 LA. 1-6364

Tél.: 4-5181

## Terreau & Racine, Ltée

DISTRIBUTEURS & GROSSISTES

196, RUE SAINT-PAUL

QUÉBEC (2)

Épargnez  
tout en protégeant les vôtres  
avec un plan de

## La Saubegarde

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

Siège social: Montréal

achète  
bien  
qui  
achète

Chez **dupuis** Frères

MONTRÉAL

Suite 302

HA. 0209

## Perrault, Décary, Lussier & Bélanger

avocats

333 est, rue Craig

Montréal

UN DES NÔTRES

## ÉPICERIE VAN-HORNE

L. FRÉCHETTE, propr.

• Service • Qualité • Choix

1210, avenue Van-Horne - CR. 2-8251 - Outremont

RI. 4-4941

## Armand-A. Lalonde, Ltée

Courtier en assurances depuis 34 ans

Armand-A. Lalonde, C. D. A. A., C. C. S.,  
PRÉSIDENT

5809 ouest, boulevard GOUIN - CARTIERVILLE

# S O M M A I R E

DÉCEMBRE 1956

Éditoriaux . . . . . 338

L'O. N. U. ET LA PAIX DU MONDE. — LES LEÇONS DE LA HONGRIE. — L'ÉTRANGE M. NEHROU.

## Articles

LES OCTROIS FÉDÉRAUX AUX UNIVERSITÉS . . . . . Richard ARÈS 340

LE SENS D'UNE GRÈVE : UNE INTERPRÉTATION CON- TROUVÉE. . . . . Jacques COUSINEAU 343

REPRISES DE SPECTACLES À LA TÉLÉVISION. . . . . Émile GERVAIS 346

LA SITUATION DE LA JEUNESSE TRAVAILLEUSE HONGROISE . . . . . Laszlo KÁROLYI 347

LE PROBLÈME RACIAL AUX ÉTATS-UNIS — II. . . . . John LA FARGE 350

Commentaires . . . . . 352

Le Pape nous parle. — Étienne Gilson et le monopole d'État dans l'enseignement. — En trois mots.

Au fil du mois . . . . . 354

Le centenaire des « Études ». — Un athlète du Christ. — A quand le cidre?

## Articles

CHRONIQUE DE BON VOISINAGE . . . . . Alexandre DUGRÉ 354

LA NAISSANCE DU VERBE. . . . . Lucien ROY 356

« ANASTASIA », NOTRE COMÉ- DIE DES ERREURS . Georges-Henri d'AUTEUIL 357  
HORIZON INTERNATIONAL . . . . . Joseph-H. LEDIT 358

Les livres . . . . . 360

Religion. — ÉCOLE BIBLIQUE DE JÉRUSALEM: *La Bible*. — T. HÉNUSSÉ: *Entretien sur Jésus-Christ*. — J. GALOT: *Le Cœur de Marie* (J. d'Anjou). — E. VANDEUR: *Magnificat* (W. Girouard). — L. DE WOHL: *Saint François Xavier* (B. Clément). . . . . 360

Philosophie, Sociologie, Sciences. — G. VANN: *La nuit sera ma lumière*. — CENTRE CATHOLIQUE DES INTELLEC- TUELS FRANÇAIS: *Civilisation du travail? Civilisation du loisir?* — *Justice et Procès criminels*. — C. TRESMONTANT: *Introduction à la pensée de Teilhard de Chardin* (J. d'An- jou) . . . . . 361

Monographies. — R. D'HARCOURT, H. HELLWEGE, D. DE ROUGEMONT, J. TESSIER: *Dix Ans d'efforts pour unir l'Europe, 1945-1955*. — DE LÉVIS-MIREPOIX: *La Tragédie des Templiers* (W. Girouard). — C. LESSARD: *Le Pèleri- nage de la grande misère*. — D. DAY: *La Grande Solitude* (L. Telmosse). . . . . 363

Étrennes pour enfants. — M. DE SAINT-PIERRE: *Sainte Bernadette* (J. d'Anjou). — Livres des coll. « Farandole Monique, Belle humeur, Le rameau vert » et autres (R. A.). . . . . 365

Tables de l'année 1956 - - - - - 365

La boulangerie familiale la plus moderne en ville offre à tous ses clients et amis

*Un Joyeux Noël*

et

*Une Bonne et Heureuse Année*

**BOULANGERIE VIAU**

J.-René Viau, président

2609, rue Orléans, Montréal - CL. 5-3911

Aux amateurs de belle musique

Nous vous invitons à visiter notre studio de haute fidélité où des techniciens sont à votre service pour démonstration et installation d'appareils de haute fidélité.



Distributeur des fameux appareils

**NATIONAL**

PALAIS DU COMMERCE

1700, RUE BERRI PL. 1417



**J. L. Guay & Frère**

LIMITÉE LIMITED

Spécialité : Construction d'édifices religieux

Collèges - Couvents - Séminaires - Hôpitaux - Etc.

6900, chemin de la Côte-des-Neiges  
Montréal Tél.: RE. 7-3651

**LES VOYAGES HONE**

préparent actuellement, pour le début de 1957 les voyages accompagnés suivants:

Janvier — MEXIQUE — Deux semaines  
Février — AMÉRIQUE DU SUD — Un mois  
Février — AUTOUR DU MONDE — Deux mois  
Mars — SKI DANS LES ALPES — Deux semaines  
Mars, avril et mai — EUROPE — Deux mois

Renseignement sur demande

1460, Avenue UNION, Montréal 2 — HA. 8222

# Relations

XVI<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 192

Montréal

Décembre 1956

## É D I T O R I A U X

### *L'O. N. U. et la paix du monde*

PENDANT LA CRISE dont a été saisie l'O. N. U., il était impossible de ne pas se reporter aux jours de la réoccupation de la Rhénanie et de la conquête de l'Éthiopie. Les événements allèrent-ils sonner le glas de l'O. N. U. comme ils avaient sonné le glas de l'ancienne Société des Nations? Ou l'O. N. U. allait-elle être réduite à une société d'organismes subsidiaires et techniques, utiles sans doute, mais sans influence sur le cours de l'histoire et incapables d'assurer la paix du monde?

Il faut reconnaître le travail accompli par l'O. N. U. Elle a posé devant la conscience de l'humanité les problèmes de l'invasion de l'Égypte par Israël, de l'attaque franco-britannique, ainsi que les crimes des soviétiques en Hongrie.

Quand le droit de veto obstrua l'action du Conseil de Sécurité, l'O. N. U. se réunit en assemblée générale d'urgence et exprima par des votes écrasants le jugement des nations. Il est vrai que l'Assemblée générale ne pouvait que voter des résolutions. Mais, en demandant le retrait des troupes de l'Égypte, en acceptant la proposition de notre ministre des Affaires extérieures au sujet de l'envoi d'une police internationale dans la zone de Suez, en dénonçant le massacre du peuple hongrois, en demandant que des observateurs de l'O. N. U. puissent pénétrer en Hongrie, en rassemblant presque à l'unanimité la pensée de la famille des nations, elle jetait un poids très grand dans la balance de la paix et de la justice. Israël, la France et la Grande-Bretagne y furent sensibles.

Il reste que l'O. N. U. n'a pu museler le gouvernement monstrueux de l'U. R. S. S. et assista, impuissante, à l'écrasement du noble peuple hongrois. La lenteur des procédures, alors même que l'Assemblée générale siégeait de nuit, et surtout le pouvoir de veto, tel qu'accepté maintenant, sont des obstacles à la paix du monde, objectif premier de l'O. N. U. Nasser mettait en danger le monde entier; il avait, à plusieurs reprises, en connivence avec l'U. R. S. S., violé la trêve en

Palestine; il armait les Algériens avec des fournitures de guerre venues de Tchécoslovaquie; il avait méprisé la décision de l'O. N. U. au sujet du libre passage des bateaux israéliens dans le canal de Suez; il avait renié unilatéralement un contrat international, et l'O. N. U. n'avait pu lui enlever son auréole de guerrier libérateur. Devant cette impuissance, Israël d'abord, puis la France et l'Angleterre ont agi.

L'affaire de Hongrie était beaucoup plus claire; et la faiblesse de l'O. N. U., beaucoup plus évidente.

La critique la plus terrible des faiblesses de l'O. N. U. devait venir du cardinal Mindszenty, de celui-là même qui fut une des plus grandes victimes du régime de Moscou et qui demeure un des plus purs symboles de la liberté humaine: « Si les Nations Unies ne viennent pas à notre secours, la Hongrie sera terriblement opprimée. Ce n'est pas avec des déclarations qu'on aide une personne qui se noie. La Hongrie a besoin qu'on agisse beaucoup plus vite, beaucoup plus efficacement. Il faut d'abord que le secrétaire général des Nations Unies vienne tout de suite à Budapest. Pas demain. Aujourd'hui même. Sur la tragédie hongroise, on a beaucoup trop discuté et voté. Il est plus que temps de passer à l'action! »

### *Les leçons de la Hongrie*

LA RÉVOLTE hongroise a déchiré, comme un éclair soudain, la nuit communiste et révélé au monde, une fois de plus, des abîmes de brutalité.

Si douloureux que furent ces jours où nous assistions, impuissants, à la faiblesse de l'O. N. U., ils ont gravé à jamais dans la mémoire des peuples libres des leçons que ni les études pénétrantes des universitaires, ni les savantes déductions des journalistes n'auraient réussi à donner.

1. Même armée de toutes les techniques d'asservissement, la tyrannie d'un État totalitaire moderne reste vulnérable. L'homme est créé pour respirer librement. Dans sa courte encyclique du 5 novembre, le Saint

Père demandait à ceux qui étaient responsables des événements « de considérer finalement que la juste liberté des peuples ne peut pas être étouffée dans le sang ».

2. L'U. R. S. S. ne peut pas se fier à ses troupes d'occupation, en pays satellites. Trop de soldats communistes ont jeté bas leurs armes. Le retrait des troupes communistes de la Hongrie s'imposait; la manœuvre servit d'écran pour l'envoi de troupes fraîches qui n'avaient pas été contaminées par les idées chrétiennes de l'Occident. Un bon nombre de ces soldats, on le sait par ailleurs, croyaient marcher contre les Anglais, les Français, les Américains.

3. On ne peut plus en douter maintenant: dans les pays satellites, les forces vives de la résistance se trouvent chez les ouvriers et les paysans. C'est eux qui, avec les étudiants, firent la rébellion. En Hongrie, comme dans l'Allemagne d'Hitler, trop d'intellectuels ont abandonné la lutte ou trahi la nation après s'être perdus dans les subtiles distinctions et sous-distinctions entre théorie et pratique.

4. Malgré toutes les apparences qui ont trompé tant de délégués et tant de touristes (au mois de juin dernier, le président même de la banque Royale du Canada), les peuples qui vivent derrière le rideau de fer ne sont pas satisfaits de leur sort.

5. Quelle que soit l'issue du soulèvement, sonnera, un jour, l'heure de la libération. La situation historique n'est pas inéluctable, et il est lâche de laisser des peuples en otages à Moscou comme garanties de notre paix et de notre liberté. La libération de ces peuples captifs doit demeurer le premier article de la politique internationale de tous les pays de l'Ouest.

6. La « coexistence pacifique », ou la « détente », est une farce tragique. La « coexistence pacifique » n'est même pas une accalmie provisoire ou un répit; elle est et restera un opium pour l'Occident, une ruse de la guerre froide commandée par le calcul des forces en présence ou par des difficultés internes, telles que la lutte pour le pouvoir ou les impératifs économiques.

7. Enfin, il est un dernier point qu'on ne saurait oublier, c'est que Dieu visitera de sa colère ceux qui ont versé le sang des opprimés. La même courte encyclique du 5 novembre contient un paragraphe aux accents terribles pour celui qui croit que le Souverain Pontife est sur terre le vicaire de Jésus-Christ, Maître du monde et Seigneur de l'histoire:

Les paroles que Dieu adressa à Caïn: « La voix du sang de ton frère crie vers moi depuis la terre », ont aujourd'hui aussi toute leur valeur. Par conséquent, le sang du peuple hongrois crie au Seigneur qui, comme un juge équitable, alors qu'il punit souvent les péchés des hommes seulement après leur mort, frappe parfois même sur cette terre, pour leurs injustices, les gouvernements et même les nations, comme le montre l'histoire.

Peut-on lire ces mots sans trembler? Quel peuple n'a sa part de responsabilité dans le drame qui ensanglante la Hongrie?

## L'étrange M. Nehrou

LE 31 OCTOBRE, le gouvernement de l'Inde dénonçait, en termes très sévères, l'invasion de l'Égypte et l'ultimatum de la Grande-Bretagne et de la France comme une flagrante violation de la Charte des Nations Unies et des principes de la conférence de Bandoeng (avril 1955).

M. Nehrou avait applaudi, deux mois plus tôt, le coup de force de Nasser qui, par une décision unilatérale contraire aux traités, plaçait le canal de Suez sous la gestion exclusive de l'Égypte. C'était, il est vrai, peu après son rendez-vous à Brion avec Tito et Nasser. Nehrou n'avait rien trouvé à dire non plus contre le fanatisme racial et religieux de Nasser, qui mettait en péril la paix du monde et jurait à haute voix d'éliminer l'État d'Israël, création des Nations Unies elles-mêmes. Il y eut plus grave encore. Quand les chars d'assaut et les avions de l'U. R. S. S. écrasèrent la Hongrie, il ne put voir d'abord dans cette sauvage agression qu'une « sorte de guerre civile » qu'il fallait laisser aux Hongrois le soin de régler. Le 5 novembre, cependant, dans un discours prononcé devant l'U. N. E. S. C. O., réunie à la Nouvelle-Delhi, Nehrou fustigea la brutalité communiste en Hongrie comme un « outrage » à la liberté humaine et une violation des cinq points de « coexistence pacifique » auxquels les Russes avaient souscrits dans l'espoir d'endormir les peuples de l'Asie. Mais, la veille même, lorsqu'on vota, à l'O. N. U., la résolution sur le retrait des troupes russes en Hongrie, l'Inde s'était abstenue de prendre parti. Ce n'est que le 14 novembre que, de concert avec l'Indonésie, Ceylan, la Birmanie, elle demandait, enfin, le départ de l'armée rouge.

Autre chose. Vers le même temps, la soi-disant Assemblée constituante du Cachemire, sous la coupe de l'Inde, ratifiait un projet de constitution qui annexait ni plus ni moins le Cachemire à l'Inde. On publia aussitôt des cartes géographiques de l'Inde avec deux nouveaux États indiens, ceux du Cachemire et du Yamnou. Nehrou a lui-même affirmé que l'épineux problème du Cachemire ne pouvait être réglé équitablement que par un plébiscite vraiment libre et non par une action unilatérale. Le Pakistan a accepté que ce plébiscite se tienne sous l'égide de l'O. N. U. Nehrou à la fois le veut et ne le veut pas, et manœuvre aujourd'hui de façon à contourner cette solution.

Nous admirons en Nehrou l'apôtre de la paix et le champion du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Nous reconnaissons aussi les immenses difficultés qu'il affronte dans un pays sous-développé et divisé. Nous accepterions même sa neutralité à cause des circonstances politiques, sociales, économiques et géographiques où se trouve son pays. Mais ce que nous n'accepterons jamais, c'est qu'il y ait deux droits des peuples à disposer d'eux-mêmes, l'un pour régler les problèmes sur les bords du Nil et de l'Indus, l'autre pour régler

les problèmes sur les bords du Danube et de l'Oder. Nous n'accepterons jamais non plus qu'il y ait deux sortes de paix, l'une imposée par la force, l'autre issue du droit.

Nehrou croit-il à un ordre international fondé sur un droit moral et absolu? La réponse à cette question livrerait peut-être la clé de cet esprit mystérieux.

A Bonn, le 16 juillet dernier, il répondait à des journalistes que, lorsqu'on déclarait immoral le neutralisme, on faisait de la politique avec la religion. « Je ne crois à aucune religion, à aucun dogme. Je n'ai aucune foi », ajoutait-il. Étrange M. Nehrou.

15 novembre 1956.

## LES OCTROIS FÉDÉRAUX AUX UNIVERSITÉS

Richard ARÈS, S. J.

ENCORE UNE FOIS l'irritant débat sur les octrois fédéraux aux universités divise profondément l'opinion canadienne-française. De part et d'autre, les positions se prennent, non sans qu'il s'y mêle beaucoup de sentimentalité et de passion, non sans qu'interviennent les rancœurs personnelles et les partisaneries politiques. Essayons brièvement de présenter les faits, d'établir les principes en jeu, de dégager les solutions possibles.

### LES FAITS

Les faits sont connus et peuvent se ramener aux trois suivants: les besoins des universités, les offres du gouvernement fédéral et la politique du gouvernement québécois.

1. *Les besoins des universités.* — Ces besoins sont immenses et urgents, surtout dans les universités canadiennes-françaises. Celles de Montréal, de Québec et de Sherbrooke sont en pleine expansion; on s'y plaint de manquer de locaux et de personnel, et même de ne pouvoir rémunérer convenablement les professeurs qui consentent à ne pas quitter l'enseignement universitaire. Inutile d'insister sur ce premier fait: il est criant et admis de tout le monde.

2. *Les offres fédérales.* — Elles persistent depuis 1951, et voici que, cette année, elles se renouvellent, encore plus plantureuses, encore plus tentantes. En apparence, rien de plus innocent, de plus satisfaisant: le gouvernement fédéral se fait le bienfaiteur des universités, il ne leur pose aucune condition, il évite l'ombre même d'une ingérence politique en donnant à ses octrois un caractère statutaire et en demandant à la Conférence nationale des Universités de se charger de leur distribution. Pour les universités québécoises, quelle tentation! surtout quand les universités des autres provinces les acceptent sans sourciller et même avec empressement.

3. *La politique du gouvernement provincial.* — Face à ces besoins universitaires et à ces offres fédérales, il y a le gouvernement québécois, dont la politique, à l'égard des uns et des autres, a pour le moins manqué d'organisation et de cohérence. Trop souvent et trop longtemps, il s'est contenté de pratiquer à l'égard des

universités ce que la langue populaire appelle une « politique de bouche-trous », alors que s'imposait en ce domaine une grande politique, organisée, méthodique et progressive, inspirée par le souci du bien commun beaucoup plus que par les préoccupations partisans et électorales. Le même gouvernement, d'autre part, accepte les subventions fédérales à l'enseignement spécialisé et technique.

### LES PRINCIPES

Tels sont les faits. Quels principes mettent-ils en jeu? Deux principaux: le principe de la liberté universitaire et le principe fédératif ou le principe de la liberté provinciale.

1. *Le principe de la liberté universitaire.* — Les immenses et pressants besoins financiers de nos universités constituent, tout le monde l'admet, un obstacle sérieux à l'accomplissement de leurs tâches. Qui peut remédier à ce mal? Tout naturellement les yeux se tournent vers le gouvernement provincial, à qui la constitution canadienne confère le droit exclusif de légiférer en matière d'enseignement et d'éducation. Mais, se demandent plusieurs, si les subventions gouvernementales sont destinées à devenir la principale source de revenus des universités, n'y a-t-il pas danger que s'amointrisse d'autant leur liberté d'action et d'expression? Car le gouvernement qui déboursa de telles sommes voudra avoir son mot à dire dans leur administration et, sans doute, dans la nomination et l'enseignement des professeurs.

Aussi, au nom du principe de la liberté universitaire à sauvegarder, plusieurs se déclarent-ils prêts à accepter l'aide fédérale. Il faut, raisonnent-ils, diversifier le plus possible les sources de revenus des universités, donc ne refuser aucune offre, d'où qu'elle vienne, et essayer d'équilibrer les unes par les autres toutes les influences qui voudraient s'exercer sur les universités. C'est là, pensent-ils, la seule manière pour celles-ci de conserver leur liberté d'action et d'expression.

2. *Le principe fédératif.* — Mais le débat actuel met en jeu un autre principe, qui est aussi un principe de liberté et qui constitue l'essence même de l'Acte de 1867: le principe fédératif, garantie des libertés provin-

ciales. D'après ce principe, pour lequel les Canadiens français, au siècle dernier, se sont battus et qu'ils ont réussi à faire inscrire dans l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, il y a au Canada deux ordres de gouvernement, ayant d'une part des juridictions bien déterminées et exclusives, et d'autre part des pouvoirs de taxation destinés à leur fournir les montants nécessaires à l'accomplissement de leurs fonctions. En d'autres termes, chaque gouvernement est maître chez soi et ne souffre pas d'intervention de l'autre dans ses affaires: ainsi le veut le principe fédératif, ainsi l'établit la constitution canadienne.

Or, depuis des années, le gouvernement fédéral pratique une double politique qui tend à entraver et même à bloquer complètement le libre jeu d'un tel principe. D'une part, en effet, il accapare les sources les plus importantes de revenus et, d'autre part, comme il a trop d'argent pour ses propres besoins, il ne cesse de multiplier les offres de subventions aux provinces. Il taxe pour des fins fédérales, et il dépense pour des fins provinciales.

Ainsi, d'après les nouvelles ententes fiscales, il se réserve près de 90% des recettes de l'impôt sur le revenu, lequel va lui rapporter plus de deux milliards et demi de dollars pour l'année 1956-1957, alors que les provinces qui, d'après la constitution, ont au moins un droit égal au sien sur cet impôt devront se contenter du reste (10%). Le résultat de cette politique fiscale, nous l'avons sous les yeux: des provinces qui n'ont pas les ressources financières pour accomplir les tâches que leur assigne la constitution canadienne, et un gouvernement central qui regorge de tant de richesses qu'il est prêt à tout subventionner: voirie, hôpitaux, écoles techniques, universités, arts, lettres, sciences, etc., mais à condition de conserver le quasi-monopole des grands impôts directs.

Nous avons donc l'exemple d'un gouvernement central qui jouit de la plus entière liberté fiscale et de gouvernements provinciaux qui n'en retiennent que des miettes. Et parce qu'il en est ainsi, le premier peut accomplir non seulement ses propres tâches constitutionnelles, mais se charger des tâches réservées aux provinces; les seconds, par contre, sont devenus des mendiants incapables de s'acquitter de leurs fonctions.

Dans ce débat sur les octrois fédéraux aux universités, c'est la liberté fiscale des provinces qui, encore une fois, est en jeu. Et liberté fiscale signifie, en un temps où les tâches de l'État sont si nombreuses, liberté législative, liberté politique. Les octrois fédéraux aux universités, c'est une maille de plus dans la chaîne déjà longue et lourde qui entrave la liberté fiscale des provinces. Sans doute, faut-il défendre la liberté universitaire, mais l'autre aussi; sinon, c'est la liberté tout court qui, en définitive, en souffrira. Quand toutes nos institutions québécoises — politiques, sociales, culturelles — dépendront financièrement d'Ottawa, alors ce sera la fin du fédéralisme, la fin du seul

régime qui permette aux Canadiens français de s'épanouir comme communauté culturelle distincte; et l'un des meilleurs remparts contre l'avènement d'un État totalitaire aura cédé.

#### LES SOLUTIONS POSSIBLES

Au conflit qui oppose les gouvernements au sujet des universités, il y a plusieurs solutions possibles; mais toutes ne sont pas acceptables, ni complètement satisfaisantes.

1. *Les solutions insuffisantes et inacceptables.* — Ce seraient celles qu'on voudrait donner au conflit sans recourir à un accord entre les deux gouvernements. Deux cas peuvent se présenter: a) les universités québécoises, de concert avec les autres universités canadiennes, acceptent les octrois fédéraux, mais contre le gré du gouvernement provincial; b) ces mêmes universités, par suite de l'attitude du gouvernement québécois, refusent les largesses d'Ottawa.

Dans le premier cas, la solution est nettement insatisfaisante et même dangereuse. Les universités donnent le mauvais exemple à la population et elles se placent dans une situation très difficile. Ce ne sont pas les octrois fédéraux qui leur permettront de se renflouer financièrement: ils ne constituent qu'une infime fraction des sommes dont elles ont présentement besoin. Si elles espèrent accroître ainsi leur liberté, elles se trompent, car les deux gouvernements se feront la guerre sur leur dos et, inévitablement, voudront intervenir dans leurs affaires. Elles ne sont pas de taille à jouer le jeu d'une troisième puissance, faisant équilibre aux deux ordres de gouvernement. Il se pourrait bien qu'en définitive le choix d'une pareille solution accroisse leurs difficultés financières au lieu de les soulager, diminue encore leur liberté d'action et d'expression au lieu de la préserver.

Dans le second cas, c'est-à-dire en refusant les octrois fédéraux, elles se mettent en état d'infériorité par rapport aux autres universités canadiennes qui, elles, les acceptent. Situation d'autant plus tragique que ce sont les universités canadiennes-françaises qui ont de plus pressants besoins financiers. Sans doute, le gouvernement provincial peut se montrer généreux et leur donner l'équivalent des sommes qu'elles auraient reçues d'Ottawa; mais il n'en restera pas moins que, d'une part, ces sommes demeureront pour elles comme un appât qui excitera leurs regrets et leur convoitise, et que, d'autre part, les recettes des taxes fédérales — taxes payées en bonne partie par les citoyens du Québec — auront encore une fois été utilisées pour poursuivre des objectifs dont toutes les provinces tireront bénéfice, à l'exception de la seule province de Québec. Aussi, pas plus que la première, cette solution ne peut-elle être acceptée comme satisfaisante, encore moins comme permanente.

2. *Les solutions partielles et provisoires.* — Ce seraient celles qui comporteraient un accord entre les deux gou-

vernements, mais sur le seul point précis de l'aide aux universités. On peut actuellement en envisager trois.

a) La première exigerait que le gouvernement québécois revienne sur sa décision et accepte telle quelle la nouvelle formule de distribution des octrois fédéraux aux universités. C'est la plus mauvaise des solutions partielles et provisoires. L'accepter intégralement, ce serait pour lui démissionner encore une fois devant des responsabilités constitutionnelles nettes et précises, ajouter une maille à la chaîne qui restreint déjà sa liberté fiscale et encourager le gouvernement fédéral dans sa politique de conserver le quasi-monopole des grands impôts directs, sous prétexte que ses subventions aux provinces et aux institutions provinciales lui coûtent très cher.

D'autre part, s'il est vrai, comme tout le monde l'admet, que les universités relèvent de la juridiction provinciale, comment le gouvernement québécois peut-il admettre d'être complètement mis de côté quand Ottawa traite avec elles? Renversons les rôles: le gouvernement fédéral accepterait-il d'être tenu à l'écart sans rien dire, si le gouvernement québécois se mêlait des affaires militaires du pays? Le fait de confier à la Conférence nationale des Universités canadiennes la distribution des octrois fédéraux ne change absolument rien à l'état de la question: il s'agit d'une association privée, qui échappe au contrôle du gouvernement québécois et sur laquelle l'influence à exercer viendra, non pas de Québec, mais d'Ottawa, influence d'autant plus grande que les octrois à distribuer seront plus considérables.

Enfin, si le gouvernement québécois cède sur ce point, c'est la porte ouverte aux octrois fédéraux à tous les autres niveaux de l'enseignement. Pourquoi, en effet, le gouvernement d'Ottawa s'arrêterait-il au niveau universitaire? Ce n'est pas l'argent à dépenser qui lui manque: déjà, pour les six premiers mois de l'année fiscale 1956-1957, il a accumulé un surplus de \$300,000,000, et il annonce un don de \$100,000,000 pour créer un conseil canadien des arts, des humanités et des sciences sociales. D'un autre côté, les besoins des secteurs secondaire et primaire de l'enseignement ne sont pas moins pressants, et les demandes d'octrois ne cessent d'affluer à Ottawa de la part des grandes associations « nationales », comme la *Canadian School Trustees' Association*.

b) Une autre solution plus satisfaisante serait que le gouvernement québécois crée sa propre commission d'aide aux universités et qu'il la dote lui-même d'un fonds qui pourrait se composer non seulement d'octrois provinciaux, mais aussi de sommes payées par la grande industrie et même de subventions fédérales. Cette commission administrerait, en faveur des universités québécoises, les montants ainsi versés et serait responsable au seul parlement provincial. Tout le monde y gagnerait: ainsi Ottawa montrerait sa sincérité dans le désir d'aider les universités, Québec garderait le con-

trôle des sommes destinées à ces dernières, et les universités auraient non seulement plus d'argent, mais un intermédiaire auprès du gouvernement pour lui faire connaître leurs besoins et prendre à l'occasion la défense de leur liberté.

c) Une troisième solution est aussi à considérer: c'est celle qui préconise que le gouvernement fédéral, au lieu de verser des octrois directement aux universités, accepte, pour les provinces qui le désireront et le Québec en particulier, d'abaisser son taux d'impôt sur le revenu de 1 ou de 2% en faveur des gouvernements provinciaux, de manière à permettre à ceux-ci de hausser d'autant leur propre taux d'impôt sur le revenu pour ensuite verser eux-mêmes aux universités l'équivalent des octrois fédéraux actuels. Ottawa, rappelons-le, perçoit ou va percevoir dans le Québec 90% de l'impôt sur le revenu, impôt auquel les provinces ont droit aussi bien que lui. S'il consentait à cette proposition, il ne lui en coûterait pas plus cher, il aiderait quand même les universités et il respecterait le principe fédératif en ne taxant pas pour des fins provinciales et en n'entravant pas sur ce point la liberté fiscale des provinces.

3. *Une solution générale et permanente.* — Quelle que soit la solution que l'on adopte pour le moment à propos des octrois fédéraux aux universités, elle restera toujours un peu boiteuse tant que n'aura pas été réglé le grand problème des relations fédérales-provinciales dans le domaine fiscal. Car le débat sur les universités n'est qu'un épisode dans le conflit qui oppose, depuis dix ans, Ottawa et Québec, et dont l'enjeu est l'avenir du fédéralisme canadien. D'autres épisodes s'en viennent et qui ranimeront le débat; ils s'intitulent: assurance-santé, subventions aux municipalités, octrois aux écoles secondaires et élémentaires, subventions du prochain conseil canadien des arts, et le reste.

Que les autres provinces et même les minorités canadiennes-françaises acceptent avec empressement l'aide fédérale, cela ne change pas substantiellement les données de l'option vitale qui se pose actuellement à la population canadienne-française du Québec: est-elle, oui ou non, en faveur de maintenir à Québec un gouvernement élu pour veiller sur ses propres affaires, spécialement dans les domaines social et culturel? Si sa réponse est non, elle n'a qu'à laisser aller les choses comme elles vont maintenant, qu'à accepter toutes les avances et à souscrire à tous les plans quinquennaux d'Ottawa, et bientôt, il n'y aura plus à Québec qu'une simple administration municipale, sans pouvoirs autonomes et sans ressources financières autres que celles que voudra bien lui octroyer le gouvernement fédéral. C'est-à-dire qu'il n'y aura plus politiquement de Canada français, mais uniquement une minorité française au Canada: ce sera un recul d'un siècle.

Si sa réponse est oui, si la population franco-québécoise croit encore à l'utilité d'un gouvernement provin-

cial autonome et fort à Québec, alors il faut qu'elle comprenne et se convainque que la première chose à assurer à ce gouvernement, c'est la liberté fiscale, et une liberté fiscale telle qu'il soit en mesure de recueillir lui-même les fonds nécessaires à l'accomplissement de ses obligations constitutionnelles, et tout particulièrement de ses fonctions sociales et culturelles. C'est là

le nœud du problème, et c'est là l'objectif à atteindre, si l'on veut donner une solution durable au conflit qui oppose Québec et Ottawa, et dont l'enjeu, encore une fois, n'est pas seulement de savoir qui subventionnera les universités, mais qui maîtrisera les sources de la fiscalité et, par elles, régentera tous les secteurs de la vie provinciale: politique, économique, social et culturel.

## LA GRÈVE DE L'AMIANTE

# LE SENS D'UNE GRÈVE: UNE INTERPRÉTATION CONTROUVÉE

Jacques COUSINEAU, S. J.

LE SENS de la grève de l'amiante à dégager dans les perspectives de l'histoire récente du Canada français devait tenter plusieurs collaborateurs de l'ouvrage que nous analysons (voir *Relations*, nov. 1956, p. 315).

Dans sa préface, Jean-Charles Falardeau essaie de faire converger leurs réflexions « dans le contexte d'une interprétation globale de notre évolution sociale ». Pour lui, la grève fut « un des rites de passage qui ont fait graduellement accéder le syndicalisme canadien-français à la condition adulte », mais avec ceci de particulier qu'elle a « signifié une rupture avec la formule traditionnelle selon laquelle se résolvait auparavant, comme par une institution de droit divin, les conflits ouvriers » (p. XIV).

Le chapitre de Réginald Boisvert sur « La grève et le mouvement ouvrier » nous livre la description du processus de rupture et de son aboutissement, au moins sur le plan politique. Tout le développement d'ailleurs est centré sur le problème suivant:

Dans quelle mesure les trois grands mouvements ouvriers du Québec... sont-ils capables d'élaborer un programme d'action conjointe, d'unir leurs forces dans la poursuite d'objectifs communs? Cette question revêt aujourd'hui une importance capitale. Du point de vue politique, c'est même la question. Car l'avenir politique, dans notre province, appartient indubitablement au parti qui saura, dans les cadres d'un programme général, tracer un programme social et ouvrier susceptible de rallier les suffrages des masses laborieuses... Pour nous éclairer sur ce sujet, nous ne saurions mieux faire que de nous situer dans le cadre de la grève de l'amiante... (P. 346.)

D'où la division: « Action intersyndicale durant la grève », qui rapporte les principaux faits de collaboration posés à l'intérieur de la C. T. C. C., par la Conférence intersyndicale, par les autres mouvements syndicaux et la presse ouvrière; puis, « Nouvelles relations intersyndicales » depuis la grève: prestige accru de la C. T. C. C., échec de la collaboration générale dû à la Fédération provinciale du travail, réussite avec la Fédération des unions industrielles du Québec; enfin, « Perspectives d'avenir » (qui nous mènent jusqu'en avril 1956) sur le problème de la fusion, les solutions possibles pour la C. T. C. C., les principes d'une action efficace de sa part; ces principes supposent notamment qu'elle « brise les gangues qui oppriment encore sa doctrine », et leur aboutissement « consistera, pour ce peuple militant qui trouve enfin sa voix et son visage, à se doter d'une politique qui l'exprime et réponde à ses véritables besoins. Tout nous porte à croire que cette politique est en gestation » (p. 378).

Le rattachement à la grève de 1949 de cette intéressante projection sur l'avenir et la solidité de son argumentation,

reposent sur les affirmations suivantes: « cette grève marque un sommet de la collaboration intersyndicale dans notre province » (p. 346); « à son issue, l'atmosphère générale, au sein du mouvement ouvrier, était... empreinte de confiance mutuelle, et tout laissait présager la naissance d'une ère nouvelle »; les faits « laissaient même entrevoir la possibilité d'une action politique ouvrière conjointe » (p. 362).

Mais il revenait à Pierre Elliott Trudeau, surtout dans l'« Épilogue » qui invite le lecteur à dégager de la masse des récits « quelques leçons sur le passé, quelques réflexions sur le présent et quelques perspectives sur l'avenir », d'aller au delà de cette « politisation » de la grève de l'amiante, de donner son sens profond, métaphysique, à l'événement. Le langage symbolique est admirable et plein (p. 379):

Le rideau est tombé, au théâtre de l'amiante... La toile de fond contre laquelle se sont joués les événements était bien celle d'une province industrielle. Toutefois les meneurs du jeu, ayant pris soin de n'enseigner aux personnages que de belles églogues et des déclamations patriotiques, ne s'attendaient guère et ne nous avaient guère préparés qu'à une autre pièce de patronage.

Mais les trois coups eurent le retentissement de la dynamite; et les acteurs, qui avaient du coffre, improvisèrent soudain un drame prolétarien. La passion gagna la salle et la partagea en factions agitées; la scène même fut envahie par une foule turbulente de spectateurs qui voulaient prendre part à une action où ils sentaient que leur propre liberté se jouait...

Voici le rappel imagé des causes (p. 90):

En 1949, il y a eu la grève mémorable de l'amiante 1° parce que les travailleurs industriels du Québec suffoquaient dans une société encombrée d'idéologies inadéquates et d'institutions oppressives; 2° parce que l'importance pour la nation de la classe ouvrière était hors de commune mesure avec son peu de prestige; 3° parce que ses gains économiques collectifs correspondaient à des reculs dans la hiérarchie sociale (les paysans n'étant devenus prolétaires qu'au prix de déchoir en tant que paroissiens, électeurs, patriotes, etc.); 4° parce que notre philosophie morale et notre politique ouvrière ne tenaient pas suffisamment compte du peuple industriel que nous étions devenus.

Puis, en prose claire, le jugement essentiel:

Un épisode-clé d'émancipation sociale, qui a pu se dérouler, sous l'impulsion de forces purement issues du monde industriel, sans déviation confessionnelle ni nationaliste. (P. 401.)

De la sorte, une puissance nouvelle et contemporaine affirma sa maîtrise sur nos destinées collectives, le cours de l'histoire de notre province fut exorcisé, l'envoûtement qu'exerçait notre passé sur notre présent fut brisé, et une multitude de puissances créatrices fut libérée dans tous les domaines. (P. 392.)

Ainsi donc, pour Trudeau et Boisvert, moins pour Falardeau, les grévistes de l'amiante, quand, le dimanche soir 13 février, ils sortirent du sous-sol de l'église Saint-Aimé, à Asbestos, et, le lendemain, de la salle paroissiale Saint-Alphonse, à Thetford, brisaient avec « notre passé social, à nous, Canadiens français, très riche en erreurs à ne pas répéter » (p. 380), avec « un mouvement syndical fondé sur une contradiction interne profonde » (p. 358), avec le nationalisme dont les protagonistes « ignoraient à peu près tout des problèmes concrets qu'allait bientôt poser chez nous la révolution industrielle » (p. 358), enfin avec « notre pensée sociale, notre Église » dans lesquelles « à toutes fins pratiques ils ne comptaient pour presque rien » (p. 90); il va sans dire qu'ils n'en étaient pas conscients, mais en eux s'exprimait alors « le mouvement ouvrier... », mû par ses forces internes et une logique insoucieuse de ce qui n'était pas commandé par sa propre nature » (p. 83), « en gestation perpétuelle », et qui, « là même où il s'est le plus développé, le plus approfondi, est encore loin du but que lui ont assigné ses fondateurs et ses prophètes » (p. 376), mais qui, « en ce vingtième siècle... *fait l'Histoire* » (p. 377). Aussi leur lutte d'émancipation du milieu avait été « ébauchée en 1947 » par les ouvriers des salaisons et « continuée en 1952 » par les « ouvriers catholiques de Valleyfield qui avaient accepté pour chefs des gens qu'on disait être communistes notoires » (p. 401).

Consacrée fraction de cette force mythique qui se déroule en vertu du déterminisme historique, la grève, qui devait bouleverser « nos cadres sociaux — vermoulus... — prêts à éclater » (p. 90), pouvait survenir n'importe où. L'un prétend: « ... c'est donc la date qui fut déterminante, et non tellement le lieu, ni l'industrie particulière » (p. 90); l'autre: « ... rien n'avait laissé entrevoir, en 1948, que l'événement dût avoir lieu à l'hiver suivant plutôt qu'en 1955 ou en 1960 » (p. xv).

Conclusion qui est proprement démission, refuge dans l'abstrait, aveu d'ignorance ou incapacité d'expliquer et qui, sur le plan sentimental ou mystique, se complète par une profession de foi dans l'avenir de l'industrialisation.

Je préférerais suivre les prophètes sur le terrain mystique, mais j'ai le devoir pour l'instant de suivre les historiens sur les faits et les idées. La grève de l'amiante constitue-t-elle une rupture avec le passé? D'abord, appartient-elle au syndicalisme national catholique? Ensuite, fut-elle un déracinement du milieu? Comment enfin expliquer sa portée formidable et son sens profond? Tels sont les points à examiner.

\*

Le comportement des mineurs d'amiante en 1949, loin d'être une « rupture », s'aligne parfaitement avec le passé syndical qu'il continue et couronne par son universalisme. Le chapitre de Fernand Dumont a bien montré comment, depuis toujours, avait réussi aux mineurs le procédé des sorties brusques, « spontanées » au sens syndical du mot, apparemment « illégales », organisées pour chasser un gérant aux méthodes dictatoriales, pour protester contre des décisions de tribunaux d'arbitrage ou pour obtenir des redressements dans les conditions de travail.

Mode de déclenchement traditionnel, conduite de grève aussi. On n'insistera jamais trop sur le fait que, dans l'après-midi de chaque jour, un cortège de grévistes se formait, aux abords du local du syndicat, pour se rendre à l'église, où l'on récitait le chapelet sous la direction du curé et aumônier Camirand. Geste peut-être ridicule pour les uns, doctrinaires libéraux et socialistes, mais qui, aux yeux de la plupart, donne ton, couleur et garantie de dignité; geste que personne ne qualifiera d'« émancipation », mais que l'observateur trouvera expressif de « notre » doctrine sociale de l'Église.

D'ailleurs, comment expliquer que « l'improvisation » de ce « drame prolétarien », à l'encontre de la « pièce de patronage » préparée par « les meneurs du jeu », ait échappé aux aumôniers syndicaux? Un jour, le 23 février, le ministre du Travail, à l'occasion d'un débat sur les conflits d'Asbestos, affirma devant l'Assemblée législative que les aumôniers des syndicats catholiques « regrettent ce qui arrive, nous disent qu'ils endurent jusqu'à ce que le ménage se fasse »; le 27 février, à l'occasion des journées provinciales d'étude de la C. T. C. C., tenues à Montréal, les aumôniers de la C. T. C. C. et tous les aumôniers diocésains et de fédérations ont tenu à « affirmer que le mouvement auprès duquel l'autorité religieuse compétente les a mandatés... met en application d'une façon très satisfaisante dans son ensemble la pensée sociale de l'Église »... Témoignage significatif dans le contexte du moment. Qui, sans préjugés, prendra tous ces prêtres d'expérience syndicale pour une bande de naïfs?

Le dénouement enfin de la longue lutte ne brise en rien avec le passé. C'est Mgr Maurice Roy qui, sollicité par les deux parties, « devint non seulement le médiateur, mais le conciliateur respecté » (abbé Dion, p. 252) et mit fin au conflit. Il n'y a pas de grève dans l'histoire de la C. T. C. C. où l'intervention cléricale ait été aussi prolongée, efficace et appréciée.

L'hypothèse du drame prolétarien, avancée sans preuve, ne résiste pas à l'examen des faits. Mais je devine que le scénario n'en a été imaginé que par ignorance de l'histoire du syndicalisme national catholique; elle consisterait en pièces de patronage jouées dans un décor de carton-pâte: aucune bataille d'hommes, rien que de « belles églogues » et des « déclamations patriotiques »!

Étranges pièces de patronage! La grève générale du textile, en 1937, qui, de Saint-Grégoire de Montmorency à Valleyfield en passant par les Cantons de l'Est, dressa 10,000 ouvriers contre la Dominion Textile que le rapport de l'enquête Turgeon venait de dénoncer. Les grèves de Sorel, encore en 1937, où Mgr Desranleau se fit le champion de la cause ouvrière contre des patrons canadiens-français et où les esprits se sont difficilement apaisés à cause du sang versé. La grève impromptu d'Arvida, en 1941, qui fut traitée de sabotage par un ministre fédéral, suscita une enquête royale dont le rapport exonéra les ouvriers de tout blâme et amena le redressement des conditions de travail dans les usines de guerre. La grève chez Price dans le Lac-Saint-Jean, en 1943, déclenchée contre un employeur et une union internationale de connivence, qui elle aussi provoqua une enquête et prépara la Loi des relations ouvrières. Des témoins-acteurs, comme Alfred Charpentier, Philippe Girard, Lucien Tremblay et Jean Marchand, pourraient respectivement sur chacune raconter des incidents dramatiques et tragiques. Personnellement, je ne me rappelle pas sans émotion que, lors d'une assemblée tenue à la salle du marché de Sorel, les fiers-à-bras amenés par les amis de l'ouvrier-progressiste Haddow, du Conseil des Métiers de la Métallurgie, dans le but d'empêcher un dirigeant des syndicats de monter sur l'estrade où Madeleine Parent venait de me donner la réplique, assommèrent devant moi le syndiqué qui devait le protéger (et il mourut, deux heures après, sans avoir repris connaissance). Les militants de la C. T. C. C. d'avant 1949 avaient du « coffre » comme ceux de 1949; ils ne forment tous qu'un mouvement.

Ce mouvement, parce que national et catholique d'inspiration, n'aurait pas réussi, affirme-t-on sans autre preuve, à « poser en termes économiques un problème avant tout économique », « en termes modernes un problème social tout moderne ». Comme si les enjeux majeurs des luttes précitées: convention collective (textile, 1937), reconnaissance syndicale (Sorel, 1937), hygiène industrielle (Arvida, 1941),

liberté syndicale (Price, 1943) n'étaient pas les principes mêmes inscrits dans la déclaration de Philadelphie (1944) concernant les buts et objectifs de l'Organisation internationale du Travail! D'ailleurs, bien naïf celui qui croit que les ouvriers groupés dans nos syndicats n'ont pas en même temps revendiqué des salaires justes et convenables. Mais, depuis vingt ans, notre milieu québécois a manifesté sa sympathie et, une fois éclairé, donné son adhésion quand les luttes syndicales se faisaient pour des principes ou des questions vitales. Par milieu, j'entends les autorités sociales, les foyers de pensée, les groupes institutionnalisés et les organes d'expression libre qui font l'opinion publique.

Aussi faut-il observer une lacune capitale dans l'exposé de Trudeau — juste par ailleurs — sur les conditions d'exercice de la grève « dans le contexte social actuel »: aucune mention de la nécessité, reconnue par les praticiens syndicaux, les historiens sociaux et les économistes du travail, de l'appui de l'opinion publique pour réussir une grève d'envergure. Or, cette vérité, Trudeau se devait de l'omettre, parce que l'admission en aurait détruit sa thèse essentielle: pour lui, c'est dans un vide quasi absolu que le phénomène s'était produit; il était, dès lors, sans généalogie et sans descendance, sauf peut-être, dans l'avenir, sur le plan politique.

Les faits sont tout autres. Cette grève dans l'amiante québécoise (février-juin 1949) est inconcevable sans le contexte et l'appui de l'opinion publique. La faveur de notre milieu était acquise d'avance aux ouvriers qui, pendant le congrès de leur fédération à l'été précédent, avaient réclamé vivement une protection légale effective contre les maladies industrielles et qui mettaient résolument en tête de leurs revendications de grève « l'élimination de la poussière d'amiante à l'intérieur et à l'extérieur des moulins ». Pourquoi? Parce que, depuis mars 1948, date de la publication dans *Relations* d'un formidable dossier sur la silicose, le problème de l'hygiène industrielle se posait à tous les esprits ouverts et hantait les responsables. Jamais, sur un point concret de politique sociale, pareille unanimité ne s'était faite! Le volumineux dossier sur la question réunit des centaines de coupures et forme une preuve décisive. On y relève les positions prises par *le Devoir*, toujours à l'avant-garde, par *l'Action catholique*, *Notre Temps*, *le Front ouvrier*, *la Terre de chez nous*, *l'Action nationale*, etc., et même, au delà des cercles habituels, par le *Canadian Register*, un synode de la United Church et *l'Anglican Outlook*. Des représentants des trois mouvements ouvriers se rencontrent. Frappés de l'occasion unique qui s'offre de présenter au public le cas pitoyable de l'amiante et de faire ainsi régler peut-être leur problème qui traîne en longueur, des chefs ouvriers de l'amiante demandent à M. Burton Le Doux, l'auteur de l'article sur la silicose, d'amasser un dossier sur le cas d'East-Broughton. Au 12 janvier, l'article sur l'amiante paraît dans *le Devoir*, suivi d'éditoriaux aux titres significatifs: « La morgue d'East-Broughton » et « Nous ne nous taisons pas ». Les autres journaux cités enchaînent à leur tour: le concert est général. C'est dans cette atmosphère saturée de préoccupations sociales qu'éclate la grève d'Asbestos, le 13 février. Aussi comprend-on qu'à l'Assemblée législative, lors du premier débat sur le conflit, dès le 16, le ministre du Travail se défende d'abord et surtout en rapport avec les maladies industrielles. Signe authentique du lien qui existe entre la grève et la campagne d'idées menée dans le milieu.

Le soutien de la grève par l'opinion publique devint général et efficace quand la Commission sacerdotale d'Études sociales publia sa déclaration, avec l'assentiment de la Commission épiscopale des Questions sociales. L'intervention de l'Église hiérarchique ne fut décidée que par conviction et devant preuve qu'il y avait « conspiration pour écraser la

classe ouvrière » (Mgr Charbonneau) et que « la survie même du mouvement syndical catholique était en jeu » (abbé Dion). Geste décisif qui a rendu évident le sens profond de cette grève. Loin d'être une rupture, elle constituait un aboutissement: de l'extérieur, le milieu s'était reconnu dans ce syndicalisme et, provoqué par les circonstances, il s'était sacrifié pour lui permettre de l'intérieur l'effort suprême, mais en continuité des autres, qui consacrerait dans la souffrance l'accès à la majorité.

Mais quand l'Église, les élites et le peuple ensemble donnèrent la main à ce syndicalisme opprimé, ce geste constituait une sorte de défi à l'État; le pays réel divorçait de l'autre, et l'Église affrontait son allié traditionnel pour la première fois avec autant d'éclat. D'où le sens dramatique de l'événement et sa portée considérable. L'Église s'empressa de dissiper le scandale par sa lettre collective sur *le Problème ouvrier*. Mais sa parole ne fut pas partout reçue; d'où, en partie, le tragique de la situation actuelle.

Quoi qu'il en soit, la grève de l'amiante n'a pas le sens politique que lui donne Boisvert. Faute d'espace, je me limiterai à une preuve. La base de sa construction logique, à savoir que la grève marque un sommet de la collaboration intersyndicale dans notre province, ne résiste pas à l'examen des faits. Boisvert reconnaît que, dès la fin de l'été 1949, le front commun était disloqué. S'il relit la déclaration conjointe du 17 mars, aux expressions non compromettantes, s'il constate comme moi dans les archives de la C. T. C. C. que la Fédération provinciale du Travail n'a organisé aucun secours, à la différence du Congrès canadien du Travail, et que ses locaux affiliés n'ont pas fourni proportionnellement le dixième de l'autre, contrairement aux statistiques citées qu'il n'a pas comprises, il conviendra que le sommet de la collaboration québécoise a été atteint à propos du bill 5 et que la descente de la courbe, visible déjà lors du bill 60, est attribuable à la grève même de l'amiante.

\*

Je conclus. L'interprétation du sens profond de la grève de l'amiante donnée par Trudeau-Boisvert constitue une tentative d'en dérober le mérite et la gloire au syndicalisme qui l'a faite, de la déraciner du milieu social et culturel qui lui a créé une atmosphère propice et de la soustraire aux influences qui l'ont soutenue et conduite à son achèvement. Dès lors, cette grève est devenue un *mythe*, sans attache avec notre passé social qu'il répudie et sans effet sur notre milieu actuel, tant nationaliste que d'Église; mais puissant, affirme-t-on, relié à la grève antiautonomiste des salaisons et à celle de Valleyfield montée par le duo Rowley-Parent, et il aboutira, entrevoit-on au début de 1956, à travers la difficulté que constitue la Fédération provinciale, « alliée plutôt docile du gouvernement duplessiste » (p. 369), à une grande unité syndicale et enfin, par elle, sans doute à un quelconque Rassemblement.

Le procédé de désincarnation consiste à ignorer fermement. Un événement a mis en émoi notre monde social en 1948: la publication d'un dossier sur la silicose qui a ébranlé les assises même de l'alliance politico-financière la plus considérable du siècle, a suscité dans le Québec et l'Ontario plus de littérature, fait plus réfléchir et déterminer plus d'action sur l'hygiène industrielle que durant les vingt précédentes années. Voici qu'un autre dossier, en prolongement du premier et rédigé par le même courageux apôtre social, est publié sur l'amiante (dans *le Devoir* cette fois, puisque *Relations* n'a pu porter le coup du premier, au scandale profond du grand nombre). Le numéro porte la date du 12 janvier 1949 et fait sensation au point que, lorsque la grève éclate, le 13 février, avec l'hygiène industrielle en tête des revendi-

cations officielles, on accuse le *Devoir* de l'avoir fomentée. Ce lien essentiel, le journaliste Pelletier en parle, Trudeau, qui fait la synthèse, le tait; il omet même le fait, indispensable à l'intelligence de l'ensemble. La comparaison s'impose. Supposons un historien qui, dans sept ou huit ans, décrirait les origines du Rassemblement ou de la Ligue provinciale de moralité sans parler du document Dion-O'Neill! Incroyable, mais vrai.

Il y a mieux. L'Église est intervenue en cette grève, comme jamais elle ne l'avait fait, avec un appareil de puissance qui a renversé le cours des choses et, à sa grande manière diplomatique, a réglé le conflit. Mais elle se devait de mettre de l'ordre dans les esprits; après un temps de répit, en février 1950, les archevêques et évêques de la province civile de Québec publiaient une lettre pastorale collective dans laquelle ils faisaient l'application au milieu québécois des principes qui régissent les relations du travail et étaient « amenés à se prononcer sur tous les points moraux litigieux qui avaient été soulevés au cours de la grève de l'amiante ». C'est « un document unique dans l'histoire canadienne » qui a « reçu les plus grands éloges des autorités romaines » (p. 261). L'abbé Dion, que je cite, en parle; Trudeau n'en dit pas un mot. Incroyable, mais vrai.

Cet oubli effarant du geste unanime des chefs hiérarchiques l'amène à affirmer, dans son aperçu sur les « évolutions sociales de la province de Québec depuis 1949 », que

l'Église au Québec nous paraît aujourd'hui bien divisée » (p. 395).

L'oubli est méthodique et fait partie d'une politique. La mise de côté du problème de l'hygiène industrielle, du dossier de la silicose et de l'amiantose n'a pas pu ne pas être voulue, voici pourquoi. Aux archives de la C. T. C. C., se trouve « le dossier des articles de revues, éditoriaux et autres reportages de journaux relatifs à la grève », avec son index; travail admirable, accompli par Louis-Laurent Hardy, qui a donné la substance des chapitres solides du livre préparé par Trudeau; or, le compilateur objectif n'a pas manqué d'inscrire en tête comme premier document le numéro de mars 1948 de *Relations* et les subséquents. Le directeur de l'équipe de recherche en a donc pris connaissance.

On se demande alors dans quel but Trudeau, sincère autant qu'intelligent, a passé sous silence des réalités fondamentales au point d'avoir échoué complètement à expliquer la grève de l'amiante et à lui donner un sens intelligible et d'en avoir plutôt fait un mythe, une projection idéaliste dans l'abstrait ou un objet de prophétisme de nuance politique. Le secret de la réponse s'en trouve peut-être dans le long chapitre intitulé « La province de Québec au moment de la grève ». La logique du procédé alors employé, l'optique choisie et le degré de la charge sentimentale accumulée expliquent-ils cet échec manifeste? Notre prochain article le dira.

#### LA TÉLÉVISION

## REPRISES DE SPECTACLES À LA TÉLÉVISION

Émile GERVAIS, S. J.

LA PRÉSENTE CHRONIQUE porte sur quelques points d'importance secondaire. Nous devons remettre à plus tard l'étude de questions de plus grande envergure, comme celle qui fut soulevée, lors d'une récente... prise de bec, au sujet des droits et des responsabilités de la critique. Contentons-nous pour le moment de quelques notes en marge des émissions de CBFT.

### « Un homme et son péché »

Un nouveau téléroman, *les Belles Histoires des pays d'en-haut*, a fait son apparition à la télévision, précédé par une orchestration magistrale de tous les instruments de publicité et de propagande. Dès les premières émissions, concert d'éloges et d'applaudissements. Claude-Henri Grignon, le Valdombre à la rude franchise, nous pardonnera de ne pas partager l'enthousiasme... général et de le dire sans ambages. Nous sommes trop habitué aux personnages si bien campés de la suite radiophonique *Un homme et son péché* pour être bien ému par leur pâle image à l'écran. Nous ne sommes guère impressionné par le caractère d'universalité que l'auteur tente de donner aux *Belles Histoires des pays d'en-haut* en mettant en scène les principales figures de la vie canadienne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le portrait qu'il brosse est sommaire. Le rôle de ces personnages dans l'intrigue est accessoire, et il nous est présenté pratiquement isolé du contexte historique et social. Les émissions futures modifieront-elles ces premières impressions?

### « Cap-aux-Sorciers »

Un autre téléroman justifie amplement les éloges qu'on lui adresse de toutes parts. *Cap-aux-Sorciers* est en passe de devenir l'émission favorite des critiques comme du public.

On doit attribuer un tel succès au talent profond et sûr de Guy Dufresne, admirablement secondé par Paul Blouin, réalisateur qui sait traduire les moindres nuances d'un texte riche de pensées et de sentiments. De la part de l'auteur qui avait écrit tant de beaux textes pour l'émission radiophonique *le Ciel par-dessus les toits*, on pouvait attendre des épisodes profondément humains et dramatiques. Or, l'an dernier, on aurait dit que l'auteur cherchait sa voie. Il nous a présenté une série de spectacles très inégaux, où les beaux moments alternaient avec les scènes lentes et ternes. Cette année, après la courte interruption des vacances, changement radical: intérêt dramatique soutenu, caractères bien définis, intrigue prenante et progressive. L'auteur se serait-il transformé ainsi, d'un coup? Sans doute, il revenait à la télévision plus sûr de son talent, plus maître du nouvel instrument d'expression. Cela cependant ne suffit pas à expliquer une telle métamorphose, pas plus d'ailleurs que l'excellente réalisation de Paul Blouin. A toutes ces raisons, il faut ajouter l'harmonie qui unit actuellement auteur et réalisateur, décuplant leur enthousiasme au travail, exaltant leur imagination et leur inspiration. Cette harmonie intime est indispensable à Guy Dufresne plus qu'à tout autre pour qu'il donne toute sa mesure. A la radio, *le Ciel par-dessus les toits* avait atteint les plus hauts sommets à cause de l'intime communion d'idées et de sentiments qui fondait ensemble pour ainsi dire l'âme des deux Guy, Dufresne et Mauffette. Or, il est de notoriété publique que, l'an dernier, l'harmonie était loin de régner entre l'auteur de *Cap-aux-Sorciers* et son réalisateur. Cette incompréhension de la part de celui-ci n'explique-t-elle pas bien des faiblesses et des erreurs dans l'interprétation d'un texte que Dufresne écrivait avec la crainte de ne pas être parfaitement compris? Un même défaut d'harmonie s'était fait sentir dans les premières émissions de *14, rue de Galais*.

Les deux auteurs demandèrent un changement de réalisation. André Giroux, au cours de l'année; Guy Dufresne, à l'occasion des négociations qui précéderent la reprise du spectacle. Guy Dufresne a dû parler ferme pour obtenir un réalisateur à sa convenance. Incongruité manifeste, car on aurait dû s'empresse non seulement d'exaucer, mais de prévenir une demande aussi légitime, l'harmonie entre auteur et réalisateur étant la première condition de succès pour les téléromans comme pour tous les genres de productions dramatiques et musicales.

#### *Le bout de l'oreille*

Lemelin nous a donné tant d'émissions belles, dramatiques et dignes que nous ne voyons pas pourquoi il s'abaisse au genre polisson et remue les instincts troubles de la populace. L'épisode de la « maladie » du père Gédéon reste une tache sur le spectacle de *la Famille Plouffe*. De plus, avec la reprise de l'émission cette année, nous déplorons une série de caricatures ridiculisant divers personnages ou situations touchant à la religion. Isolée, chacune d'elles peut être innocente; mais la quantité et la convergence finissent par inquiéter. La belle figure du père Alexandre, admirablement campé par Guy Provost, ne peut faire oublier le *policeman* dans le confessionnal, le curé et son portrait, la religieuse scandalisée, fort intéressée à l'argent pour les œuvres de la communauté, le chaquet de Maman Plouffe qui sert de « pendule » pour retrouver le billet de loterie égaré, etc... Est-ce que l'auteur de *la Pente douce* montrerait le bout de l'oreille? Le grand ennemi de cet écrivain prolifique est sa facilité même, trop friande de popularité.

#### *Spectacles de « variétés »*

On a encore augmenté le nombre des émissions de pseudo-variétés. Hélas! ce qui manque le plus à ce genre de spectacles, c'est la... variété. Auteurs, comédiens, interprètes semblent prisonniers de deux ou trois formules commodes. Il y a une exception, *Music-Hall*, qui a fait des progrès constants. Les autres émissions sont fort inégales. *Porte ouverte* mêle d'heureuses trouvailles aux banalités impardonnables. La Cie General Motors, qui commandite la demi-heure, doit trouver parfois qu'elle paye bien cher pour bien peu. Certaines vedettes de la radio et de la télévision n'ont-elles pas trop de fers au feu? Jacques Normand, par exemple: directeur de spectacles, comédien, maître de cérémonies, disque-jockey, chanteur (si l'on peut dire), et le reste.

Le même défaut gêne plusieurs spectacles de danse, numérotés apparemment obligés de toute émission de variétés. Trop souvent, cela se réduit à des gestes incohérents, à des déhanchements sans beauté comme sans harmonie. Là aussi, trop d'improvisations!

#### *Télévision et public*

On doit se réjouir de l'éveil de l'opinion publique autour du problème de la télévision. Les mémoires présentés à la Commission Fowler furent relativement nombreux et venaient de tous les milieux. Félicitons ici les paroissiens de l'Immaculée-Conception, à Montréal, et leurs dirigeants qui ont présenté un mémoire détaillé, bien inspiré sur les spectacles de télévision et le foyer. Parallèlement nous voyons augmenter de jour en jour le nombre des groupements qui mettent la télévision à leur programme d'étude.

Radio-Canada perfectionne ses moyens d'agir sur l'opinion publique et d'étudier le retentissement de ses émissions. Nous sommes heureux de signaler ici l'excellent travail accompli par son bureau de la statistique à Ottawa, dont la section française a été confiée à des experts de chez nous, pleins d'allant et de compétence.

Ce bureau pourrait peut-être nous aider à résoudre quelques questions importantes. Quelle est la vraie popularité du téléthéâtre... populaire? Ce genre d'émission mérite d'avoir un auditoire fidèle et nombreux. L'expérience de cette année n'a pas été toujours heureuse. La formule du téléthéâtre populaire nous semble au point. Le dimanche soir, le public aime à se détendre en famille en suivant une pièce facile, intéressante, dramatisant les sentiments et les événements de chaque jour. Malheureusement, on a écourté outre mesure le temps qui lui est accordé. Une heure n'est pas suffisante pour que l'adaptation respecte la pièce originale et intéresse le public.

Un autre problème que je soumettrais volontiers aux experts du bureau de la statistique: les différentes émissions de discussion sur les idées ou les œuvres artistiques sont-elles vraiment suivies? On escompte une collaboration du public qu'il n'a ni les moyens, ni le temps, ni le goût d'accorder. Combien de gens continuent l'étude des questions mises à l'ordre du jour par *les Idées en marche*? Combien d'auditeurs ont participé activement aux différents cinéclubs pendant les vacances? Je crains fort que ce ne soient là des formules d'éducation pour des auditoires homogènes et restreints, mais non pour la grande masse des téléspectateurs.

## **La situation de la jeunesse travailleuse hongroise**

Laszlo KÁROLYI

**N**OUS TÂCHERONS de donner, dans cet article, un aperçu général de la situation actuelle de la jeunesse travailleuse hongroise en montrant les changements introduits par le régime communiste actuel. La situation n'a pas évolué substantiellement depuis 1950. Le système communiste est le même. Dès 1950, il affichait sa pleine stature. Aujourd'hui, devant les résultats, qui sont lamentables, la résistance devient plus accentuée et plus consciente.

*L'auteur, qui écrit sous un pseudonyme, a occupé en Hongrie une position qui lui a permis de bien connaître les problèmes de la jeunesse ouvrière hongroise. Après avoir été arrêté, il put s'échapper et quitter son pays en 1950. Bien que ses observations datent d'avant l'insurrection d'octobre, elles peuvent néanmoins nous aider à en comprendre les origines et les motifs.*

*La vie de famille.* — L'éducation de base a été donnée dans les écoles élémentaires. Les parents y devaient envoyer leurs enfants jusqu'à l'âge de quatorze ans.

Les autorités actuelles font tout leur possible pour arracher les jeunes à leurs familles. Dans une conférence fermée, donnée au ministère de l'Éducation (début de 1950), on a déclaré que les principaux obstacles à la transformation de la jeunesse selon les idées du communisme sont la famille, la propriété privée et la religion. Les participants à cette conférence étaient pour la plupart des Juifs athées.

L'intention du parti, c'est d'avoir des membres fanatiques dont il puisse disposer n'importe quand et qu'il puisse envoyer n'importe où pour exécuter n'importe quel ordre. Aussi tâche-t-il de détruire toute résistance morale, idéologique ou religieuse dans la jeunesse.

*Les foyers et collèges communistes.* — Les couvents, les collèges et les autres établissements des Églises ont été confisqués par le régime et transformés en foyers pour apprentis ou en collèges pour les jeunes appliqués aux études moyennes et supérieures.

Dans ces foyers et collèges, filles et garçons sont ensemble. Le but est de transformer les jeunes selon le désir du parti en leur donnant une éducation « collective » et communiste. Le plus souvent, c'est un jeune de vingt à vingt-cinq ans qui est le préfet responsable, en réalité le despote du foyer, le représentant omnipotent du parti. Mais comme l'organisation est « démocratique », les assistants parmi les garçons et les filles sont « élus », c'est-à-dire désignés par le préfet et « acclamés par la masse ». Tenir tête à ces potentats est très dur et le plus souvent inutile. Pratiquement, les jeunes n'ont pas même de temps libre. Il y a un programme idéologique pour chaque soir. Le dimanche, l'exercice collectif prend toute la journée. Si le temps est convenable, ils vont à la campagne ou, à Budapest, dans les montagnes environnantes pour des exercices de partisans. On peut les voir avec des fusils, par les plus grandes chaleurs ou les plus rudes froids.

Ils ne peuvent sortir qu'avec permission et doivent déclarer où ils vont et pour quelle raison et quand ils reviendront. On fait tout pour les séparer de leurs familles et les empêcher d'aller à l'église et de prendre part à la messe. Autant que faire se peut, on tâche d'occuper également le reste de la jeunesse dans des clubs où le niveau est le même que dans les « foyers ».

*La vie de travail.* — Le communisme a pour but l'industrialisation du pays la plus complète possible. Les motifs ? Servir l'intérêt de la Russie, augmenter le potentiel pour le temps de la guerre, avoir une plus solide emprise sur la masse afin de l'influencer davantage. Aux écoles moyennes et supérieures, on n'admet pratiquement que des enfants d'origine ouvrière; ainsi pour recruter les apprentis nécessaires, on se tourne vers la campagne. Garçons et filles de paysans sont placés dans les foyers mentionnés plus haut, où ils deviennent complètement à la merci du parti.

Dans le passé, la petite industrie formait le plus grand nombre des apprentis. Dans ce milieu souvent familial, l'apprenti trouvait un développement naturel. C'était un milieu favorable à l'épanouissement de la personnalité. On y cultivait le sens de la responsabilité, avec l'honnête ambition de se rendre un jour indépendant comme le patron. Cela encourageait les meilleurs à apprendre, à épargner. Il y avait une relation réelle et personnelle entre l'apprenti et le patron. Actuellement, il n'y a pas de patron, ou, pour mieux dire, le patron, c'est le parti. C'est le parti qui possède tout, règle tout et dispose de tout le monde. Invisible, présent partout, il est toujours terrifiant.

L'apprenti peut être placé aujourd'hui dans cet atelier, demain dans un autre, aujourd'hui dans ce coin de la ville, demain dans un autre, selon le besoin qu'on a de lui. Tout devient de plus en plus impersonnel, « collectif ». Aucun espoir de devenir son propre maître. Dans un village, par exemple, où il y avait auparavant trois barbiers, les trois sont réunis dans une même salle et sont tous les trois employés de l'État. Industrie collectivisée.

La seule possibilité d'avancer, c'est la voie du parti.

*Les filles.* — Dans l'enrôlement pour l'industrie, pas de différence entre les filles et les garçons. Pratiquement, ça veut

dire que les foyers orientent les filles vers les métiers naguère réservés aux hommes. Ainsi, il y a des filles — je ne dirai pas beaucoup, mais il y en a — mécaniciens de locomotives, plombiers (plusieurs), forgerons, ouvrières dans l'industrie lourde. On peut les voir, le soir, lorsqu'elles rentrent de leur travail, fatiguées, épuisées, couvertes d'huile et de suie. Que vise le parti ? Mêler partout hommes et femmes ensemble ? Ruiner la morale de la famille, arracher la mère à ses enfants et forcer les parents à envoyer les enfants, s'il y en a, dans le *kindergarten* du parti ? Assurer l'industrie, en cas de guerre, par les femmes ? En plaçant la femme à côté de l'homme et, par la suite, au-dessus de lui, l'impressionner davantage et la gagner ainsi à la cause du parti ?

Le fait est que le parti force tout le monde au travail : hommes, femmes, jeunes, vieux. Qui est capable de bouger doit travailler. L'industrie est pratiquement toute collectivisée; par le travail, tout le monde est sous la coupe du parti, c'est-à-dire est pratiquement l'esclave du parti, terrorisé par le parti.

*L'enseignement professionnel.* — Autrefois, dans toutes les localités où il y avait un nombre suffisant d'apprentis, une école professionnelle *élémentaire* existait. On y donnait ou bien des cours du soir ou bien, dans les centres plus importants qui possédaient des écoles spéciales, des cours du jour, une ou deux fois par semaine. Il y avait des cours séparés pour les garçons et pour les filles. L'apprenti y recevait l'instruction théorique nécessaire pour son métier et la continuation de sa formation intellectuelle. Ainsi, on lui enseignait l'histoire, la littérature, la tenue des livres et aussi la religion.

Les écoles professionnelles *moyennes* étaient d'un niveau très élevé. On y exigeait un an d'apprentissage préalable. Les cours dits technologiques duraient trois ou quatre ans, selon les métiers. Ces écoles équivalaient aux autres écoles moyennes, donnant un certificat de même valeur que le baccalauréat. Les cours du soir étaient assez rares.

Dans la grande industrie, surtout après 1940, on attachait beaucoup d'importance à la formation des apprentis. Dans la plupart des usines, il y avait un atelier spécial où les jeunes suivaient un cours et apprenaient systématiquement leur métier. Ainsi, au lieu de fréquenter les cours dans une école professionnelle élémentaire, ils recevaient les cours dans l'usine même. Ces cours étaient donnés par des hommes qualifiés : ingénieurs, instituteurs; un prêtre enseignait la religion. Il y avait même des usines où les apprentis étaient logés.

Le régime communiste a introduit des changements. On poursuit moins le développement et la formation des apprentis que la préparation d'ouvriers à qui le parti puisse se fier dans l'administration des usines. Ainsi ont été organisés différents cours du soir : cours professionnels moyens, supérieurs, universitaires. Ces cours furent en grande faveur. Il faut reconnaître que beaucoup parmi les jeunes, et même parmi les hommes, ont fait un réel effort pour acquérir un savoir plus étendu, espérant ainsi obtenir une meilleure situation dans la vie tout en satisfaisant une légitime soif de connaître.

Ces cours ont commencé en 1945. Les professeurs y étaient de l'ancienne garde; on y comptait des religieux. Malheureusement, le niveau de ces cours s'est abaissé graduellement. Avec le temps, ces cours sont devenus de plus en plus l'instrument de formation des membres de confiance du parti pour l'administration de l'industrie et du gouvernement.

*Conscience ouvrière et professionnelle.* — Il serait long d'exposer l'effort social et le développement considérable qui s'accomplirent, à ce point de vue, depuis 1920 et spécialement de 1935 à 1944.

En 1945, l'industrie n'étant pas encore étatisée, on avait introduit dans les usines des conseils d'ouvriers; ils étaient élus par les travailleurs pour défendre les intérêts de la classe ouvrière devant les patrons. Aujourd'hui, comme le patron c'est l'État, ou mieux le parti, les conseils, comme les syndicats, sont devenus des instruments de torture: ils sont formés par les membres du parti qui tâchent d'avoir une autorité complète sur la pensée, les paroles et les actes de l'ouvrier. C'est le système *mechernik* selon lequel dans chaque dizaine d'ouvriers il y en a un qui est chargé non de diriger le travail, mais de surveiller les autres. Il est l'homme de confiance du parti. Pratiquement, les autres doivent faire son ouvrage; lui, il est tout-puissant... jusqu'au moment où il tombe en disgrâce.

Les jeunes qui se laissent influencer par le parti, dans l'espoir d'un gain plus grand, deviennent les « surveillants », les espions de leurs camarades.

Mais après tout, le monde travailleur réfléchit; il a, lui aussi, une conscience. On juge qu'il n'y a pas plus que 5 à 7% de communistes en Hongrie. Les dirigeants sont presque tous des Juifs ou des étrangers arrivés au pouvoir par leur lâcheté. « Nous savons, disait un ouvrier, quels sont nos droits, nous savons aussi à qui est dû le respect et avec qui nous devons être solidaires, et nous savons que la liberté n'est pas un mot, mais doit être un fait et qu'il n'y a pas eu de système aussi menteur et aussi anti-ouvrier que le communisme. »

Mais alors, comment expliquer la tyrannie d'une minorité? Premièrement, l'occupation militaire des Russes paralyse tout. L'autre instrument est la *délation*. Bien souvent, on est forcé de dénoncer les autres sous peine d'être dénoncé soi-même. Un étudiant de l'université, bon catholique, congréganiste, vient chez le Père X... et lui dit: « Père, je dois vous surveiller et rapporter au policier du coin ce que vous faites et ce que vous dites; que dois-je lui dire? » L'ordre de dénoncer lui était renouvelé chaque jour. S'il ne l'avait exécuté, on l'aurait exclu de l'université...

Dans un sanatorium, un policier, lui-même malade, visitait ses compagnons dans leur chambre; lorsqu'ils n'étaient que deux, il critiquait le régime. Six, le croyant sincère, joignirent leurs griefs aux siens; le septième, homme soupçonneux, le mit à la porte. Il eut à s'en féliciter. Le policier était un agent provocateur. Les six furent renvoyés du sana et perdirent leur emploi. Suspects, « réactionnaires », leurs noms furent placés sur la liste noire. J'étais l'aumônier du sana quand cela arriva.

Le fait est qu'on ne peut être sûr de presque personne. On ne sait jamais quand on sera arrêté et forcé de révéler ce que les autres ont dit. Qui peut s'assurer d'avoir la force de se taire? Voilà l'atmosphère dans laquelle la jeunesse grandit. Malgré cela, il y a toujours un espoir. Sans parler, lentement, les gens apprennent à mieux se connaître. Ils réalisent toujours davantage qu'il ne s'agit plus de l'individu seulement, mais de toute la communauté. Et ils s'entraident. Une mère de soixante-dix ans, déportée de son petit logement dans un village lointain où elle est arrivée n'ayant rien et ne connaissant personne, écrivait à son fils réfugié en pays étranger: « C'est dans ce petit village que j'ai appris combien Dieu est grand. »

*Loisirs.* — Le parti fait tout pour séduire la jeunesse. Nous avons parlé des foyers et des collèges. L'organisation communiste de la jeunesse s'étend à toutes les écoles de tous les degrés. Le parti a partout ses clubs; la fréquentation de ces clubs dépend de l'attitude des parents et de la pression du parti. Leur but est de détruire toute moralité chez la jeunesse. C'est effrayant à quelle immoralité la jeunesse y est exposée, même dès l'âge de dix ou douze ans. Bien souvent avec nul autre résultat que le dégoût.

Pendant les deux semaines de congé, les jeunes demeurent sous la « protection » du parti. On les mène aux lieux de vacances, jadis privés, que l'État a confisqués. Souvent, filles et garçons de quatorze, quinze et seize ans vivent ensemble. « Ils veulent me ruiner », disait un gosse de quatorze ans. Malgré tout, plusieurs tiennent bon. Mais quel espoir fonder sur une jeunesse abandonnée à elle-même, blasée, croissant sans foi, sans espérance, esclave d'un régime inhumain?

*La religion.* — Avant le régime actuel, soit jusqu'à 1949, il y avait dans toutes les écoles élémentaires, moyennes et supérieures un enseignement religieux obligatoire. Tous les apprentis suivaient le cours de religion donné par un prêtre. Au printemps de l'année 1948, j'ai moi-même remplacé un prêtre dans une des grandes usines alors déjà étatisées. Le parti y était donc et tâchait d'influencer les hommes. Je peux dire que j'ai reçu le respect et l'aide de tout le monde: des employés, des ouvriers et des jeunes. En plusieurs leçons, je leur ai expliqué l'absurdité de l'athéisme. C'était dans l'usine même. Quelques mois plus tard, on a fait voter les jeunes pour savoir s'ils étaient, oui ou non, en faveur de l'instruction religieuse. Ils votèrent oui. Naturellement, ils ne l'ont pas eue.

Les aînés ont presque tous reçu une éducation religieuse et ont au moins quelque notion du christianisme. Le fait que les hommes remplissent nos églises, dans les villes comme à la campagne, fortifie cette foi. Il n'est pas facile d'apprécier les ravages opérés à l'armée, dans les foyers, les collèges et partout où le régime peut atteindre la jeunesse. Ceux qui ridiculisent la religion, le Christ, la Vierge, l'Église, la foi en Dieu sont très souvent des personnages dont l'attitude invite à croire le contraire de ce qu'ils disent. La lutte est tragique; il faut prier pour ceux qui la livrent.

Voici, pour terminer, un petit épisode. Il s'agit d'un jeune employé de vingt-trois ans environ, reviseur dans une usine. Gentil avec tout le monde, il respecte également ouvriers et ouvrières. Il n'est pas membre du parti. On est en 1950, début de juin. Un ouvrier d'environ cinquante ans, communiste par idéologie, mais honnête homme, tâche de gagner le jeune homme au parti. Il l'estime et discute souvent avec lui.

— Vous savez que je suis catholique et que le parti est athée.

— Mais vous devez savoir que celui qui n'est pas avec nous est contre nous, et que notre principe est « persuader ou détruire ».

— Nous vivons en démocratie, et cela me permet de suivre mes convictions.

A l'occasion d'un bal à l'usine, le vieil ouvrier, qui estime sincèrement le jeune homme, lui offre son amitié et, pour la sceller, l'invite à boire un verre. Le jeune accepte volontiers; mais, regardant sa montre, il constate que minuit est passé.

— Je regrette, dit-il un peu embarrassé, mais je ne peux plus boire; il est minuit passé, et je ne veux pas manquer ma communion.

Il communiait chaque matin. Son vieil ami prend un drôle d'air; il croit que le jeune homme refuse son amitié. Devinant sa pensée et désireux de le rassurer, le jeune le conduit au buffet et fait remplir deux verres. Ils se saluent en signe d'amitié, et lorsque l'aîné a bu son verre, le jeune lui tend l'autre en disant:

— Buvez encore celui-ci à notre amitié; moi, j'irai communier pour nous deux.

« Au zèle, disait saint Dominique, il faut opposer le zèle; à l'humilité, l'humilité; à la fausse sainteté, la vraie sainteté; à la prédication des erreurs, la prédication de la vérité. »

# Le problème racial aux États-Unis — II

John La FARGE, S. J.

**M**ALGRÉ la solidité de ses positions retranchées, malgré l'appui qu'elle tire des deux puissants facteurs psychologiques que sont la peur et la défiance, la ségrégation est vouée à l'échec.

## CONTRADICTIONS INTERNES

Ce qui justifie une opinion aussi radicale, c'est le contrecoup inattendu que les écoles ont fait subir à un système absolument incompatible avec un régime scolaire fondé sur les principes démocratiques. Avec autant et même plus de ferveur que les États-Unis dans leur ensemble, le Sud s'est appliqué à promouvoir une éducation accessible à tous et d'inspiration démocratique. La contradiction ne peut manquer de sauter aux yeux un bon jour, à quelque degré d'efficacité qu'on réussisse à porter les subtilités juridiques, les protestations et les violences de langage, les faux-fuyants et les échappatoires de tous genres. La nature de cette contradiction et l'évidence de ses résultats, un Américain du sud des États-Unis, M. John M. Marion, président du Conseil des Relations humaines de la Virginie, les a très justement exprimées dans une causerie prononcée devant le Conseil catholique interracial de Richmond, en Virginie (voir l'*Interracial Review*, juin 1956).

Depuis des années, la plupart des citoyens blancs du Sud ont dit et redit, en toute sincérité, qu'il faut éduquer les noirs. On pouvait différer d'avis sur le degré ou le genre d'éducation à leur donner; mais, sur le principe, compris dans son sens le plus large, nulle discussion. Le résultat, c'est qu'aujourd'hui il n'y a pas 10% d'illettrés parmi les noirs du Sud, tandis qu'il y en avait 95% après la guerre civile. Fait plus significatif encore: des milliers de jeunes noirs, aiguillonnés par l'ambition et inspirés par la pensée des avantages à espérer d'une instruction plus poussée, se sont pressés, nombreux, au delà des classes élémentaires, jusqu'au cours secondaire, au collège et aux écoles professionnelles.

L'effet de ce mouvement massif et bouleversant apparaît, depuis des années, comme une montagne de pierre qui se dresse au-dessus des plaines de la Georgie. A mesure que les États favorisaient chez les deux races les progrès de l'éducation et popularisaient chez les noirs l'idée et le sens de la démocratie, s'aggravait chez ces derniers l'insatisfaction de vivre sous un régime qui les étiquetait ironiquement comme « égaux mais à part ». Plus ils s'élevaient par le degré de leur éducation, plus étroites et étouffantes leur apparaissaient les barrières qui restreignent le champ où exercer leurs talents et leurs capacités acquises.

## ASPECT MORAL

A l'élaboration de cette prise de conscience morale contribuèrent, au premier rang, les forces religieuses diverses du pays, surtout les évêques, les prêtres et les laïcs catholiques. L'attitude la plus impressionnante fut celle de S. Exc. Mgr Rummel, archevêque de la Nouvelle-Orléans. Le 11 février dernier, il dénonça la ségrégation comme un péché parce qu'elle nie la solida-

Après avoir expliqué ce qu'est la ségrégation et montré l'aspect économique du problème racial aux États-Unis (*Relations*, nov. 1956, p. 326), le P. La Farge en souligne l'aspect moral et l'envergure à la fois nationale et internationale.

rité de la race humaine telle que Dieu la veut; et il réitéra sa condamnation dans une lettre pastorale en date du 5 août. Deux des plus éminents moralistes catholiques des États-Unis adoptèrent la même position. Le R. P. Francis J. Connell, C. SS. R., doyen de la faculté de théologie de l'Université catholique des États-Unis (Washington, D. C.), déclara que « c'est violer la justice et la charité que de refuser à une personne, pour le seul motif de sa race, la jouissance des droits et privilèges naturels et surnaturels qu'on reconnaît à toute autre personne ». Pour le R. P. Gerald Kelly, S. J., professeur au collège Sainte-Marie (Kansas), il s'agit là d'une « colossale violation de la justice et de la charité ». Plusieurs représentants de la hiérarchie, entre autres les cardinaux Spellman (de New-York) et Stritch (de Chicago), ont maintes fois réprouvé la pratique de la ségrégation.

Contre l'erreur de ceux qui la jugent profitable militent les besoins flagrants de l'industrie, de la technique et de la main-d'œuvre dans le pays. Récemment, dans un rapport, court mais magistral, intitulé *le Potentiel noir* (New-York, Columbia University Press, 1956), Eli Ginzberg et quelques autres, de l'Université de Columbia, ont mis en relief cet aspect du problème. Aux termes de ce rapport, le maintien de la *discrimination* raciale aux États-Unis cause une perte annuelle de seize milliards de dollars (\$16,000,000,000) par les dommages qui en résultent dans le secteur de la main-d'œuvre industrielle et dans celui du personnel éducatif et militaire.

## PROBLÈME NATIONAL

Je ne veux cependant pas me borner à commenter la situation qui affecte le Sud. Si j'ai dit ce que j'en pense, c'est uniquement dans le but de mettre l'accent sur les devoirs qui regardent le peuple américain tout entier, devoirs qui ne sont pas sans concerner aussi le Canada. On se trompe lourdement si l'on croit que le problème des rapports entre les races ne se pose que dans une région. C'est un problème d'envergure nationale et internationale. Les passions humaines, comme les préjugés, ne connaissent pas de frontières, et la haine est contagieuse. Le nègre du nord des États-Unis n'est pas, il est vrai, enfermé, comme celui du sud, dans les limites rigides d'une caste séculaire. Il ne vit pas dans la même atmosphère d'inquiétude; il ne craint pas pour sa propre sécurité chaque fois qu'il sort de son milieu habituel. On l'a noté avec justesse: dans le Nord, les préjugés contre le noir ont quelque chose de plus personnel. Il est néanmoins toujours possible d'y soulever des peurs irraisonnées et des accès

de violence, même dans les coins les plus paisibles. Impossible, par conséquent, de nous contenter d'une réaction de pur laisser-faire.

Quelle est donc notre attitude de principe? Je répondrai simplement et sur deux plans, négatif et positif.

De façon négative, ne nous laissons jamais entraîner par personne à adopter ou à rétablir (si déjà elle existait) la politique de la ségrégation raciale obligatoire. Comme je le faisais remarquer récemment (*Commonweal*, 8 juin 1956), pareille solution conduit à une impasse, à un chemin sans issue, qui n'a mené nulle part dans le passé et peut aboutir à l'abîme dans l'avenir. Quelques nombreuses que soient les difficultés liées à la coexistence de groupes raciaux différents dans la même communauté, la ségrégation ne les résoudra point. Il faut envisager le problème d'un autre angle et le résoudre par la patience et la coopération.

Partant d'un point de vue positif, je remplacerais le mot *problème* par un autre, plus élégant et plus vrai, le mot *occasion*. Saisissons l'occasion qui s'offre à nous d'accomplir une grande œuvre pour Dieu et pour notre pays. Je ne compte pas nécessairement pour un mal ou pour une source de faiblesse le mélange qui se rencontre dans nos agglomérations et communautés nationales. Nos diversités de race ou de nationalité ne sont mauvaises que si nous les rendons telles.

C'est au niveau local que se résolvent le mieux les problèmes d'une localité: par la coopération de tous les intéressés. Il ne s'agit pas pour le blanc d'aider le noir, ou pour le noir de s'élever par ses propres moyens. Il s'agit de s'unir pour tendre vers un but commun: bâtir une société plus forte et plus heureuse.

Les partisans de la supériorité des blancs ont déployé des efforts effrénés pour faire croire que des organisations aussi parfaitement honnêtes que l'Association nationale pour l'Avancement des gens de couleur trempent dans le communisme ou s'inspirent de lui. En fait, c'est exactement le contraire qui est vrai. Ceux qui, parmi les noirs, se distinguent dans la revendication des droits civils aux États-Unis se distinguent aussi par leur détermination à combattre et à détruire les derniers vestiges de l'influence communiste. C'est au point que le principal quotidien communiste, *The Worker*, dans son numéro du 24 juin 1956, publiait un texte d'un noir communiste qui déplorait amèrement le fait que les communistes ont, pour ainsi dire, déserté le mouvement des droits civils. Dans la bataille légale pour l'absolue égalité des droits, la vedette revient à des hommes tels que Channing Tobias, Roy Wilkins, A. Philipp Randolph et autres, qui ont complètement répudié le communisme et ses œuvres. Le communisme américain, ajoute le même chroniqueur, a besoin d'un renouveau, d'« un programme géant contre le sectarisme de gauche ». Autre façon de reconnaître qu'il a tout à fait manqué son but, qu'il est désavoué également par les blancs et par les noirs, et que la partie est

entre les mains des hommes qui servent et honorent sans restriction Dieu, la loi et la patrie.

#### LE FRONT DE LA QUESTION RACIALE

La ligne de feu de la question raciale aux États-Unis n'est pas le Sud, quelque importance que présentent ses attitudes et son progrès. Le front véritable se trouve constitué par les situations extrêmement variées et complexes que créent l'accroissement de notre population et l'expansion continue de nos banlieues urbaines, singulièrement par les développements domiciliaires nouveaux et la richesse des zones suburbaines. En chacune de ces occurrences, la tendance légitime et naturelle de tout citoyen, quelle que soit son origine, à rechercher pour lui-même et pour les siens un foyer plus confortable et des conditions de vie plus avantageuses entre en conflit avec celle qui repousse le noir dans un ghetto. De ces forces abandonnées à elles-mêmes, il ne peut résulter que d'autres ghettos, plus nombreux et plus étendus, avec leurs conséquences désastreuses physiquement et moralement.

C'est pourquoi le Conseil interracial catholique, fondé à New-York en 1934 et maintenant établi dans une trentaine de villes des États-Unis, étudie avec un intérêt particulier le problème que posent les modifications raciales de nos paroisses et leurs voisinages immédiats.

Les grandes organisations ouvrières des États-Unis ont dû, pour survivre, vaincre la suspicion, la haine et la fourberie. Le prestige dont elles jouissent aujourd'hui dans notre économie nationale ne permet à personne d'oublier les luttes du passé. Mais le travail organisé, qui fonda ses revendications sur le sens moral de l'humanité, a la responsabilité de promouvoir ce même sens moral en défendant les droits de sa minorité raciale. Par le succès avec lequel il s'acquittera de ce devoir, la génération prochaine jugera de l'intégrité du syndicalisme ouvrier d'aujourd'hui et saura s'il adhère encore aux principes que ses chefs et ses hérauts ont naguère si éloquemment proclamés. Nous qui chérissons nos foyers, qu'ils se dressent au milieu d'une grande ville ou dans sa banlieue en rapide expansion, rappelons-nous que l'Évangile ne recevra son accomplissement que le jour où tous les enfants de Dieu pourront bénéficier d'un logement capable de satisfaire aux besoins de chaque famille.

Le glas de la ségrégation a sonné. Aucune subtilité légale, aucune déclamation oratoire ne ranimeront cette institution expirante qui, pendant les soixante dernières années, a causé un tort énorme au pays en réduisant continuellement sa main-d'œuvre et son potentiel moral. Mais cette condamnation n'est qu'un commencement. Il reste à faire un immense effort de rénovation sociale, de réforme institutionnelle et morale: travail soutenu auquel nous sommes conviés et dont l'exécution repose sur des principes premiers aussi valables pour le Canada que pour les États-Unis.

## COMMENTAIRES

## ÉTIENNE GILSON ET LE MONOPOLE D'ÉTAT DANS L'ENSEIGNEMENT

**18 septembre:** Message au IV<sup>e</sup> congrès international des pharmaciens catholiques, tenu à Fribourg. — Dangers qui menacent la profession indépendante du pharmacien.

**21 septembre:** Allocution aux délégués du VII<sup>e</sup> congrès de la Fédération astronautique internationale, tenu à Rome. — Dieu a créé l'univers pour l'homme et n'impose aucune limite aux recherches.

**22 septembre:** Lettre à la présidente générale de l'Œuvre de la Protection de la jeune fille, dont le XIII<sup>e</sup> congrès international annuel avait lieu à Mexico (par l'entremise de Mgr Dell'Acqua).

Allocution aux membres du congrès international de liturgie. — Le mouvement liturgique est le signe des dispositions providentielles de Dieu sur le temps présent.

**23 septembre:** Lettre aux experts de la Commission pontificale pour le Cinéma, la Radio et la Télévision (par l'entremise de Mgr Dell'Acqua). — C'est un devoir de faire servir les techniques nouvelles à la diffusion de la vérité.

Lettre à la Semaine sociale des catholiques italiens, tenue à Bergame sur le thème: Vie économique et ordre moral (par l'entremise de Mgr Dell'Acqua). — L'Église défend la légitimité de la propriété privée et préconise une répartition plus équitable des richesses du monde; elle demande de « faire participer de plus en plus les travailleurs à la vie, aux responsabilités et aux bénéfices proportionnels des entreprises ».

Allocution prononcée au cours de l'audience accordée au président du Libéria, M. William Tubman.

**24 septembre:** Message aux catholiques de France.

**27 septembre:** Allocution aux participants du congrès international des Pères de la Compagnie de Jésus, directeurs nationaux de l'Apostolat de la Prière, de la Croisade eucharistique et de la Ligue du Sacré-Cœur. — Relation particulière entre l'Apostolat de la Prière et l'apostolat des laïcs.

**28 septembre:** Allocution aux participants du XIV<sup>e</sup> congrès international des producteurs du lait et des dérivés du lait.

Allocution prononcée au cours de l'audience accordée au président de la république de Costa-Rica, M. José Figueres Ferrer. — Efficacité qu'un pays peut tirer de la doctrine sociale catholique.

**29 septembre:** Allocution aux délégués du congrès de la Fédération européenne des syndicats de fabricants de panneaux de fibres. — Le monde de l'industrie et du travail se trouve engagé dans une même œuvre et dans une même communauté de destin.

**2 octobre:** Allocution aux participants du X<sup>e</sup> congrès international de l'Association internationale de Droit financier et fiscal. — L'État doit adapter ses impôts aux possibilités réelles de chacun.

**4 octobre:** Allocution aux représentants des Unions des familles catholiques d'Autriche et d'Allemagne. — Les péchés commis contre la famille; utilité de l'union des familles.

Allocution aux participants de la III<sup>e</sup> conférence internationale des Services du contrôle des assurances privées. — Importance des assurances dans la vie économique d'aujourd'hui.

**6 octobre:** Allocution aux délégués du IV<sup>e</sup> congrès de la Société italienne de chimiothérapie. — Nécessité et modes de la lutte contre le cancer.

**7 octobre:** Discours radiodiffusé pour la cérémonie de béatification d'Innocent XI.

**8 octobre:** Allocution aux participants à la rencontre internationale des organisations catholiques des petites et moyennes entreprises. — Avantages et rôle social des petites et moyennes entreprises; nécessité de leur collaboration.

*Désireux de hâter la réalisation des réformes scolaires qu'ils préconisent pour la province de Québec, certains des nôtres font appel à l'État afin qu'il se charge de contrôler et de diriger l'instruction publique d'une façon beaucoup plus directe et immédiate qu'il ne le fait maintenant. Ils présentent l'expérience française comme un modèle à imiter, comme un idéal vers lequel nous devrions tendre.*

*Que des réformes s'imposent dans notre système scolaire, c'est évident. Mais il ne faudrait tout de même pas adopter des mesures qui aboutiraient à créer une situation pire que le mal actuel. C'est pourquoi nous croyons utile de reproduire les réflexions que le grand philosophe Étienne Gilson vient de donner, en guise d'éditorial, à la revue la Famille éducatrice (juin 1956), sur le rôle de l'État dans l'enseignement, particulièrement en France.*

**M**ETTEZ-VOUS à la place d'un proviseur. Que peut-il faire? Il peut assurer l'exécution des règles administratives et l'observation des programmes. C'est tout. Un proviseur ne peut prendre aucune initiative pédagogique; un proviseur ne peut rien inventer. Le jour où vous aurez un monopole d'État en France, vous aurez tué l'invention pédagogique. Nous ne sommes déjà pas tellement en avance!

Regardez quels noms portent les méthodes nouvelles: ce sont tous des noms suisses, des noms italiens. Ce sont des gens qui, étant libres, ont inventé à l'étranger et dont l'État maintenant se charge, en France, d'exploiter les inventions, quand il peut et avec combien de retard!

Mais, chose plus grave encore, dans l'enseignement supérieur, nous ne savons même plus ce que signifie ce mot de liberté de l'enseignement. Lorsque nous parlons de liberté de l'enseignement, nous donnons tous l'impression que nous demandons la liberté pour les écoles libres, mais c'est l'enseignement d'État qui n'est pas libre! C'est à lui qu'il faut d'abord rendre la liberté.

Voyez ce qui se passe aux États-Unis, en Angleterre. Quelles sont les grandes universités? Oxford, Cambridge. Des universités libres. Harvard, Chicago, etc., toutes sont

libres. Harvard ne touche pas un sou de l'État, et pourtant, c'est de Harvard et de Chicago que partent toutes les initiatives pédagogiques. Chicago est en train, en ce moment, de réformer complètement ses programmes d'enseignement supérieur. Pourquoi? Parce que Chicago est une université libre!

Mais imaginez qu'en France personne ne peut le faire. Si, dans une université, un recteur, qui est un fonctionnaire nommé par le ministre, veut essayer d'introduire une modification quelconque, s'il veut essayer de faire preuve d'initiative, vous n'aurez personne pour le suivre.

Est-ce que vous ne croyez pas que, si nous vivons encore pendant cinquante ou soixante ans dans un univers où les institutions d'enseignement supérieur travaillent librement, cherchent et inventent, et où nous serons ligotés par les règlements, est-ce que vous ne croyez pas que nous serons à brève échéance en retard sur tout le monde?

Et ne sortons pas de France: où est-ce qu'on apprend la peinture? A l'École des Beaux-Arts? Où est-ce que Roussel a appris la musique? Où est-ce que Paul Dukas a appris la musique? A la Schola Cantorum, mais pas au Conservatoire! Qui est-ce qui a fondé l'École libre des Sciences politiques? Émile Boutmy. L'État vient de s'en emparer, en effet, parce que c'était réussi!

L'État n'a rien inventé. L'État n'a jamais rien inventé. Ce n'est pas l'État qui a inventé les universités; ce n'est pas l'État qui a inventé les collèges: ce sont les Jésuites. Ce n'est pas l'État qui a inventé l'école primaire. C'est le bienheureux Jean-Baptiste de la Salle. L'État arrive toujours à point pour recueillir les résultats de l'initiative des inventeurs... et pour les exploiter... Mais lui-même n'invente rien. Pas plus, disait un grand savant, que jamais on n'a vu une académie des sciences faire des découvertes.

Je crois que c'est sur ce terrain-là qu'il faut nous transporter à longue échéance, et c'est sur ce terrain-là qu'il faut nous battre, qu'il faut demander la liberté de l'enseignement pour tout le monde. A commencer par l'enseignement de l'État.

Ce ne sera pas facile.

A bon entendeur salut!

Décembre est le mois de la « Grande corvée du Cardinal ». Que chacun donne au moins une heure de son temps, ou l'équivalent en argent, aux pauvres, aux malades, aux malheureux et aux orphelins.

¶ Pour une fois (dans l'affaire du canal de Suez), le Canada a cessé d'être en politique internationale à la remorque de la Grande-Bretagne et de ses intérêts. Il a même fait preuve d'initiative personnelle en proposant la création et l'envoi d'un corps de police internationale. Souhaitons que se renouvellent plus souvent un tel geste d'indépendance et une action aussi positive en faveur du maintien de la paix.

¶ Sur 22 millions d'habitants, l'Égypte compte 3 millions de chrétiens: 2,500,000 coptes orthodoxes, 100,000 grecs orthodoxes, 100,000 protestants, 200,000 catholiques.

¶ Les 200,000 catholiques sont répartis en sept rites différents, chacun avec sa liturgie spéciale et sa hiérarchie propre, couvrant un même territoire. L'Égypte est le seul pays au monde où ces sept rites coexistent, car on ne peut le dire ni pour New-York, ni pour Paris, ni même pour Rome, où le rite copte catholique n'est pas représenté.

¶ Le discours de M. Louis Saint-Laurent, premier ministre du Canada, à la radio et à la télévision, sur les événements de Hongrie, était d'une haute tenue humaine et chrétienne. L'orateur, visiblement ému, a su communiquer son émotion à ses auditeurs et à ses téléspectateurs, surtout quand il a fait appel à la Puissance, plus grande que toute puissance de ce monde, vers laquelle monte chaque jour ce vœu: « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

¶ La question des octrois fédéraux aux universités a suscité, depuis un mois, une multitude d'articles, de lettres et de discours. De cette masse hétéroclite, deux écrits émergent et s'imposent à l'attention du lecteur sérieux: celui de M. Michel Brunet dans l'Action nationale de novembre, et celui de M. Esdras Minville dans le Devoir du 14 novembre 1956. Tous ceux qui parlent de cette question tireraient profit à méditer ces deux articles.

¶ L'honorable Louis Saint-Laurent revendique pour le gouvernement fédéral le droit de dépenser ses revenus à sa guise. Il cite souvent à ce propos l'opinion de l'ancien juge en chef Duff dans la cause sur la constitutionnalité de la Loi de l'assurance-chômage, plaidée par lui-même en 1936 devant la Cour suprême. Mais, chaque fois, il oublie de préciser que la majorité de la Cour suprême refusa de suivre l'argumentation du juge Duff et que le Conseil privé se chargea, l'année suivante, de la réfuter.

¶ Le premier ministre du Canada cite non moins souvent un passage du jugement du Conseil privé dans la même cause, plaidée par le même procureur général, passage qui reconnaît au dominion le droit de verser des contributions à des particuliers, à des sociétés ou à des corps publics. Mais il oublie, chaque fois, de mentionner ce que le Conseil privé ajoutait aussitôt: si, en disposant de son argent, le dominion en vient à « affecter » (affecting) les catégories de sujets réservées aux Législatures provinciales, alors sa législation est ultra vires.

¶ L'année ignatienne aura un heureux lendemain. La dernière circulaire du surintendant de l'Instruction publique demandait aux commissions scolaires « de favoriser les retraites fermées et de permettre à leurs élèves d'y participer, même si pour cela ils doivent perdre quelques jours de classe ». La discipline des Exercices spirituels, tonique particulièrement utile aux finissants de nos écoles.

¶ Tibor Mende écrit: « Une arme déjà dépassée, le bombardier lourd, coûtait en 1952 ce que la Suède consacre à la protection de la maternité et de l'enfance pendant une année entière. »

¶ Selon un ancien administrateur de Montréal, le prix d'un gros bateau de guerre suffirait à payer la construction de toutes les maisons que réclament les mal logés du Canada.

## Au fil du mois

Le centenaire des « Études »

Fondée en 1856, la revue *Études*, des Jésuites de France, a célébré avec éclat, en octobre dernier, son centenaire. Elle avait,

pour la circonstance, invité à Paris les directeurs de toutes les revues d'intérêt général que les Jésuites publient à travers le monde. Ils s'y rendirent plus d'une vingtaine, venant surtout de l'Europe (Suède, Danemark, Allemagne, Belgique, Italie, Suisse, Espagne, Portugal, Angleterre, Irlande), mais aussi de l'Amérique (Argentine, Chili, Brésil, Venezuela, San-Salvador, États-Unis, Canada), et même de la lointaine Asie (Japon).

Réunis à la résidence de la rue Monsieur, ils étudièrent ensemble les moyens à prendre pour s'entraider, pour coordonner leurs efforts et offrir le plus possible une pensée commune sur les problèmes que l'Église affronte de nos jours. Au cours des manifestations publiques organisées pour souligner ce centenaire, ils virent une foule d'environ 3,000 personnes remplir à pleine capacité la salle des spectacles du Palais de Chaillot, et ils entendirent S. Ém. le cardinal Feltin, archevêque de Paris, louer dans les *Études* une revue qui s'est distinguée au cours du siècle écoulé par sa triple constance à servir l'Église, à se soucier du réel et à construire plutôt qu'à critiquer négativement. A son propre témoignage, le cardinal de Paris ajoutait aussitôt celui du Souverain Pontife, dont il venait de recevoir une lettre olographe appréciant le bon travail et le courage des rédacteurs des *Études* dans la défense des droits de l'Église et du Saint-Siège ainsi que dans l'exposition de la doctrine catholique au cours des cent ans passés.

Au Canada, la revue *Études* a toujours joui d'une excellente réputation et d'un haut prestige. C'est pour nous un grand plaisir de nous associer aux nombreuses marques d'estime que la hiérarchie catholique lui a prodiguées à l'occasion de son centenaire et de lui souhaiter de livrer encore longtemps le bon combat de l'intelligence et de la foi.

R. A.

**Un athlète du Christ** Un religieux éminent des États-Unis, le P. Edmund Walsh, S. J., vient de terminer à soixante et onze ans sa fructueuse carrière. Presque toute sa vie de Jésuite se rattache à l'Université de Georgetown, où il occupa des postes importants. Il y fonda en 1919 et dirigea l'École de Diplomatie. Mais si Georgetown fut sa résidence habituelle, il s'en éloigna souvent pour des charges que le gouvernement lui confia et même des missions au nom du souverain pontife en divers pays.

Une visite en Russie, en 1922, pour apporter à la population menacée de famine les secours des catholiques américains, puis une deuxième, quelques mois plus tard, à la tête

du groupe envoyé par Pie XI dans le même but, orientèrent sa vie. Il se consacra à l'étude du problème russe et devint un des hommes les plus renseignés des États-Unis sur le communisme, dont il dénonça la perversité et les dangers dans de nombreuses conférences et plusieurs publications: *The Fall of the Russian Empire*, *The Last Stand*, *An Interpretation of the Soviet Five Year Plan*, *Total Empire*, etc. Pour rendre son travail plus effectif et l'étendre à toute l'Amérique du Nord, le P. Walsh organisa en 1937, avec la haute approbation de ses supérieurs, une équipe de Jésuites où les six provinces des États-Unis et les deux du Canada étaient représentées.

Homme d'une grande activité, d'une rare ténacité, ce religieux était aussi un gentilhomme, affable, discret, loyal. Une longue et douloureuse maladie l'immobilisa durant ses dernières années. Uniquement soucieux de la gloire de Dieu, il offrit ses souffrances, comme il avait offert ses travaux, pour le triomphe de l'Église et le bien des âmes.

J.-P. A.

**A quand le cidre?** Un épicier affiche les pommes à un prix de faveur: « 3 livres pour 39 sous ». C'est bon marché? Calculez le prix du minot et du baril! Et l'on se prive de ce merveilleux fruit du pays, au profit des oranges du Sud, qui coûtent cher.

Peut-être pire, c'est qu'on nous refuse le bon cidre, au profit de la bière trop forte. Des montagnes de pommes se sont perdues l'an dernier. Voilà des années qu'on réclame des cidreries dans notre Québec. Rien ne se fait. Vous vous demandez pourquoi? Devinez l'objection, absolument calomnieuse: le clergé n'aimerait pas cela! Comme alibi de politicien, c'est une sale trouvaille. Comme excitation à la critique, c'est canaille. Comme réputation au dehors, c'est le Québec *priest-ridden*.

La petite politique est bien l'art de jeter ses fautes sur le dos des autres. La vraie raison, la vraie opposition au cidre, ne serait-ce pas la bière, la bière trop alcoolisée, féconde en accidents? La bière a des arguments irrésistibles pour prévenir l'ouverture de cidreries, à importer de Normandie, de Bretagne et de Champagne. Faudra-t-il que l'Ontario nous dame encore le pion?

Rougemont fabrique un excellent cidre, mais en petit, à ses risques, sans rien d'officiel, sans aide et sans ouverture de grande vente à la régie des liqueurs. La betterave est plus chanceuse que la pomme, à Saint-Hilaire. Notre Québec, en train de s'industrialiser, ferait pourtant bien d'acclimater ce chef-d'œuvre bienfaisant d'une industrie fondée sur l'agriculture. Combien faudra-t-il d'années pour qu'on obtienne ce breuvage délicieux, qu'on réclame à répétition depuis vingt ans? Voyez-vous ça, le clergé contre le cidre!

Al. D.

## CHRONIQUE DE BON VOISINAGE

Alexandre DUGRÉ, S. J.

**S**ANS L'HEUREUSE INTERVENTION de voisins aimables, il aurait fallu intituler ceci « Chronique de l'étroitesse ou du fanatisme », de la haine, de l'absurde, d'une ignorance en double du français et de l'histoire française du Canada. Certaines explosions récentes dénotent la présence d'un totalitarisme flamboyant, à côté de l'entêtement sec, voulu, têtu, traditionnel.

Psychologues et psychiatres ont ici un vaste domaine, facile à explorer, difficile à guérir: la psychologie du fana-

tisme poussé jusqu'à l'exclusion, au bannissement moral, à l'effacement total, à la reddition sans conditions.

Où commence donc cet insularisme d'humains entourés d'eau, coupés des voisins? En Angleterre, bien sûr. D'excellents Anglais comme Belloc, Bright, Chesterton et d'autres font l'aveu que, pour certains mal éclairés, « l'Afrique noire commence à Calais »! Le Dr. Temple: « Notre fatuité de nation est sans égale. » Un autre déplore la suffisance et les préjugés qui ne meurent pas. Même aujourd'hui, lord Beaver-

brook, né au Nouveau-Brunswick, dit fièrement: « Je n'abandonnerai pas mes préjugés, la vraie source de ma force. » Qui des nôtres imaginerait pareille source d'énergie?

Pourtant, une fois dans la grande Amérique, la psychologie d'insulaires devrait s'épanouir, admettre le voisinage, chercher des amitiés parmi les premiers occupants, les déjà installés, les voisins très paisibles, arrivés ici depuis trois cents ans; et même éprouver une gratitude obligatoire envers les pionniers qui ont sué, saigné, souffert dans la lutte contre la sauvagerie, les sauvages et les premiers voisins hargneux.

Donc, une explosion désagréable, surtout inattendue, d'ignorance et d'unilinguisme défigura les beaux soleils d'octobre; le jour d'Action de grâces tourna en un triste *Halloween* pour dames énervées. Naturellement, Ottawa sonna le tocsin de la patrie en danger. Non les députés élus pour représenter le peuple, mais certaines dames protestantes, élues par personne, qui s'accordent mal sur la foi, mais très bien en fanatisme.

Quelques possibles indications françaises menacent les rues de la capitale d'un pays bilingue, d'une capitale où gisent les ambassades, habituées plutôt au français. Une dame Grace a pris peur, entre deux thés ou deux bridges: le français est illégal! Autant vaudrait l'allemand — bien, on en reparlera dans trois cents ans! Mais, dites donc, les vieux mots, *Dieu est mon droit*, *Honni soit qui mal y pense*, *la Reine le veut*, etc., touchantes reliques de l'antique histoire normande, et la coutume, la loi non écrite et la courtoisie, c'est tout illégal? Certes, et Miss Gwendolyn Strachan, plus anglaise que la reine, le sait bien, et n'en veut pas, et réclame une protestation en règle d'Ottawa chez la reine. *Pas moinsse*, dirait Tartarin.

Par bonheur, pour l'honneur du pays et de l'intelligence anglaise, les protestations contre ces protestantes se sont multipliées. Le *Record*, de Sherbrooke, asséna un abattage bilingue: « Pas de place pour l'étroitesse d'esprit. Nous avons aux Cantons de l'Est un exemple vivant du bilinguisme et de la tolérance... S'il existe un doute sur la légalité des affiches bilingues hors du Québec, il faut y voir... »

En fait, le député Arsenault, de Bonaventure, en plus de stigmatiser la stupidité, a remis aux Communes un projet d'éclaircissement de la constitution: qu'on déclare les deux langues officielles dans tout le Canada.

La *Gazette*, de Montréal, a servi de champ de bataille à un chassé-croisé de lettres charmantes ou grinçantes, dignes ou indignes, la plupart indignées: « Je suis positivement malade et dégoûté, écrit M. McClintock, de Knowlton. Ce pitoyable non-sens est au-dessous du mépris. Il donne un aspect troublant de subversion, de mentalité totalitaire, qui sent la trahison. Des agitateurs pourraient profiter de ces cerveaux de lièvres... La haine et la peur ont la même source, une faiblesse. Que craignent donc ces dames? L'anglais a pris tant de mots des Normands que la langue française est la grand-mère de l'anglaise — et une belle grand-mère aussi! Mais enfin, quelle frustration agite ces dames? »

Pourquoi la Ligue des femmes catholiques (*C. W. L.*) ne ferait-elle pas pièce aux protestantes?

Une Allemande suisse protestante s'étonne que ces dames aient tant creusé la constitution pour bannir le français — puisque même l'anglais n'est pas mentionné. Comme femme et comme mère, elle veut une génération constructive, compréhensive du voisin et sans préjugés. Comme protestante, elle veut plus de charité; la Suisse a quatre langues officielles et s'en trouve bien. Comme Allemande, elle trouve au français des titres que n'a point ici l'allemand.

M. R. A. Field voit un enrichissement dans deux cultures. L'opposition consterne tout bon Canadien. Ces folles explo-

sions sont de pitoyables essais de bloquer la tendance actuelle du pays. On a marché depuis 1867... Beaucoup de Néo-Canadiens et nous aussi reconnaissons dans le français une base de la civilisation occidentale. Nos écoles l'enseignent de plus en plus. La reine a parlé français au Canada. Bref, le genre Hitsman ne doit pas trouver d'écho.

Un révérend Lindsay, qui admet les deux langues, prétend que tout allait bien avant Bourassa et d'autres. Voire... Un M. Baxter: le français aide à l'anglais. Donc bienvenu soit tout ce qui aide notre génération d'illettrés. Un avocat Johnson dit que tout ce non-sens blesse les lecteurs français. Les Anglais en ont honte. Les indications françaises ne seront pas en patois, et elles serviront à des milliers. Ne parlons pas du fanatisme et de « ce pays anglo-saxon ».

Le clou, le panache, le bouquet, c'est une scie d'humour tenace, cruel, d'abord inquiétant pour nous, de Miss Rosanna Seaborn. Après une simple acceptation du bilinguisme, elle prend son élan pour tomber sur l'ineffable Miss Strachan: « Pour un pays vraiment anglo-saxon, où il n'existerait que les extra-purs, pratiquement personne, il faudrait éliminer, même liquider ou renvoyer chez eux, les Normands, Celtes, Gallois, Écossais, rebâtir la muraille d'Adrien, interdire aux Écossais et Gallois de parler anglais, à cause de leur accent. Il ne resterait pas grand monde en Angleterre, mais quelle pureté de langue, sans rien de latin, de français, d'arabe, d'indien! Il faudrait peut-être brûler Shakespeare, qui écrivait sous les rois Tudor, ces Gallois. Pour le Canada, puisque le français est illégal, on fusillera au petit jour tout non-Québécois qui parlera français — et tous ceux qui parleront anglais dans le Québec, au risque de corrompre et de franciser notre pur anglais. Je me demande s'il ne faudrait pas nous transporter tous en Ontario, ou nous enfermer dans un ghetto pour y parler anglais, tout seuls, le soir. Quelques massacres mettraient de la vie dans notre ennuyeux pays. Je fonde une société large ouverte à tous. Qualification unique: *hair les autres*. Quand j'ai dit hair, c'est hair activement. Pas de faiblards dans la « Société de la race maîtresse pour semer partout la détestation, *la désunion et la désaffection* » — à moins que vous ne trouviez un meilleur titre. » Nos excuses à Mlle Seaborn d'émousser le piquant, et de résumer. On a proposé un Oscar et le prix Pulitzer au meilleur article de l'année.

Le *Citizen*, d'Ottawa, dit que, si la constitution ne déclare pas le français officiel hors du Québec, cela ne l'empêche pas de le devenir ailleurs et dans la juridiction fédérale. C'est une affaire de coutume, de pratique et de courtoisie. Le *Globe and Mail* de Toronto: « Pourquoi ne serions-nous pas tous bilingues? Les Canadiens français ont fait plus pour apprendre l'anglais que nous pour le français... N'importe quel conseil de ville peut installer des affiches en français, ou en urdu ou en sanscrit s'il le désire. » Comme quoi l'on n'est plus aux sombres jours de Craig, de Brown et du pasteur Shields.

En août, *The Saturday Night* publiait de gentilles phrases favorables au Château Maisonneuve. Oublions certaines laideurs contre le maire Drapeau. Un signataire anglais d'Ottawa sembla plaire à la revue en dénonçant « la tapageuse pléthore de Queen Elizabeth sur les bateaux, ponts, hôtels, écoles et *what have you*: adulation qui répugne à un peuple d'esprit supposé libre ».

Un faux Gallup sans poll affirme que le nom Queen Elizabeth, si cher à la *Gazette*, « plairait à 90 pour cent de la population de l'Amérique du Nord, à 80 pour cent des Canadiens et à 75 pour cent même du Québec ». C'est du rêve éveillé: on ne savait pas les Américains si chauds pour l'Angleterre! Nos Montréalais continueront donc le combat de deux siècles, la lutte contre le mépris, la conquête du respect. Sommes-

nous quelque chose au Canada que nous avons sauvé? Sommes-nous chez nous à Montréal que nous surpeuplons? Sommes-nous des égaux qu'on salue ou d'humiliés serviteurs qu'on regarde à peine et de haut?

Quand M. Percival répond *non* à son titre de volume anglais: *Devrions-nous tous penser de la même façon?* il juge comme Salomon, mais pas comme les trois quarts de ses compatriotes. L'unité canadienne sur notre dos, non seulement aux écoles hors du Québec, mais dans les services publics de chez nous, dans les affaires et dans ce bilinguisme unilatéral affectant l'éducation de notre jeunesse, nous n'en voulons plus, ni de l'atmosphère de pays conquis, d'oppression, de refoulement, d'écrasement d'une petite Hongrie devant une Russie qui s'ignore, que le rideau soit de fer, de papier ou de dames à frisettes.

Sir John Macdonald affirmait noblement qu'il n'y a ici ni vainqueurs ni vaincus. Bien avant lui, le gouverneur Murray pouvait écrire au roi George: « Peu, très peu suffira à contenter les Canadiens; mais rien ne satisfera les Anglais, sauf l'exclusion de la race canadienne... » — aujourd'hui encore dans une réserve indienne, québécoise ou concentrationnaire.

Son contemporain, Mgr Briand, avouait à Carleton: « De ma vie, je n'ai craint aucun homme... Je sais aimer, mais non craindre. Les bontés me rendent faible et mou; les grossièretés me trouvent homme et ferme. » C'est encore joliment notre genre. Les bons comptes font les bons amis — et les pays unis.

Quelques mous, des battus contents, n'aimeront pas ces vilains traits d'une crise trop actuelle. Nous non plus. Mais ne faut-il pas accuser le coup, pour en prévenir d'autres? Présenter l'autre joue aux dames protestantes, c'est méritoire pour un chrétien, non pour un peuple. Allumer un contre-feu pour arrêter un feu est parfois nécessaire. C'est aussi du fanatisme? Pardon! Réclamer le droit de vivre est obligatoire contre qui réclame le droit de tuer. Nous voulons le *vivre et laisser vivre* des civilisés. Comme disait le professeur McArthur, de Toronto: « S'il existe un problème canadien-français, la solution s'en trouve au Canada anglais, non au Canada français. » Après deux cents ans d'expériences mêlées, après les rappels acadiens qui n'ont rien changé à l'étouffement légal chez eux, nous adopterons la stratégie du sénateur McGeer: *Yell like h..., until you get what you want!* Crie comme un diable, jusqu'à ce que tu gagnes ton point. Ce serait plus élégant si un Noël bien chrétien multipliait les hommes de paix et de bonne volonté — les femmes aussi.

## SPIRITUALITÉ

# La naissance du Verbe

Lucien ROY, S. J.

UN ENFANT nous est né. Marie n'a pas été prise au dépourvu. Depuis l'Annonciation qu'elle le savait. Le poids de l'Esprit qui était sur elle se faisait plus lourd, et la plénitude du Verbe plus envahissante. Pas un coin de son cœur ne lui appartenait plus où elle pût penser toute seule. Pas une goutte de son sang qui n'eût été requissionnée; et sa chair virginale s'était accomplie à produire l'œuvre qu'on ne recommence pas. Toute la grâce de Dieu s'était concentrée en toute la virginité qui avait été trouvée sur terre. Le fruit était préparé. Le fruit qui était de chair; le fruit qui était Dieu. Toute l'humanité, neuve encore une fois, dorénavant incapable de s'abîmer. « Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni. »

Sur Marie, l'Enfant avait gagné chaque jour ce qu'il fallait pour être. Et Marie le voulait bien. Comme elle avait consenti à l'accueillir de l'Esprit Saint. Aujourd'hui, il ne lui fallait plus que d'être; d'être tout seul, comme les autres hommes sont tout seuls. Marie le voulait bien. Elle l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche.

La naissance fut miraculeuse comme la conception. Ainsi qu'elle l'a reçu, Marie le donne au monde. Sa chair demeure intacte, elle qui n'est pas comme nous du paradis perdu. Elle est toujours le Paradis de Dieu, celui où le Seigneur Yahweh, après ses longues journées de providence, aimait venir goûter un peu de la fraîcheur du soir, tout en causant avec le premier homme qu'il avait fait. (La femme se taisait dans le paradis que nous avons perdu.) Marie n'est pas comme nous l'Éden interdit. Dieu y est chez lui, Seigneur. Il vient, il va, sans obstacle. Point d'ange de colère ici pour dissuader d'entrer. Tout est pureté et joie de Dieu. C'est ainsi qu'il l'avait voulu, son paradis; mais il ne l'a réussi que pour Elle et pour un seul: le vrai Fils d'homme, né de la chair sans les opérations de la chair. Son Verbe incarné, son Image

*Le P. Roy étudie présentement la théologie à Rome. Nous offrons en primeur cet extrait d'un ouvrage qu'il a composé et qui vient de paraître aux Éditions Bellarmin, sous le titre de Noël. Réflexions et rêveries devant la crèche.*

enfin réussie, pour que par lui soient créés les hommes à son image et à sa ressemblance. Alors il est venu, Fils d'homme, en ce Cénacle orné, où se préparent le pain et le vin du vrai sacrifice, le lieu du recueillement où s'opère la descente de l'Esprit. En ce Cénacle il est entré, de ce Cénacle il est sorti, toutes portes closes. Avant la naissance comme après la mort, il mène l'existence béatifique d'une radicale pureté; celle-là même qu'un jour il nous fera goûter. L'âpreté de la condition humaine à laquelle il s'astreint ne commence qu'avec la bise des coteaux s'engouffrant en rafales sous la grotte.

\*

Nous sommes à l'orée de la vie, au jour que Dieu s'est fait enfant. Sa mère lui sourit. Pour la première fois, il voit de ce côté-ci la lumière qu'il a faite. Il l'avait trouvée bonne « au commencement »; il s'y complait maintenant comme qui ne l'aurait jamais vue. Et la nuit donc! Il ne la savait pas si belle, si précieusement incrustée. Croirait-on qu'il avait tant laissé filtrer de la lumière du ciel! (Que notre univers parvienne seulement à souffler ses propres lumières; il ne paraît plus que la coulisse derrière une mauvaise toile. L'esprit des hommes, hélas! ne s'y reconnaît pas toujours: il est bien souvent ennuagé.) L'air est tellement bon à ses petits poumons tout neufs qui n'attendaient que Noël pour se déplier. Sa première soif en quelques gouttes de lait s'apaise. La vie est à son printemps. Puisque Marie sourit, toute la vie lui sourit.

Quand on la laisse parler, la naissance ne parle que de joie. Ce sont nos prévoyances qui interfèrent, le souvenir névralgique de nos expériences mal cicatrisées qui nous serre le cœur et nous approvisionne d'angoisse. « La femme au travail d'enfantement souffre les douleurs, mais une fois qu'elle a enfanté, elle n'est plus qu'à la joie parce qu'un homme de plus se trouve en ce monde. » Qu'y a-t-il de si

drôle pour un homme de plus dans ce monde? voudraient interroger toutes nos appréhensions à la fois. Nous ne sommes plus assez simples pour faire place à une vraie joie. Perpétuellement en travail, jamais rien d'heureux ne voit le jour.

Pour l'arrivée du Fils de l'homme, on n'emprunte pas à la douleur: tout est de la joie. Il est enfin dans le monde! Pas un homme de plus: le seul, et toute la joie avec lui. Beaucoup plus que l'espérance, qu'une de ces promesses parfois si mal tenues. Un don.

\*

Dieu nous donne en cet enfant ce qui nous manque le plus: la certitude d'être aimé. Non pas d'être aimé par qui a besoin de nous et nous fait l'aile blanche de mouettes à l'escorte d'un vaisseau. Être aimé par celui-là qui a découvert en nous un cœur, un cœur qui a faim. Il faut en avoir beaucoup soi-même pour faire la découverte, être dévoré aussi du désir d'échanger avec un autre de sa vie et de son amour.

Dieu nous donne enfin le témoignage que nous pouvons comprendre. (L'amour tonnant et fulgurant du Sinaï qui faisait pousser des cornes à Moïse ne cessait pas de nous

effrayer.) Cette fois, il témoigne de son amour par un sourire, et son sourire se fait enfant.

L'amour a fleuri. Une de ces fleurs qui attirent invinciblement. Non pour engloutir, ainsi que font les belles de mariages dévorant leur hôte: pauvre moucheron qui prétendait se baigner dans l'eau de leur corolle. Il a fleuri, pour vous réjouir en s'épanouissant, une fleur qui s'est faite plus belle et parfumée du jour où elle vous a vu. Non pour se faire regarder. Simplement pour que vous ne soyez plus seul.

L'amour de Dieu a fleuri dans un sourire, parce qu'il lui faisait pitié de vous voir dépérir à force de n'en point rencontrer. Lotus fascinant jusqu'à l'extase, il glisse à vous sur les eaux en sa coupe de verdure. Il sera votre phare, puisque, courbé, vous avez cessé de regarder les étoiles. Pour vous il a mis toute couleur et tout parfum dehors, afin de vous attirer, de vous ravir le cœur; laisser en sa place un cœur dévoré de désir. Du désir de l'unique et invincible beauté.

Le sourire de Dieu s'est fait enfant parce qu'il n'a rien trouvé de plus gracieux. Sur la tige de Jessé, il s'est épanoui. Dans les bras de Marie, calice virginal, ornement de notre humanité, fleurant la bonne odeur de Jésus-Christ. Ne regarde plus au ciel si tu veux; regarde entre les bras de la Mère de Dieu.

## LE THÉÂTRE

# « ANASTASIA », NOTRE COMÉDIE DES ERREURS

Georges-Henri d'AUTEUIL, S. J.

CETTE ANNÉE, la saison théâtrale semble prometteuse: L'Angleterre nous a envoyé déjà la troupe du Old Vic qui a joué trois Shakespeare; la France nous annonce le retour, en janvier, de la compagnie Madeleine Renaud-Barraut dans un répertoire moderne.

Nos troupes locales rivalisent elles-mêmes de vitalité. Le Théâtre-Club a repris, avec la même réussite que l'an dernier, son très beau spectacle de *la Nuit des Rois*. Le Rideau Vert manifeste une activité débordante, sur deux plateaux à la fois. Le Théâtre du Nouveau Monde triomphe, au Gesù, avec *le Malade imaginaire* (nous y reviendrons). Jean Coutu « survient » à son tour et entre dans la danse avec une pièce policière, pendant que Jacques Languirand, fouetté par le succès de ses *Insolites*, fonde un théâtre pour les noctambules, le Théâtre de Dix Heures.

Voilà un menu qui a de quoi intéresser ces messieurs de la critique — laquelle n'est plus, à ce qu'on peut croire, une tâche de tout repos!

\*

Aussi, j'ai bien peur d'avoir besoin de toute la casuistique que l'on prête si généreusement aux Jésuites pour apprécier judicieusement la pièce récemment présentée au Monument national par le Rideau Vert. C'est un euphémisme de dire qu'*Anastasia* n'a pas été très appréciée par la critique. En fait, on l'a durement tombée.

Qu'est-il arrivé? Sur qui faire porter les responsabilités de cet échec? Le Rideau Vert est une organisation théâtrale sérieuse. La distribution — abondante — comportait des noms d'artistes connus et de talent. La pièce elle-même avait tenu l'affiche longtemps à Paris, à New-York, et le cinéma s'en est emparé à son tour. Alors?...

Justement, ce peut être une lourde erreur — que le T. N. M. n'a pas toujours évitée — de choisir une pièce

d'après son succès à l'étranger. Les publics ne sont pas les mêmes partout, et leur curiosité diffère. Le sujet d'*Anastasia* peut susciter un intense intérêt chez un Européen, surtout chez un Russe, et ne rien dire à Madame Chose de la rue Wolfe ou même de la Côte-Saint-Antoine. A l'inverse, tout le monde, ici, a voulu voir *Tit-Coq* et l'applaudir; il a lamentablement échoué à New-York. Donc, première erreur: le choix d'une pièce peu adaptée au public.

Deuxième erreur, à mon sens beaucoup plus sérieuse: l'auteur donne l'impression d'avoir manqué son sujet. On s'attend, en effet, au drame de la recherche ardente et douloureuse de sa vraie personnalité chez une pauvre femme amnésique; on assiste à une fumisterie de haut style, à une exploitation éhontée de la situation ambiguë de cette femme pour des fins vulgaires de lucre. Traité à la blague, ce sujet aurait pu devenir une comédie, rosse, sans doute, et satirique, mais amusante. Non. L'auteur l'a voulu très sérieux, avec ce résultat que le premier acte n'est qu'une longue scène de maquignonnage, le deuxième, une hétéroclite réunion de famille en l'honneur d'une vague parente qu'il sera décent de reconnaître, et le troisième, un louable effort pour nous empêcher d'y voir clair; après quoi, on nous renvoie gros Jean comme devant. Je simplifie à l'excès? Pas tellement. En tout cas, la déception réelle des spectateurs est venue de l'ambiguïté de la pièce et non de l'interprétation qui a été consciencieuse chez tous, de haute tenue chez quelques-uns: Henri Norbert, Jean Duceppe, Michèle Tisseyre (pas toujours) et surtout Yvette Brind'Amour, parfaite, sans aucune fausse note.

Autre erreur, enfin (la dernière!): l'insistance outrée, à mon sens, de la mise en scène et des décors sur le côté spectaculaire de la pièce. On a vraiment abusé des escaliers; de plus, au deuxième acte, les personnages semblaient écrasés par la pompe, la surcharge, la lourdeur de la décoration de ce qui n'était, pourtant, que la chambre d'*Anastasia*. Plus de dis-

création, de simplicité eût aidé, je crois, à mettre mieux en valeur les éléments psychologiques et moraux du drame.

Dans ces conditions adverses, il n'est pas étonnant que la vaillante troupe du Rideau Vert n'ait pas réussi aisément à nous convaincre et à nous émouvoir. C'était une épreuve de force difficile à surmonter. Espérons que ce mauvais départ, sur le double plan artistique et financier, ne nuira pas à la saison qu'on nous annonce: les succès d'hier sont un gage pour demain.

*Relations* a trop insisté sur la nécessité d'un théâtre spécifiquement canadien pour ne pas applaudir, aujourd'hui, aux récentes initiatives du Théâtre du Nouveau Monde et du Théâtre-Club.

---

## HORIZON INTERNATIONAL

**HONGRIE** *AU MOMENT où les forces militaires soviétiques écrasaient le peuple hongrois, nous lûmes dans le Vestnik de Toronto la déclaration suivante du gouvernement soviétique, en date de « Moscou, 31 octobre ».*

Les principes de la coexistence pacifique, de l'amitié et de la collaboration entre tous les États ont toujours été et sont la base de la politique étrangère soviétique. Cette politique trouve son expression la plus profonde et permanente dans ses rapports avec les pays socialistes.

Unis par l'idéal commun de construire une société socialiste et par les principes de l'internationalisme prolétarien, les pays du grand camp socialiste ne peuvent avoir de rapports que sur la base de l'égalité parfaite, du respect de l'intégrité territoriale, de l'indépendance souveraine et de la non-intervention dans les affaires intérieures des autres pays.

Faite à l'occasion des événements de Hongrie, cette déclaration peut être considérée comme un résumé de tous les mensonges essayés par la propagande soviétique, ouverte ou larvée, depuis le début de la campagne sur la coexistence pacifique. Jamais, non plus, une déclaration soviétique n'aura été contredite par les faits de façon aussi totale, éclatante et inexcusable.

Revenons un peu en arrière.

Il y a six ou sept mois, tous les intéressés faisaient semblant de croire que l'Union soviétique avait fait peau neuve. Les chefs d'État, les premiers ministres, les délégations de toute espèce faisaient le voyage de l'Union soviétique. Au Canada, pour ne pas parler d'autres pays, on reçut la visite des ministres soviétiques de l'Agriculture, des Pêcheries, des Forêts. Le 26 février, s'ouvrit la foire de Leipzig, avec 9,650 participants de 41 pays. En février, le lord-maire de Manchester et cinq de ses collègues s'en allèrent en U. R. S. S.; l'ancien président de la République française et Mme Auriol s'y rendirent aussi à la même époque. Cependant, MM. Bulganin et Khrustchev se préparaient à aller en Angleterre. Le 5 avril, *Temps Nouveaux* se vantait que « des firmes de 80 pays capitalistes commercent avec la Pologne et la Tchécoslovaquie, de 74 avec la Hongrie, de 50 avec la Roumanie, de 41 avec la Bulgarie ».

C'est dans ce contexte qu'eut lieu le discours de M. Khrustchev contre Stalin, le 25 février 1956. Pourquoi la dénonciation fut-elle aussi violente? Les autres orateurs qui s'étaient élevés contre « le culte de la personne » l'avaient fait en termes plus discrets. Jamais, dans toute la littérature anti-

En effet, ces deux compagnies viennent de lancer des concours d'œuvres théâtrales. Les modalités sont différentes, mais les buts sont les mêmes: encourager nos auteurs à écrire pour la scène, avec la promesse que les œuvres qui, par leurs qualités dramatiques certaines, recevront l'approbation de juges compétents seront jouées et publiées.

La réponse est aux auteurs qui ont quelque chose à dire et que le travail n'effraie pas. Car, comme dans les Jeux olympiques, plusieurs courent, un seul remporte la palme: le meilleur. Pour en arriver là, outre les aptitudes naturelles, il faut s'exercer patiemment, y mettre le temps et l'effort voulu, savoir se méfier de la facilité et fuir comme la peste les flatteurs, rechercher, au contraire, une critique exigeante et en suivre les avis judicieux. C'est à ce prix qu'on fait des œuvres durables.

communiste que nous avons eu l'occasion de lire, nous ne vîmes une dénonciation aussi violente et aussi universelle que celle que fit Khrustchev de son propre régime. Elle fut suivie, le 17 avril, par la suppression du Kominform.

Celle-ci n'était que relative. Au congrès du parti communiste soviétique (février 1956), à celui du parti communiste chinois (septembre 1956), on put voir (et applaudir) les délégués du communisme mondial. Vers la fin du printemps, les capitalistes les plus panachés d'un peu partout répétaient à qui voulaient l'entendre que les peuples soviétique, chinois, polonais, tchécoslovaque, etc., étaient paisibles, suffisamment contents, qu'ils ne demandaient qu'à travailler, que le temps était venu d'élargir le commerce avec eux, etc. Il devenait de plus en plus difficile de ne pas se laisser entraîner par cette propagande.

C'est alors qu'éclata l'explosion poznanienne. Elle dérangeait Moscou, et plus encore ceux qui voulaient faire des affaires avec Moscou et ses satellites. Elle remettait tout en question. Cependant, le prolétariat poznanien avait tellement raison que le premier ministre, M. Joseph Cyrankiewicz, s'empressa de décrire la situation misérable dans laquelle il se trouvait. Le gouvernement soviétique lui-même, deux jours après le début des manifestations sanglantes, publia un long décret sur « le culte de la personnalité ». C'était donner raison aux ouvriers poznaniens contre leurs patrons moscovites. Le procès de Poznan fut, en somme, raisonnable. On fut stupéfait de la franchise avec laquelle les accusés furent défendus. Les sentences furent données le 15 septembre. Elles furent étonnamment légères. L'U. R. S. S. avait-elle fait peau neuve?

Trois jours après, le 18 octobre, s'ouvrit le congrès du parti communiste polonais. Le politbureau fut liquidé pour stalinisme, et la vieille équipe, emprisonnée il y a quatre ans, durant la dernière année de Stalin, revint au pouvoir. Gomulka se réclama de Tito, que Khrustchev venait justement de fêter en Crimée. Un Tito, passe: un titoïsme universel, c'était affreux! Khrustchev, Mikoïan, Molotov, Kaganovitch, une constellation de généraux rouges vinrent à Varsovie. Gomulka tint son bout. Il affirma son loyalisme envers l'U. R. S. S., son communisme, tout ce que vous voudrez, mais il voulait avoir les mêmes droits que Tito. Les soviétiques rentrèrent chez eux, et la *Pravda* écrivit de vilains articles contre les communistes polonais. Ceux-ci répliquèrent en affirmant leur loyauté envers le communisme, mondial et moscovite, mais en réclamant une certaine autonomie, pro-

clamée dans mille documents soviétiques. Puis, le cardinal Wysinski revint dans sa cathédrale, et tout l'univers constata avec émotion qu'il incarnait son pays.

Ces événements créèrent de profonds remous chez tous les satellites. Le 23 octobre, la révolte éclata en Hongrie. Au début, le parti communiste hongrois espéra, comme Cyrankiewicz et Gomulka, contenir l'explosion populaire; mais il fut bientôt débordé. Avec un incroyable courage, le peuple tout entier se dressa contre l'étranger bolchevique et réclama une libération nationale complète. Les troupes hongroises passèrent du côté des insurgés. Deux chars d'assaut escortèrent la voiture du cardinal Mindszenty, quand, libéré par le peuple, il revint à Budapest. La liaison fut établie avec l'Occident. On se souvient du frémissement qui secoua le monde quand parut, sur l'écran, une hongroise qui, de Győr, fit entendre la voix de la liberté.

Au début, ébranlées par la défection de l'armée hongroise, les troupes soviétiques se retirèrent; le gouvernement soviétique fit sa proclamation de coexistence pacifique et de non-ingérence. Zhukov, alors, entra en scène. Il expliqua que les troupes soviétiques étaient en Hongrie en vertu du pacte d'« assistance mutuelle », signé à Varsovie il y a un an et demi, et qu'elles ne pouvaient être retirées sans le consentement des autres signataires. En Pologne, c'était en vertu de l'accord de Potsdam. J'allai vérifier, car la parole d'un soviétique, même maréchal, même ministre de la « défense » (!) nationale, mérite d'être contrôlée. Dans mon texte (russe) de l'accord de Potsdam, il n'y a aucun vestige d'un droit soviétique d'occuper militairement la Pologne. Par contre, on y lit en toutes lettres, et signées par les Russes, de solennelles promesses de liberté polonaise.

Quant à l'« assistance mutuelle » pour la Hongrie, le maréchal Zhukov paraît l'avoir conçue dans le sens d'un massacre général des Hongrois. Tout le peuple résiste à l'intervention étrangère, en dépit de l'écrasante supériorité soviétique et de l'abandon dans lequel nos États laissèrent la Hongrie. Partout, au Luxembourg, en Allemagne, en Italie, au Canada, aux États-Unis, les peuples montrent leur sympathie aux insurgés qu'on massacre. Peut-on espérer qu'avant de reprendre, encore une fois, avec les bandits, les sourires, les banquets et les beuveries commerciales de la « coexistence pacifique », on attendra que les cris des victimes soient complètement éteints ?

**PROCHE-ORIENT** **C'**EST DANS CE CONTEXTE qu'on examinera les interventions israélienne et franco-anglaise en territoire égyptien. Nos lecteurs savent ce que nous pensons du colonel Nasser (*Relations*, août, novembre 1956) et des aspirations israéliennes (mai 1954). MM. Eisenhower et Saint-Laurent ont dit à peu près tout ce qu'il fallait. On avait de la sympathie pour le nouvel État d'Israël. On ne lui reconnaissait pas le droit de s'étendre aux dépens de ses voisins; on estimait que tous les torts n'étaient pas du côté arabe dans les incidents de frontière. Israël viola la charte des Nations Unies en envahissant le territoire égyptien.

De graves intérêts, français, britanniques et autres, furent violés par l'action arbitraire du colonel Nasser. En dehors des pays arabes et communistes, la sympathie universelle était acquise à l'Angleterre et à la France. Les procédures des Nations Unies sont lentes. En voulant imposer une solution de force alors que les négociations étaient en cours, l'Angleterre et la France violèrent la Charte des Nations Unies et risquèrent une guerre mondiale.

Depuis des années, savamment orchestrée par ceux qui en tiraient profit (notamment les communistes), la propagande antiméricaine battait son plein. Elle était très vive

en France, où l'on reprochait aux États-Unis leur action au Vietnam et en Afrique du Nord. L'Amérique, disait-on à qui voulait l'entendre, devait patiquer l'économie de don. Quant au reste, étant sans expérience, indécis, inconstants, gaffeurs, égoïstes en affaires, les Américains n'avaient qu'à se taire. Cette propagande fut largement acceptée dans bien des pays d'Europe. Fut-elle un facteur décisif dans la décision de briser la solidarité de l'Atlantique? Ce n'aura pas été la première fois qu'une habile propagande « dialectique » aura apporté au communisme mondial un précieux appoint.

L'Union soviétique et la Chine rouge paraissent décidées à imposer dans le Proche-Orient les mêmes solutions de force qu'en Hongrie; les deux gouvernements misent tout sur le pétrole arabe. L'U. R. S. S. parle d'envoyer « cinquante mille volontaires » en Égypte; mais c'est là un chiffre flexible. Ces troupes viendraient surtout des républiques asiatiques de Kazakstan, d'Ouzbékistan, de Turkménistan, comme les « soldats » de 1945 qui laissèrent à Berlin tant de traces vivantes de leurs inoubliables orgies. La Chine rouge prétend avoir reçu « 250,000 lettres » de « volontaires » qui demandent à partir pour l'Égypte. Faut-il voir en cela une manœuvre pour créer, en vue des violences qui semblent s'en venir, une solidarité afro-asiatique? Jusqu'ici, les États-Unis, qu'on avait tant vilipendés, restent la seule grande puissance décidée à exiger des solutions pacifiques, à travers l'organisation des Nations Unies. La solidarité atlantique a reçu un coup très dur; les institutions juridiques, un coup plus dur encore. C'est en regardant les héros de Hongrie, qui partent enchaînés pour la Sibérie, écrasés mais non brisés, qu'on ressent encore un peu de fierté humaine. Quel glas terrible sonne à travers le monde, en cette fin du mois des morts!

**CHINE** **L**E PARTI COMMUNISTE chinois a tenu son VIII<sup>e</sup> congrès, du 15 au 27 septembre 1956. Pour la première fois depuis qu'il est au pouvoir (le VII<sup>e</sup> congrès eut lieu en 1945), il fit son inventaire, dressa son bilan. Il paraît être en plein essor. L'objectif principal est de transformer la Chine par le collectivisme et l'industrialisation d'État; l'alliance avec l'Union soviétique et le communisme mondial est apparemment solide.

Mao Tse-tong fit une courte déclaration d'ouverture, et laissa la place à d'autres. Le parti communiste chinois, dit-il, a dix millions de membres. Ça fait un communiste sur soixante chinois. Des délégués communistes de « cinquante pays, tous marxistes-léninistes, tous parlant une langue commune », vinrent au congrès. La Chine appuiera les « mouvements de libération et d'indépendance nationale » en Asie, en Afrique et en Amérique latine.

Le rapport politique fut confié à Liu Shao-tsi. Ce fut la pièce de résistance du congrès. Tant que Lénin vécut, c'est lui qui présenta le rapport politique. Stalin lui succéda, et maintenant, c'est Khrustchev. Liu Shao-tsi n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Il a la réputation de collaborer étroitement avec le Kremlin. Son rapport traita surtout de la transformation intérieure de la Chine. Des 120 millions de fermes qu'il y avait au début de la révolution, 110 millions sont déjà groupées en coopératives — 35 de type inférieur, 75 de type supérieur. A toutes fins pratiques, la Chine est kolkhosée. Cette collectivisation vint à la suite d'une vigoureuse campagne d'éducation (et de lavage de cerveau!) qui dura trois ans. Ici, l'expérience chinoise diffère de celle qu'inventa Stalin. En U. R. S. S., la collectivisation fut décrétée et imposée; il s'en suivit une terrible famine. Les mesures chinoises sont élaborées plus lentement, et on y prépare la population. Au moment de la réalisation, l'action est presque fulgurante. Aussi, les résultats semblent être plus décisifs.

L'artisanat était très répandu; aujourd'hui, la production artisanale est collectivisée dans une proportion de 90%

La nationalisation de l'industrie se fit non pas par la suppression du capitalisme, mais par sa transformation en capitalisme d'État. Il fallut rééduquer (on sait, en Occident, ce que ça veut dire) les capitalistes. On leur laissa une « partie des profits » et on les poussa à s'enrôler comme ouvriers. La Chine se transforme en pays industriel; mais il n'y a pas la fièvre des premiers plans quinquennaux soviétiques. Le premier plan chinois (1953-1957) créa deux grands centres industriels nouveaux: en Mongolie intérieure et en Chine centrale. Le deuxième (1957-1962) prévoit, pour 1962, une production annuelle de 10.5 à 12 millions de tonnes d'acier, de 190 à 210 millions de tonnes de charbon, de 40 à 43 milliards de kilowatt-heures d'électricité. Pour un pays aussi grand que la Chine, c'est modeste; le progrès sur les années précédentes est énorme, la lenteur relative de cette transformation paraît être un gage d'avenir.

De la situation internationale, le rapporteur parla peu. Ce qu'il dit, d'ailleurs, était connu d'avance. Il approuva en de longs paragraphes la politique de Nasser. Dans les circonstances présentes, il convient de noter ceci:

Si l'Angleterre et la France ne prennent pas la voie de la solution paisible des différends, mais ont recours à l'intervention militaire, elles n'auront pas seulement à affronter la résistance héroïque du peuple égyptien et des peuples de tous les pays arabes, mais elles provoqueront inévitablement une décisive action contraire de la part des vastes masses populaires de tout le camp socialiste, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique latine, des pays occidentaux, voire une réaction décisive des masses populaires en Angleterre et en France.

Ce passage laisse déjà soupçonner une intervention militaire chinoise. Il est bien inquiétant. Tien Siao-pin présenta un rapport sur les changements aux règlements du parti communiste, et Chou En-lai sur le plan quinquennal. Les

questions internationales occupèrent une très petite place dans les trois grands rapports.

A s'en tenir au compte rendu de la *Pravda*, il n'y eut pas de discussion. Les orateurs qui suivirent les rapporteurs principaux dirent quelques mots d'approbation et éclairèrent certains aspects de la vie communiste en Chine: unions ouvrières, législation, armée, politique agraire, industrialisation, etc.

Lo Joui-tsin décrivit la lutte contre la « contre-révolution ». C'était, en somme, le rapport du N. K. V. D. (quel que soit le nom que la répression policière porte en pays rouge). Au début, la répression, justifiée par le décret du 10 octobre 1950, contre « les bandits, les agents de types divers, les dirigeants de partis réactionnaires et les chefs de sectes religieuses illégales » fut sévère. Puis, il y eut un peu d'adoucissement; mais en 1955, on reprit la manière forte. Lo Joui-tsin est absolument certain que la contre-révolution est « complètement déracinée ». Il décrit la « rééducation » des contre-révolutionnaires et établit les six points qui guideront la répression. Voici un échantillon de sa prose:

Sixièmement, afin d'assurer la bonne conduite de la lutte contre la contre-révolution, il faut rendre plus forte la direction communiste des organes populaires de sécurité sociale et plus vigilant le contrôle de ces organes de la part du parti et des masses populaires. Les organes populaires de la sécurité sociale, voilà l'arme de la dictature démocratique populaire, l'arme aiguë du parti et de l'État dans la lutte contre les ennemis intérieurs et extérieurs. Si on sait se servir de cette arme, on peut battre l'ennemi et se défendre; si on ne le sait pas, on peut se blesser et faire du tort au peuple.

Au parti, donc, de surveiller la répression. Elle se fait, en Chine, avec un ensemble de force et de mesure qui ferme toutes les issues à la liberté. On a l'impression que les chefs chinois dominent entièrement leur révolution.

Joseph-H. LEDIT.

15 novembre 1956.

## LES LIVRES

### RELIGION

ÉCOLE BIBLIQUE DE JÉRUSALEM: *La Bible. L'Ancien et le Nouveau Testament.* — Bruges (22, Quai au Bois), Desclée de Brouwer, 1956, 1989 pp., 12,5 cm.

NULLE LECTURE comparable à celle de la Bible. On nous offre du Livre saint une édition de poche qui est une petite merveille. A peine plus gros qu'un fort porte-monnaie, le volume contient toute la Bible, avec juste ce qu'il faut de notes pour éclairer le lecteur pressé ou profane. Établi et révisé par les meilleurs spécialistes, le texte français charme par sa clarté, sa poésie, son sens des nuances. Bien sûr, on comprend mieux la Parole de Dieu si l'on a le désir d'en faire la loi de sa vie et si l'on consent à s'initier, dans les ouvrages de vulgarisation nombreux aujourd'hui, aux divers problèmes que posent la critique textuelle et l'exégèse. Ajoutons que, pour lire la Bible de poche, il faut de bons yeux; mais le profit à retirer de l'effort dépasse ici toute estimation humaine.

Joseph D'ANJOU.

Th. HÉNUSSÉ, S. J.: *Entretien sur Jésus-Christ.* — Tournai, Casterman, 1956, 100 pp., 19 cm. Prix: 33 fr. belges.

L'APOLOGÉTIQUE ne mérite pas qu'on la dédaigne quand elle est traitée avec originalité, comme ici. L'A. a un style mordant; mais son art consiste surtout à opposer les non-catholiques à eux-mêmes: ils admirent trop le Christ, souvent, pour être logiques en refusant de l'adorer. Pour l'A., comme pour

Jean Guittou, la foi en la divinité de Jésus repose d'abord sur le témoignage que le Christ se rend à lui-même; mais il n'a garde d'oublier que l'Église vivante est un miracle permanent et constitue comme un cinquième évangile dans lequel éclate la vérité du message de Dieu. Voilà une lecture tonifiante à recommander.

Joseph D'ANJOU.

Jean GALOT, S. J.: *Le Cœur de Marie.* — Bruges (22, Quai au Bois), Desclée de Brouwer, 1955, 313 pp., 19 cm. Prix: 87 fr. belges.

GRÂCE à un heureux usage de l'Écriture et de la psychologie, l'A. présente une étude dense et neuve du Cœur immaculé et du Cœur virginal de Marie (première partie: « Consécration »). Puis, la pensée devient diffuse. Il y a encore des pages magnifiques dans la seconde partie (« Épanouissement ») et dans la troisième (« De la souffrance à la gloire »). Mais à imaginer ce que les textes ne disent pas, l'A. fait souvent des trouvailles (pp. 182-210: « Épouse de l'Esprit Saint »), souvent aussi il commet des développements artificiels (pp. 157-181). On goûte, dans cet ouvrage, d'intelligentes applications de la théologie de la grâce aux problèmes de la liberté et de l'inconscient (pp. 15-17); une interprétation du *fiat* qui le situe au delà de la simple résignation (p. 20); une explication de la question à l'archange montrant que la virginité et la maternité ne pouvaient s'opposer en Marie (pp. 35-37); le lien que l'A. établit entre la petite servante et l'épouse du Seigneur (p. 45); des pages parfaites sur

la virginité qui dépasse le mariage (pp. 46-49) et qui a une fécondité sociale (pp. 58, 140); sur la maternité qui exige l'attitude filiale envers Dieu (p. 169); sur la délicatesse du Saint Esprit sollicitant l'acquiescement de la Vierge avant de la rendre mère (p. 193), et l'on voudrait que les époux apprennent l'amour de l'Amour; sur la grandeur que la maternité confère à la femme (p. 215). Pourquoi avoir conservé (p. 114), pour commenter le mot de Jésus à sa Mère, lors des noces de Cana, la traduction que le P. Bouyer (*le Quatrième Évangile*, p. 81) qualifie avec raison de « pur non-sens »? Le texte et la présentation sont très soignés: il y a peu de fautes. Allégé d'une centaine de pages, ce beau livre serait sans doute parfait.

Joseph D'ANJOU.

Dom Eugène VANDEUR, O. S. B.: *Magnificat. Méditations.* — Bruges (8, rue Notre-Dame), Éditions Beyaert, 1955, 155 pp., 19,5 cm. Prix: 45 fr. belges.

APRÈS un court prélude sur la Visitation de Marie à Élisabeth, qui fut l'occasion du *Magnificat*, l'A. commente le cantique de la Vierge, en proposant à notre méditation le thème spirituel qui paraît le plus en rapport avec chacun des versets. Nous sommes de la sorte invités à considérer, en Marie, la prédestination, le ravissement, l'humilité, la grandeur, l'exaltation, le rassasiement, la fidélité, tandis que nous admirons, en Dieu, la miséricorde, la toute-puissance et la protection. L'A. avertit qu'il n'a pas voulu écrire un traité de théologie mariale, mais présenter une méditation sur les gloires de Marie. Ses élévations, en style tantôt direct, tantôt indirect, se fondent sur l'Écriture, les Pères et les docteurs de l'Église; elles constituent de belles prières au moyen desquelles les âmes ferventes entretiendront dans leur âme un amour actif pour la Mère de Dieu et des hommes. Livre à méditer plutôt qu'à lire, surtout aux fêtes ou aux périodes spécialement consacrées à honorer la Vierge Marie.

Wilfrid GIROUARD.

Villa Manrèse, Québec.

Louis DE WOHL: *Va et incendie le monde. Saint François Xavier.* Traduit de l'anglais par Françoise de Tilly. — Tours, Mame, 1955, 327 pp., 19,5 cm. Prix: 590 fr.

TOUT LE FEU que François Xavier portait en lui et qu'Ignace lui commanda de propager en Asie, tempéré par une pointe d'humour à froid; une riche documentation sur la vie coloniale du XVI<sup>e</sup> siècle,... et voilà une œuvre captivante, un roman qu'on lit d'une traite et qu'on ne dépose que pour courir à la recherche d'une biographie de saint François. Bien inutilement; à moins qu'on ne veuille des dates, des précisions. La charité, l'audace des sincèrement humbles, la simplicité du saint ont été magnifiquement mises en lumière par l'A. On assiste aux débuts de la Compagnie de Jésus; à voir le fondateur et ses premiers compagnons à l'œuvre, on comprend le secret de sa rapide expansion, la sympathie — et l'hostilité — qu'elle s'attire. Excellente traduction. On souhaiterait que nos linguistes forgent un mot pour rendre *grin*; la répétition de « grimacer un sourire » fatigue à la longue dans ce texte où il revient continuellement.

Béatrice CLÉMENT.

Boucherville, Qué.

## PHILOSOPHIE, SOCIOLOGIE, SCIENCES

Gerald VANN, O. P.: *La nuit sera ma lumière.* Traduit par A. de Noblet. Coll. « Siècle et catholicisme ». — Tours, Mame, 1955, 293 pp., 18 cm. Prix: 600 fr.

AGITATION frénétique, désintégration de l'éducation dans la poursuite de l'utile, perte de nos racines dans la nature et dans l'amour, perte des symboles, de la vocation féminine, de la vie communautaire, dégradation de la matière, tels sont les traits de notre monde technologique. Ils menacent d'éteindre la vie de l'esprit, à moins qu'on n'y remédie par la sérénité de vision, par une éducation qui vise l'enrichissement de l'âme plutôt que le succès professionnel, par une spiritualisation de la matière, une reconquête du symbole, de l'amour, de la dignité féminine, de l'équilibre humain au contact de la nature et dans la fraternisation des hommes entre eux. Utilisant la psychologie de l'inconscient proposée par C. G.

DÉCEMBRE 1956

# L'EAU QUI PENSE A VOTRE FOIE



Huit adultes sur dix ont un foie fatigué, encombré, donc déficient. Va-t-il falloir comme tant d'autres vous astreindre à un régime "triste"?

RAREMENT nécessaire, si vous prenez la régulière précaution et si agréable de votre VICHY CELESTINS quotidien.

Son action bien connue et ses propriétés diurétiques contribuent à stimuler les multiples fonctions du foie et des reins et exercent un effet des plus salutaires sur le système digestif en général. Demandez l'avis de votre médecin.

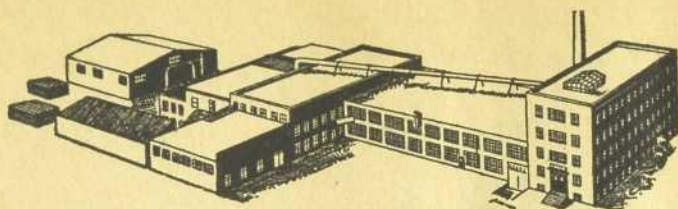
Pour être "bien",  
Lavez Vichy!  
CELESTINS

EAU MINÉRALE NATURELLE PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

RECOMMANDÉE PAR LE CORPS MÉDICAL DANS LE MONDE ENTIER

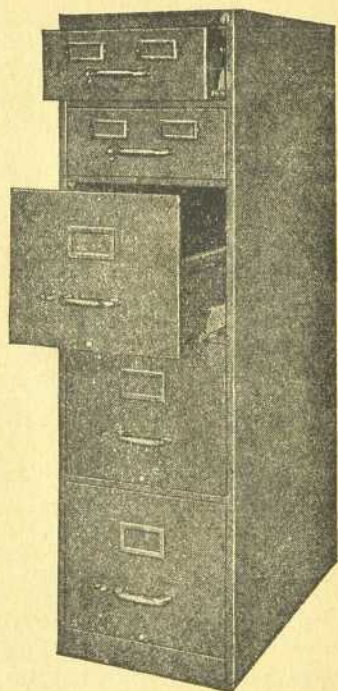
Méfiez-vous des imitations!!!  
Exigez « CELESTINS »

Importateurs: HERDT & CHARTON INC., Montréal



Spécialité :

- Classeurs - Fichiers
- Armoires à papeterie
- Vestiaires en métal



Nos produits sont vendus par des marchands spécialisés dans les articles de bureaux  
(Nous vendons strictement en gros)

**ATELIERS DES SOURDS-MUETS**

65 ouest, rue de Castelnau - Montréal

Local 21, 22 et 23

★

Sous la direction des Clercs de Saint-Viateur

Jung, l'A. montre très ingénieusement que l'Église seule, avec ses dogmes et sa liturgie tout imprégnée du plus riche symbolisme, peut épanouir les aspirations profondes de la nature humaine, aspirations que la psychanalyse décèle, sans réussir à en assurer l'achèvement. Avec une large sympathie, dans une langue accessible (malgré les incorrections nombreuses de la traduction), l'A. aborde tous les grands problèmes actuels. Ses vues sur la libération de la femme et sur l'humanisme qui doit inspirer l'éducation rejoignent celles des meilleurs penseurs de France et d'Amérique. Plus optimiste que son diagnostic le laisserait croire, il entrevoit pour demain « un âge de plus profonde intériorité, d'une nouvelle floraison de l'esprit contemplatif et de l'esprit de *caritas* », un « âge de Marie, où l'influence de la mère de Dieu... sera plus grande qu'auparavant », un âge enfin « où Dieu sera redécouvert, le Dieu de pitié transcendant-immanent, à demeure dans les tristesses et les transgressions de l'humanité » (p. 266). Plaise au Ciel qu'il dise vrai! La nuit d'aujourd'hui deviendra la lumière de demain (Ps. 138).

Joseph D'ANJOU.

CENTRE CATHOLIQUE DES INTELLECTUELS FRANÇAIS: **Civilisation du travail? Civilisation du loisir?** Coll. « Recherches et débats », n° 14. — Paris (18, rue du Saint-Gothard), Arthème Fayard, 1956, 192 pp., 19,5 cm. Prix: 500 fr.

SÉRIEUX cahier que celui-ci: on y traite de haut les problèmes que posent les transformations apportées au travail et à la vie de l'homme par le progrès technique. Trois sections dans le volume: a) rôle et puissance du technicien, puis mouvements sociologiques et attitudes psychologiques des ouvriers et des patrons dans le monde automatisé; b) solutions possibles à la crise de la civilisation technique: ni rejet ni acceptation sans conditions, mais domination réfléchie; c) comment réaliser un humanisme vrai dans une civilisation technique: rapprocher Est et Ouest par un dialogue fondé sur la vérité; réconcilier tradition et progrès, souci économique et vie spirituelle, nationalisme et charité universelle; repenser le travail de manière qu'il devienne un service en vue d'une contemplation: ni travail pour lui-même, ni loisir qui ne soit une joie humaine dans la glorification de Dieu. Il faut lire les pages intelligentes où Philippe Laurent dégage les traits qui opposent la psychologie ouvrière et celle des patrons; l'étude pénétrante et fort bien écrite de François Perroux sur les possibilités d'une rencontre entre Est et Ouest, marxisme et capitalisme, les chapitres débordants d'un chaud humanisme que signent André Piettre, Joseph Folliet et le P. Émile Rideau. Ici comme en France, c'est dans la lumière projetée par la métaphysique et la théologie sur les questions économiques et sociales que nous devons penser la situation canadienne, si nous voulons que nos réformes, par delà les folles embardées, préparent l'avènement d'un véritable humanisme.

Joseph D'ANJOU.

CENTRE CATHOLIQUE DES INTELLECTUELS FRANÇAIS: **Justice et Procès criminels.** Coll. « Recherches et débats », n° 13. — Paris (18, rue du Saint-Gothard), Arthème Fayard, 1955, 219 pp., 19,5 cm. Prix: 500 fr.

DANS ce cahier, justice et procès importent moins que les chroniques et débats relatifs à Pavlov, au P. Teilhard de Chardin, au nationalisme et au jansénisme. On gagnera à connaître les défauts de la justice française pour s'en garder ici; à se rappeler que « la justice ne doit pas se borner à la répression » (p. 21); à méditer la belle page où Étienne Borne réprouve la peine de mort (p. 51), ce qui ne l'autorise pas à écrire que « le respect de l'homme peut être dangereux pour la société » (p. 49). Le débat autour du nationalisme fait pitié; pas étonnant: aucun de ceux qui y participèrent ne mentionne les travaux du P. Delos sur la nation; alors, on fait du sentimentalisme sous couvert de justice et d'égalité démocratique, au fond, par peur. Sottise, à mon avis, de prétendre (E. Borne, p. 158) que la « profanation » des « valeurs sacrées de patrie... est dans le sens de la paix, de la civilisation et du progrès »; que nationalisme et christianisme sont incompatibles, le premier étant une des idoles dont le second poursuit la destruction. Un paragraphe de l'article liminaire (p. 8) est autrement nuancé. Le jansénisme reçoit un meilleur traitement, trop indulgent de la part d'écrivains qui devaient, en octobre 1955, avoir lu le solide article que le P. Rou-

quette avait publié dans les *Études* de juillet-août. Cela vise surtout Jean Orcibal, dont le P. Rouquette a relevé les erreurs. L'étude des réflexes conditionnés est très intéressante. Moins que le chapitre consacré au P. Teilhard de Chardin et repris par son auteur dans une brochure analysée plus bas.

Joseph D'ANJOU.

Claude TRESMONTANT, O. P.: *Introduction à la pensée de Teilhard de Chardin.* — Paris (27, rue Jacob), Éditions du Seuil, 1956, 131 pp., 19 cm.

CLAIR, relativement facile et très sympathique est l'exposé qu'on nous présente ici d'une œuvre que son auteur n'a pas eu le loisir de synthétiser lui-même à son goût. Deux parties dans l'opuscule: la vision du monde du P. Teilhard, la qualité de sa pensée chrétienne. La création évolue du simple au complexe, pour trouver son unité dans le point Oméga, seul capable d'expliquer la tendance au dépassement spirituel, voire transnaturel de l'univers créé. De la matière à la vie, de celle-ci à l'esprit, de l'esprit à l'Absolu, le progrès paraît continu. Non que chaque étape du monde soit précontentue dans la précédente; mais l'expérimentation découvre un mouvement ascensionnel dont le terme ne saurait être que l'Absolu (p. 60). Il semble y avoir là, d'un point de vue strictement positif, une démonstration valable de l'existence de Dieu. Que le P. Teilhard complète sa vision du monde par la foi au Christ (l'Oméga surnaturel de l'*Apocalypse*) et à l'Église, rien que de normal. Sans manquer de signaler l'imperfection de certaines expressions, l'A. s'applique plutôt à dégager le merveilleux optimisme qui caractérise la conception scientifique et chrétienne du P. Teilhard. « Rarement l'histoire de la pensée nous propose un tel amour de l'Univers et de la Création. » (P. 61.) C'est, d'un point de vue physique, le complément de la synthèse que Blondel, d'un point de vue psychologique et moral, a élaborée pour notre émerveillement.

Joseph D'ANJOU.

## MONOGRAPHIES

Robert d'HARCOURT, Heinrich HELLWEGE, Denis DE ROUEMENT, Jacques TESSIER: *Dix Ans d'efforts pour unir l'Europe, 1945-1955.* — Paris (9, rue Auber), Bureau de liaison franco-allemand, 1955, 128 pp., 24 cm. Prix: 200 fr.

L'IDÉE d'une fédération européenne, à tous les échelons de la vie politique, économique et sociale, est presque séculaire. Dès la défaite de la France, en 1870, on songeait à grouper les forces de plusieurs pays en vue d'une protection commune. C'est surtout depuis la dernière guerre que la France, toujours le baudet de la fable dans les crises internationales, tente de mettre un terme à l'hostilité qui l'oppose à l'Allemagne. Français et Allemands cherchent à mieux se comprendre et à s'organiser contre le péril communiste qui menace toute l'Europe. Le présent ouvrage constitue « un bilan aussi objectif que possible de tout ce qui a été tenté et réalisé dans le sens de l'union européenne au cours des dix dernières années, tant dans le domaine privé qu'au plan officiel » (Jacques Tessier). C'est plutôt une nomenclature des faits qu'une analyse critique des idées. Malgré l'enterrement de première classe réservé naguère au projet de la C. E. D. (Communauté de défense de l'Europe), à la suite d'une entente-surprise entre Londres et Paris, les promoteurs du projet ne lâchent pas la partie et continuent leur œuvre fédéraliste. Les trois derniers chapitres du livre plaident éloquemment la cause: « Conditions du dialogue franco-allemand » (Robert d'Harcourt), « Fédéralisme et nationalisme » (Denis de Rougement), « Le fédéralisme est un style de vie » (Heinrich Hellwege).

Wilfrid GIROUARD.

Villa Manrèse, Québec.

Duc DE LÉVIS MIREPOIX: *La Tragédie des Templiers.* Coll. « Visages de l'Église ». — Paris (5, rue Bayard), Le Centurion, 1955, 115 pp., 19 cm.

L'ORDRE DU TEMPLE, solennellement approuvé au concile de Troyes, en 1128, fut fondé pour la défense du royaume de Jérusalem. Celui-ci une fois désagrégé, les Templiers firent de la France leur principal champ d'action. Vu les privilèges dont ils jouissaient, ils constituaient un corps puissant et devinrent vite un angoissant problème pour le roi de France, qui décida de les supprimer. A la

DÉCEMBRE 1956

## TOUS LES ACCESSOIRES ÉLECTRIQUES

(Strictement en gros)

« Le Temple de la lumière »



BEN BÉLAND, prés.

JEAN BÉLAND, Ing. P., sec.-trés.

7152, boul. Saint-Laurent, Montréal

CR. 4-2465\*

### Un homme heureux se porte toujours bien

... et, pourrait-on ajouter, possède un système de chauffage et une plomberie en bon état. — Notre longue expérience en travaux de chauffage-plomberie nous permet de collaborer d'une manière rationnelle et pratique avec les autorités dirigeantes et les architectes dans l'élaboration et l'exécution de leurs projets. *Théorie alliée à la pratique, voilà notre secret.*



Pionniers du véritable chauffage par rayonnement au Canada

Marquette 4107

360 est, rue Rachel — Montréal



## ISOLATION SOUFLÉE THERMOROC

Réduisez vos comptes de chauffage en hiver et soyez plus confortable dans une maison plus fraîche en été.

ESTIMÉ GRATUIT SUR DEMANDE

# LA SALLE

BUILDERS SUPPLY LIMITEE

159 OUEST, RUE JEAN-TALON

MONTRÉAL

Tél.: CRescent 2-5721

P.-H. DESROSIERS, prés.

## J.-L. DEMERS, Ltée

Ferronnerie • Plomberie • Chauffage  
Matériaux de construction

Tél. : TE. 7-4711

LÉVIS

QUÉBEC



Vous avez un CONGÉLATEUR?

Téléphonez à VE. 2557

Nous vous enverrons un  
menu et une liste de prix.

*O. Fortier Limitée*

10216, RUE LA JEUNESSE ♦ Salaison en gros

## RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur : Richard ARÈS

Rédacteurs : Luigi D'APOLLONIA, Jacques COUSINEAU,  
Joseph-H. LEDIT, Albert PLANTE.

Collaborateurs : Joseph-P. ARCHAMBAULT, Émile BOU-  
VIER, Alexandre DUGRÉ, Émile GERVAIS, Gérard  
HÉBERT, Léon LABEL.

Secrétaire de la rédaction : Joseph D'ANJOU

Administrateur : Maurice RUEST

Directeur de la publicité : M. Alvarez VAILLANCOURT

Prix de l'abonnement :

\$3.00 par année — A l'étranger : \$3.50

8100, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL-11, CANADA

Tél. : VEndôme 2541

suite de multiples enquêtes et procès, on les trouva coupables d'hérésie et de désordres. Le concile de Vienne, en 1311, leur ordonna de se dissoudre. Le grand maître, Jacques de Molay, et les principaux chefs furent livrés au bras séculier et périrent sur le bûcher public, à la satisfaction des uns, à la consternation des autres. L'A. ne présente ici qu'une brève relation des faits et gestes de cet ordre, célèbre surtout dans l'histoire des croisades. Regrettons qu'il n'ait pas pris le temps de juger objectivement les accusations contradictoires dont les Templiers furent victimes. Une reprise de leur procès, comme dans le cas de Jeanne d'Arc, amènerait probablement la réhabilitation de plusieurs d'entre eux.

Wilfrid GIROUARD.

*Villa Manrèse, Québec.*

Abbé Camille LESSARD: *Le Pèlerinage de la grande misère.*  
— Montréal (25 est, rue Saint-Jacques), Éditions Fides,  
1955, 263 pp., 20.5 cm.

RÉCIT des années de guerre vécues par l'A. dans des camps de concentration. Né à Shawinigan et sujet britannique, l'A. se trouvait en France au moment de l'occupation par les Allemands; dénoncé par un mouchard, il est immédiatement enfermé. Les camps de France, ce n'est pas Dachau; et à celui qui a lu *la Vingt-cinquième Heure*, le volume ne révélera pas d'autres atrocités inouïes. L'A. raconte avec beaucoup de personnalité l'épreuve des civils qui ont attendu la fin de la guerre derrière les barbelés: privation de liberté, monotonie des jours qui défilent, semblables les uns aux autres pendant quatre ans, inquiétude de l'esprit faite de nouvelles véridiques sur la guerre. La joie éclate quand les premiers avions alliés vrombissent, victorieux, dans le ciel de France; et c'est une ivresse de bonheur le jour où l'ennemi défile en laissant les barrières grandes ouvertes. L'A. est poète et, dans une prose très harmonieuse, parfois même en vers libres, il exprime son âme courageuse, qui chante en symphonies tantôt tristes (« la symphonie des pas »), tantôt éclatantes (celle des « cloches de Paris »). Et l'on conclut avec lui: maudite guerre, qui étouffe les âmes encore plus qu'elle ne broie les corps!

Louis TELMOSSE.

*Maison Bellarmin.*

Dorothy DAY: *La Grande Solitude.* Texte français de Francine Roret. — Paris (29, boul. de Latour-Maubourg), Éditions du Cerf, 1955, 373 pp., 22.5 cm.

CETTE AUTOBIOGRAPHIE révèle une âme naturellement religieuse qui a aimé les pauvres; et ceux-ci l'ont conduite au Christ. Dorothy Day s'efforce d'abord de ne croire à aucune religion et, dès ses études universitaires, se lance dans les mouvements communistes, moins par haine des riches que par amour des pauvres. Elle les voit, groupés sous l'étendard rouge, qui combattent pour améliorer leur sort; alors, elle les suit partout dans leurs grèves, leurs piquetages et goûte même de la prison en leur compagnie. Mais elle ne peut se défaire de Dieu. Elle lit des œuvres catholiques; elle lit beaucoup, et l'érudition de cette femme est extraordinaire. La maternité la rapproche encore davantage du catholicisme; quoique non convertie, elle fait baptiser son enfant. Enfin, gagnée par la grâce, elle se confesse et communique. Elle a vingt-cinq ans. Puis, rencontre d'un émigré, Pierre Maurin, qui possède les mêmes aspirations qu'elle. Ils fondent ensemble le *Catholic Workers Movement* et, dans des conditions matérielles affreuses, le journal *The Catholic Worker*. Réussite merveilleuse. Et les autres œuvres de naître; en particulier, ces « maisons d'hospitalité » dans les coins sales des grandes villes américaines, où l'on reçoit tous les malheureux, sans égard à la couleur, aux croyances ou au passé. C'est une vie d'héroïsme à haute dose que mènent les laïcs qui, avec elle et sans engagement religieux, malgré des déboires ahurissants, pratiquent la grande pauvreté évangélique parce qu'ils aiment les gueux et les abandonnés. Dorothy Day dirige de front maisons d'hospitalité, établissement rural, conférences, correspondance, soins ménagers, avec une maîtrise et, disons le mot, avec une vertu qui fait penser à la sainte de Chicago, Mère Cabrini. Son œuvre lui survivra-t-elle? Il faut le souhaiter. Chose certaine, le récit de sa vie est souverainement édifiant et suscite une très grande admiration.

Louis TELMOSSE.

*Maison Bellarmin.*

## ÉTRENNES POUR ENFANTS

Michel DE SAINT-PIERRE: *Sainte Bernadette*. Illustrations de Michel Gérard. — Tournai, Casterman, 1956, 40 pp., 27.5 cm. Prix: 75 fr. belges.

CET ALBUM de luxe est merveilleusement illustré en couleurs et au lavis, avec la simplicité fraîche qui touche les enfants. Le texte, qui résume l'essentiel de la vie de l'humble voyante, n'a pas la même sûreté d'adaptation. L'histoire se lit bien par un adulte ou un adolescent; mais les enfants, auxquels l'A. s'adresse (le format de son ouvrage l'indique), le suivront difficilement: les descriptions sont longues; les mots, abstraits; le style manque parfois d'harmonie. Il ne semble pas non plus que l'A. ait utilisé la documentation la plus récente. Que les parents initient eux-mêmes les petits à l'histoire de la confidente de l'Immaculée en se servant de ce bel album illustré.

Joseph D'ANJOU.

Madeleine RAILLON: *Pico, le petit canard*. — Gilbert DELAHAYE: *Dodino, le petit âne*. *Flocon, le petit mouton*. *Martine au cirque*. Coll. « Farandole ». — Tournai, Casterman, 1956, 20 pp. chacun, 25.5 cm.

HERGÉ: *Les Aventures de Tintin*. *L'Affaire Tournesol*, 62 pp. — Marcelle VÉRITÉ: *Contes du Soleil*, 32 pp. — Tournai, Casterman, 1956, 30 cm. chacun.

Nicole BINET: *Le « Notre Père »*. *La Prière du Seigneur*. — Tours, Mame, 1956, 32 pp., 28 cm. Prix: 435 fr.

M. D'ALENÇON: *Le Trésor du loup*. — Bertrande DE RIVIÈRE: *Fée chez les cow-boys*. — Marie-Madeleine MARTINIE:

*Plus de chance que Cendrillon*. Coll. « Monique ». — Tours, Mame, 1956, 125, 125, 128 pp., 18 cm. Prix: 225 fr.

PALUEL-MARMONT: *Le Mystère de l'« Atlantis »*. — Marguerite SOLEILLANT: *Les Douze Pépites d'or*. Coll. « Le rameau vert ». — Tournai, Casterman, 1956, 195, 175 pp., 19 cm.

Michel CLAIR: *Le Club des bâtisseurs*. — Élisabeth CLAVEL: *Le Pirate du « Cap-Nord »*. Coll. « Belle humeur ». — Bruges (22, Quai au Bois), Desclée de Brouwer, 1956, 160 pp., 19 cm.

Dollard DES ORMEAUX: *Le Chevalier des mers d'Iberville*. Biographie romancée. — Montréal (310, est rue Craig), Apostolat de la Presse, 1956, 144 pp., 20 cm.

Jacques JANSSENS: *Petite Histoire des États-Unis, 1492-1956*. — Tours, Mame, 1956, 284 pp., 20 cm. Prix: 660 fr.

LES COLLECTIONS pour enfants se sont enrichies cette année de nombreux volumes. Nous recommandons volontiers ceux dont les titres précèdent. Les quatre albums de la collection « Farandole », fraîchement illustrés, charmeront les tout petits. Les trois romans de la coll. « Monique » plairont aux fillettes et même aux petits gars (*le Trésor du Loup*). Aux jeunes adolescents les coll. « Belle humeur » et « Le rameau vert » offrent des romans d'aventures (les premiers, un peu artificiels peut-être; les seconds, un peu brutaux). En plus du nouveau Tintin, toujours bienvenu, deux magnifiques albums méritent large diffusion parmi les jeunes: *le Notre Père*, bien commenté, agrémenté de belles photos, et les *Contes du Soleil*, dont les illustrations (d'Élisabeth Ivanovsky) sont des plus agréables à l'œil. D'un genre à part, enfin, une *Petite Histoire des États-Unis*, que les jeunes liront avec profit et comme un roman.

R. A.

# Relations

16<sup>e</sup> année

Montréal

1956

## TABLES DE L'ANNÉE 1956

(Numéros 181-192)

### I. — AUTEURS D'ARTICLES

ANGERS, P. — La recherche dans les universités canadiennes: 119.  
ARÈS, R. — Croit-on encore au fédéralisme aux États-Unis?: 63.  
— Note sur « la crise religieuse au Canada français »: 88.  
— La doctrine sociale de l'Église, pour quoi faire?: 117.  
— A propos d'élections: démagogie ou démocratie?: 149.  
— L'aide fédérale à l'éducation: 211, 236.  
— Quelles causes sert *Relations*?: 263.  
— Les octrois fédéraux aux universités: 340.  
BALLON, R.-J. — Dumping japonais au Canada?: 131.  
BARBIN, G. — Trop peu de poissons sur nos tables: 65.  
BEAUBIEN, I. — Les non-catholiques à Montréal: 157.  
BLANCHET, J. — Le type rural du Bas-Saint-Laurent: 125.  
BOIS, R. — Loisirs des jeunes filles: 38.  
BOYLE, R. — Mes amis, ... les damnés de la terre: 153.  
— L'alcoolisme, péché ou maladie?: 208.  
— L'alcoolisme, maladie progressive: 241.  
— Les deux dernières phases de l'alcoolisme: 312.  
CLÉMENT, B. — Dessiner pour l'enfant: 321.  
COUSINEAU, J. — Un événement juridique dans notre monde social: 254.

— Évolution de la mentalité sociale: 269.  
— Une recherche récente sur les faits d'une grève: 315.  
— Le sens d'une grève: une interprétation controuillée: 343.  
D'APOLLONIA, L. — Bonne et heureuse année!: 5.  
— Deux Églises du silence: 37.  
— L'art de déplacer les problèmes: 60.  
— Pour la liberté de presse en Espagne: 91.  
— Le mystère de l'Église: 151.  
— Moderniser l'O. T. A. N.: 180.  
— Les Juifs et nous: 238.  
— La tranquillité de l'ordre: 284.  
D'AUTEUIL, G.-H. — Propos sur *Le Barrage*: 13.  
— *La Mouette* au Théâtre du Nouveau Monde: 41.  
— *Némo*, une répétition générale?: 69.  
— Une activité théâtrale significative: 102.  
— Fin de saison au T. N. M.: 139.  
— Nouveau succès du Théâtre-Club: 163.  
— Situation de notre théâtre: 290.  
— *Anastasia*, notre comédie des erreurs: 357.  
DÉCARIE, J.-G. — Le Prêt d'honneur: son rôle, son efficacité: 328.  
DE LÉRY, L.-C. — Le divorce au Sénat: 195.

DE LESTAPIS, S. — Le bouleversement de la famille traditionnelle: 183.  
— La mission de la famille urbaine: 226.  
DUGRÉ, Al. — « Le monde bilingue »: 17.  
— Indigences religieuses: 75.  
— L'étonnante Chibougamie: 164.  
— Trois Élisabeth, un Maisonneuve: 223.  
— Espace vital, problème vital: la terre: 278.  
— Chronique de bon voisinage: 354.  
GAGNON, E. — Regard en arrière: 296.  
GARIÉPY, W. — Un grand centenaire: 156.  
GENEST, J. — L'élite doit être sociale: 11.  
— Montréal et ses parcs: 188.  
GÉRARD, J. — Catéchèse pour notre temps: 166.  
GERVAIS, A. — Le fonds de pension des instituteurs: 122.  
GERVAIS, E. — Avant tout, le bien des familles: 35.  
— Pourquoi pas des émissions populaires?: 97.  
— Robert Choquette quitte la radio: 217.  
— Reprises de spectacles à la télévision: 346.  
KÁROLYI, L. — La situation de la jeunesse travailleuse hongroise: 347.  
LABELLE, J.-P. — Quatuors: 40.  
LA FARGE, J. — Le problème racial aux États-Unis: 326, 350.

DÉCEMBRE 1956

365

L'ALLIER, P. - Pour ranimer l'éducation patriotique: 221.  
 LAVOIE, J.-L. - Célébration sans tambours: 186.  
 LEBEL, L. - Nos allocations familiales: 266.  
 LEDIT, J.-H. - Horizon international: 18, 47, 167, 198, 229, 328, 358.  
 - Profil de révolution: 78.  
 - Le XX<sup>e</sup> congrès du parti communiste de l'U. R. S. S.: 104.  
 - L'aventure d'un journal colombien: 136.  
 MATHIEU, R. - Les centrales syndicales: effectifs et fusion: 93.

MESSIER, E. - L'immigration au Canada, 1946-1956: 298.  
 MIGNAULT, T. - Retraites paroissiales et missions générales: 194.  
 MONTY, V. - Un manuel de religion: 214, 244.  
 NEVETT, A. - Un grand chef social: 95.  
 - Un Indien parle de l'Inde: 319.  
 NGUYEN, V. T. - Vietnam, terre de l'espérance: 73.  
 PARENTEAU, R. - La situation économique des Canadiens français: 274.  
 PLANTE, A. - La fille-mère et son enfant: 6.  
 - Prêts du gouvernement aux immigrants: 33.

- Un domaine convoité avec raison: 67.  
 RACICOT, P.-E. - Les pages jaunes de la dévotion: 101.  
 ROY, L. - La naissance du Verbe: 356.  
 RYAN, W. F. - Les exigences humaines de l'expansion économique: 317.  
 SONNTAG, J. - Éducation communiste en Allemagne orientale: 8.  
 SYLVESTRE, G. - Un grand Jésuite méconnu: 45.  
 TANGUAY, J.-C. - Un mouvement de jeunesse, l'A. J. C.: 135.  
 VACHON, A. - Sacerdoce et vie urbaine: 251.

## II. — MATIÈRES

### Articles, Au fil du mois, Éditoriaux (Édit.), Commentaires (Comm.), Correspondance (Corr.), Horizon international (Hor.), Signes des Temps et Citations (Cit.), En trois mots.

ACADIE. - Nouvelles d'—, Al. D.: 73.  
 A. C. E. L. F. - L'— à Sherbrooke, A. P.: 162.  
 AFRIQUE. - Population et religion en — (Hor.): 229.  
 - V. Égypte, Proche-Orient.  
 AGRICULTURE. - Retour à la terre (Corr.): 107.  
 - École-éclair, Al. D.: 130.  
 - V. Chine, Colonisation.  
 A. J. C. - Un mouvement de jeunesse: l'—, J.-C. TANGUAY: 135.  
 ALCOOLISME. - Mes amis, les damnés de la terre, R. BOYLE: 153.  
 - L'—, péché ou maladie?, R. BOYLE: 208.  
 - L'—, maladie progressive, R. BOYLE: 241.  
 - Les deux dernières phases de l'—, R. BOYLE: 312.  
 - V. Bière.  
 ALLEMAGNE. - V. Codétermination, Communisme, Syndicalisme.  
 ALLOCATIONS FAMILIALES. - Nos —, L. LEBEL: 266.  
 AMÉRIQUE LATINE. - V. Marie, Presse.  
 AMOUR. - Pour comprendre et respecter l'—, J. D'A.: 16.  
 APOSTOLAT. - V. Prédication, Prêtres, Prière, Retraites.  
 ARBITRAGE. - Tribunaux d'—, A. P.: 72.  
 ARCHITECTURE. - L'église de Notre-Dame-de-la-Salette, à Montréal, E. G.: 220.  
 ASIE. - Pas de détente en Asie (Édit.): 179.  
 - V. Chine, Inde, Japon, Proche-Orient.  
 AUTRICHE. - « Loi du cadenas » en —, J.-H. L.: 101.  
 ASSURANCE-SANTÉ. - L'— (Comm.): 218.  
 BIBLE. - Une édition russe de la — (Hor.): 332.  
 BIBLIOTHÈQUES. - — scolaires (Comm.): 42.  
 BIÈRE. - — et publicité (Comm.): 42.  
 BILINGUISME. - « Le monde bilingue », Al. DUGRÉ: 17.  
 - Washington et les langues étrangères (Comm.): 218.  
 - Chronique de bon voisinage, Al. DUGRÉ: 354.  
 BRUIT. - Guerre au —, G. H.: 248.  
 CANADA. - V. Canada français, CCF, Conscrition, Divorce, Économie, Fédéralisme, Immigration, Industrie, Japon, Radio, Unité, Universités, URSS, Vietnam.  
 CANADA FRANÇAIS. - Note sur « la crise religieuse au — », R. ARÈS: 88.  
 - Le type rural du Bas-Saint-Laurent, J. BLANCHET: 125.  
 - La Saint-Jean-Baptiste, Al. D.: 220.  
 - La situation économique des Canadiens français, R. PARENTEAU: 274.  
 - V. Acadie, A.J.C., Agriculture, Chibougamie, CTCC, Éducation, Élections, Grève, Industrie, Institut canadien, Littérature, Minorités, Missions, Octrois, Prêt d'honneur, Québec, Radio, Rassemblement, Sociales (Questions), Syndicalisme, Télévision, Tremblay (Rapport), Universités.  
 CATÉCHÈSE. - — pour notre temps, J. GÉRARD: 167.  
 - Un manuel de religion, V. MONTY: 214, 244.  
 - V. Prédication.  
 CATHOLIQUES. - V. Afrique, Pologne, Presse.  
 C. C. F. - La — se renouvelle, J. C.: 248.  
 CENTENAIRES. - V. « Études », Jésuites, Sacré Cœur  
 CHARITÉ. - Le Noël de la Fondation Ford, L. D'A.: 44.  
 - — sociale (Comm.): 98.  
 CHIBOUGAMIE. - L'étonnante —, Al. DUGRÉ: 164.  
 CHINE. - Problème rural (Hor.): 20.  
 - Bagnes et banques: commerce avec la — communiste (Édit.): 206.  
 - Le VIII<sup>e</sup> congrès communiste (Hor.): 359.  
 - V. Formose.  
 CHÔMAGE. - V. Tremblay (Rapport).  
 CHOQUETTE (Robert). - — quitte la radio, E. GERVAIS: 217.  
 CIDRE. - A quand le —? Al. D.: 354.

CODÉTERMINATION. - La — en Allemagne, R. A.: 162.  
 COEXISTENCE. - « — parifique » des Églises et des gouvernements communistes (Édit.): 59.  
 - L'Église et la —, L. D'A.: 324.  
 - V. Droit, Nations Unies.  
 COLLÈGES. - V. Éducation, Tremblay (Rapport).  
 COLONISATION. - — en léthargie, Al. D.: 250.  
 - Espace vital, problème vital: la terre, Al. DUGRÉ: 278.  
 - V. Agriculture.  
 COMMERCE. - V. Chine.  
 COMMUNISME. - Éducation communiste en Allemagne orientale, J. SONNTAG: 8.  
 - L'art de déplacer les problèmes, L. D'APOLLONIA: 60.  
 - Profil de révolution (Hor.): 78.  
 - Le XX<sup>e</sup> congrès du parti communiste de l'URSS, J.-H. LEDIT: 104.  
 - Kominform (Hor.): 198.  
 - Mouvements para-communistes (Hor.): 200.  
 - V. Afrique, Asie, Autriche, Chine, Coexistence, Hongrie, Persécution, URSS.  
 CONSCRIPTION. - — camouflée, Al. D.: 192.  
 COURTOISIE. - Plaidoyer pour la —, E. G.: 249.  
 C. T. C. C. - Où va la —?, J. C.: 324.  
 de LESTAPIS (R. P. Stanislas, S. J.). - Visite bien-faisante, J.-P. A.: 162.  
 DÉMOCRATIE. - V. Élections, Rassemblement.  
 DESSIN. - Dessiner pour l'enfant, B. CLÉMENT: 321.  
 DIMANCHE. - Le précepte dominical, J.-P. A.: 72.  
 DISQUES. - Quatuors, J.-P. LABELLE: 40.  
 DIVORCE. - Le Sénat et le —, R. A.: 162.  
 - Le — au Sénat, L. DE LÉRY: 195.  
 DROIT. - Coexistence juridique au Canada, R. A.: 163.  
 - La peine de mort, Al. D.: 220.  
 - Un événement juridique dans notre monde social, J. COUSINEAU: 254.  
 ÉCOLES. - V. Enseignement, Jacques-Cartier, Radio, Télévision.  
 ÉCONOMIQUE. - Les exigences humaines de l'expansion — (Semaine sociale de France), W. F. RYAN: 317.  
 - Intégration — (Hor.): 332.  
 - V. Canada français, Chine, Industrie, Japon.  
 ÉDUCATION. - L'aide fédérale à l'— (aux É.-U.), R. ARÈS: 211, 236.  
 - Pie XII et l'— collégiale (Comm.): 246.  
 - Pour une grande politique provinciale d'aide à l'— (Édit.): 310.  
 - V. A.C.E.F., Bibliothèques, Catéchèse, Communisme, Élite, Enseignement, Octrois, Patriotisme, Radio, Semaine sociale, Télévision, Tremblay (Rapport)  
 ÉGLISE. - Deux — du silence, L. D'APOLLONIA: 37.  
 - — et contre — (Hor.): 47.  
 - Le Mystère de l'H. L. D'APOLLONIA: 151.  
 - — du silence (Hor.): 330.  
 - V. Coexistence, Pape, Persécution, Sociales (Questions).  
 ÉGYPTÉ. - Nasser et sa « Philosophie de la révolution » (Édit.): 310.  
 - Nasser et les pays sous-développés (Édit.): 311.  
 - V. Proche-Orient.  
 LECTIONS. - A propos d'—: démagogie ou démocratie?, R. ARÈS: 149.  
 - Pour quel candidat voter le 20 juin? (Comm.): 160.  
 - L'abus et la magie des mots (socialisme), R. A.: 193.  
 - Notre moralité politique (Édit.): 234.  
 ÉLITE. - L'— doit être sociale, J. GENEST: 11.  
 ENSEIGNEMENT. - La pénurie du personnel enseignant (Comm.): 98.  
 - Statistiques sur les écoles séparées de l'Ontario (Comm.): 98.  
 - Le fonds de pension des instituteurs, A. GERVAIS: 122.  
 - Vieilles rengaines (contre notre système d'—), E. G.: 193.  
 - Étienne Gilson et le monopole d'État dans l'— (Comm.): 352.  
 - V. Éducation.  
 EN TROIS MOTS. - 99, 161, 191, 219, 247, 288, 323, 353.

ESPAGNE. - V. Presse, Retraites.  
 ÉTAT. - V. Enseignement, Impôt.  
 ÉTATS-UNIS. - V. Bilinguisme, Charité, Éducation, Fédéralisme, Franc-maçonnerie, Presse, Racial (Problème), Walsh.  
 « ÉTUDES ». - Le centenaire des —, R. A.: 354.  
 EUROPE. - Chance unique de refaire l'— (Édit.): 148.  
 - V. Allemagne, Autriche, Communisme, Espagne, Hongrie, Pologne, URSS.  
 FAMILLE. - Un conseil supérieur de la — (Édit.): 87.  
 - Le bouleversement de la — traditionnelle, S. DE LESTAPIS: 183.  
 - La mission de la — urbaine, S. DE LESTAPIS: 226.  
 - V. Allocations, de Lestapis, Divorce, Télévision.  
 FÉDÉRALISME. - Les relations fédérales-provinciales (Édit.): 32.  
 - Croit-on encore au — aux États-Unis?, R. ARÈS: 63.  
 - Au congrès des « sociétés savantes »: opinion de M. Stanley, R. A.: 192.  
 - V. Éducation, Tremblay (Rapport), Universités.  
 FÉMININS (Problèmes). - La fille-mère et son enfant, A. PLANTE: 6.  
 - Loisirs des jeunes filles, R. BOIS: 38.  
 - Le Centre Rosalie-Jetté: filles-mères, A. P.: 44.  
 - Liberté féminine, J. D'A.: 130.  
 - V. Tremblay (Rapport).  
 FILLES-MÈRES. - V. Féminins (Problèmes).  
 FORMOSE. - Notes sur — (Comm.): 70.  
 FRANC-MAÇONNERIE. - —, J.-H. L.: 163.  
 GRÈVE. - Une recherche récente sur les faits d'une — (amiante), J. COUSINEAU: 315.  
 - Le sens d'une —: une interprétation controuvée, J. COUSINEAU: 345.  
 HONGRIE. - La situation de la jeunesse travailleuse hongroise, L. KAROLYI: 347.  
 - Les leçons de la — (Édit.): 338.  
 - La révolte en — (Hor.): 358.  
 HORIZON INTERNATIONAL. - V. Afrique, Bible, Chine, Communisme, Économie, Église, Hongrie, Politique, Pologne, Proche-Orient, Staline, URSS, Visites.  
 IMMIGRATION. - Prêts du gouvernement aux immigrants, A. PLANTE: 33.  
 - Problèmes d'— (Comm.): 128.  
 - L'— au Canada: 1946-1956, E. MESSIER: 298.  
 IMPÔT. - Économie d'hommes et d'—, Al. D.: 221.  
 - L'État et l'— (Comm.): 322.  
 - V. Taxes.  
 INDE. - Un grand chef social (Vinoba Bhave), A. NEVETT: 95.  
 - Un Indien (Nehrou) parle de l'—, A. NEVETT: 319.  
 - V. Nehrou.  
 INDEX. - Soumission à l'— (Comm.): 70.  
 INDUSTRIE. - La petite — (Comm.): 71.  
 - Qui possède l'— canadienne? (Édit.): 178.  
 - Paris, Bruxelles, Madrid, Rome? (inviter industries latines au Québec), Al. D.: 325.  
 - V. Cidre, Québec.  
 INSTITUT CANADIEN DES AFFAIRES PUBLIQUES. - Un milieu adulte de discussion, J. C.: 324.  
 INSTITUTEURS. - V. Enseignement.  
 ISRAËL. - V. Juifs, Proche-Orient.  
 JACQUES-CARTIER (Ville). - Les écoles de —, A. P.: 100.  
 JAPON. - Dumping japonais au Canada?, R. BALLON: 131.  
 JÉSUITES. - Pour que les fils soient dignes du père (Comm.): 42.  
 - Un grand — méconnu, G. SYLVESTRE: 45.  
 - « Sur la terre comme au ciel » (— au Paraguay), J.-P. A.: 100.  
 - Célébration sans tambours, J.-L. LAVOIE: 186.  
 - V. de Lestapis, « Études », Lebreton, Walsh.  
 JEUNESSE. - V. A.J.C., Éducation, Féminins (Problèmes), Hongrie.  
 JUIFS. - Les — et nous, L. D'APOLLONIA: 238.  
 - V. Proche-Orient.  
 KOTHEN (Abbé Robert). - L'—, J.-P. A.: 45.

**LEBRETON (R.P. Jules, S. J.)**. — Le —, L.D'A.: 249.  
**LECTURE**. — V. Bibliothèques, Index.  
**LITTÉRATURE**. — Regard en arrière, E. GAGNON: 296.  
 — V. Théâtre (Table IV).  
**LOGEMENT**. — V. Saint-Sulpice.  
**LOISIRS**. — V. Féminins (Problèmes).  
**MAISONNEUVE**. — Château —, A. P.: 72.  
 — Trois Élisabeth, un —, Al. DUGRÉ: 223.  
**MARIE**. — Reine du Travail (au Mexique), J.-H. L.: 73.  
**MEXIQUE**. — V. Marie.  
**MINORITÉS**. — La souscription patriotique (Édit.): 116.  
 — V. Télévision.  
**MONTRÉAL**. — Deux billets pour 25 cents: transport en commun (Comm.): 14.  
 — Les non-catholiques à —, I. BEAUBIEN: 157.  
 — et ses parcs, J. GENEST: 188.  
 — V. Architecture, Maisonneuve, Saint-Sulpice.  
**MORALES (Questions)**. — V. Divorce, Droit, Élections, Pureté, Racial (Problème), Réforme.  
**MORT (Peine de)**. — V. Droit.  
**NATIONS UNIES**. — « L'esprit de Genève » (suite) (Édit.): 5.  
 — Une nouvelle O.N.U., L. D'A.: 44.  
 — L'O. N. U. et la paix du monde (Édit.): 338.  
 — V. Asie, Égypte, OTAN, Paix.  
**NEHROU**. — L'étrange M. — (Édit.): 339.  
 — V. Inde.  
**NICOLET**. — Effondrement du sol à —, A. P.: 16.  
**NOËL**. — La naissance du Verbe, L. ROY: 356.  
 — V. Charité.  
**OCTROIS**. — — statutaires (Édit.): 60.  
 — V. Universités.  
**ONTARIO**. — V. Enseignement.  
**O. T. A. N.** — Moderniser l'—, L. D'APOLLONIA: 180.  
**OUVRIÈRES (Questions)**. — V. Sociales (Questions), Syndicalisme.  
**PAIX**. — Ennemis et amis de la — (Cit.): 138.  
 — La tranquillité de l'ordre, L. D'APOLLONIA: 284.  
 — V. Nations Unies.  
**PAPE**. — Les quatre-vingts ans de Pie XII (Édit.): 59.  
 — Le — nous parle (Comm.): 246, 322, 352.  
 — V. Coexistence, Éducation, Église, Prière, Traduction.  
**PATRIOTISME**. — Pour ranimer l'éducation patriotique, P. L'ALLIER: 221.  
 — V. Canada français, Minorités.  
**PÉRECUSSION**. — Tousjours la — (Édit.): 235.  
**POISSONS**. — Trop peu de — sur nos tables, G. BARBIN: 65.  
**POLITIQUE**. — — et religion (Hor.): 169.  
 — V. Canada français, CCF, Coexistence, Communisme, Élections, Hongrie, Impôt, Nations Unies, Proche-Orient, Rassemblement, Réforme, Syndicalisme.  
**POLOGNE**. — Situation religieuse en — (Hor.): 50.  
**PRÉDICATION**. — Retraites paroissiales et mission<sup>g</sup> générales, T. MIGNAULT: 194.  
 — V. Catéchèse, Prêtres, Retraites.  
**PRESSE**. — L'art de déplacer les problèmes, L. D'APOLLONIA: 60.  
 — Pour la liberté de — en Espagne, L. D'APOLLONIA: 91.  
 — Pandore et la « Pravda », L. D'A.: 150.  
 — L'aventure d'un journal colombien, J.-H. LEDIT: 156.  
 — Orientations de la — catholique aux États-Unis, J. E.: 193.

— Controverses entre catholiques (Édit.): 254.  
**PRÊT D'HONNEUR**. — Le —: son rôle, son efficacité, J.-G. DÉCARIE: 328.  
**PRÊTRES**. — Sacerdoce et vie urbaine, A. VACHON: 251.  
**PRIÈRE**. — L'Apostolat de la —, J.-P. A.: 250.  
 — V. Régina.  
**PROCHE-ORIENT**. — Armistices et conférences (Édit.): 116.  
 — Le conflit Égypte-Israël (Hor.): 328, 359.  
 — V. Égypte, Nations Unies.  
**PROTESTANTISME**. — V. Montréal, Religion, Unité chrétienne.  
**PURETÉ**. — L'aspect social de la — (Comm.): 43.  
**QUÉBEC**. — Ce nouveau géant industriel (Édit.): 147.  
 — V. Canada français.  
**RACIAL (Problème)**. — L'affaire Lucy (Édit.): 87.  
 — Le — aux États-Unis, J. LA FARGE: 326, 350.  
**RADIO**. — Où veut-on en venir à la C. B. C.? (Édit.): 3.  
 — Confusions dangereuses: émissions scolaires (Édit.): 178.  
 — V. Choquette, Télévision.  
**RASSEMBLEMENT**. — Le — et la démocratie (Édit.): 311.  
**RÉDEMPTION**. — Conséquences de la doctrine de la — par la croix (Cit.): 80.  
**RÉFORME**. — — des structures ou — des mœurs (Comm.): 322.  
**RÉGINA**. — La prière du Conseil de ville de — (Comm.): 70.  
**« RELATIONS »**. — Notre nouveau directeur (Édit.): 115.  
 — Note liminaire: XV<sup>e</sup> anniversaire: 263.  
 — Quelles causes sert —?, R. ARÈS: 265.  
 — « L'Ordre nouveau » et —, J.-P. A.: 283.  
**RELIGION**. — Indigences religieuses (sectaires et convertis), Al. DUGRÉ: 75.  
 — V. Afrique, Apostolat, Canada français, Catéchèse, Coexistence, Dimanche, Éducation, Église, Juifs, Missions, Noël, Persécution, Politique, Pologne, Prédication, Presse, Prêtres, Sacré Cœur, Sainteté, Sociales (Questions), Unité chrétienne.  
**RETRAITES**. — — en Espagne, J.-H. L.: 282.  
 — V. Prédication.  
**RURALE (Question)**. — V. Agriculture, Canada français, Chine.  
**SACRÉ COEUR**. — Un grand centenaire, W. GARIÉPY: 156.  
**SAINTE-BOYFACÉ**. — Le Grand Séminaire de —, A. P.: 100.  
**SAINTE-É**. — Les pages jaunes de la dévotion, P.-E. RACICOT: 101.  
**SAINTE-SULPICE**. — Un domaine convoité avec raison, A. PLANTE: 67.  
**SÉCURITÉ**. — V. Sociales (Questions), Tremblay (Rapport).  
**SEMAINE SOCIALE**. — La XXXIII<sup>e</sup> — du Canada (doctrine sociale de l'Église en éducation), J.-P. A.: 325.  
 — V. Économique.  
**SILENCE**. — V. Église.  
**SOCIALES (Questions)**. — Succès dans le social, J.-H. L.: 17.  
 — La doctrine sociale de l'Église, pour quoi faire?, R. ARÈS: 117.  
 — Trop de sécurité nuit (Comm.): 128.

— La révolte du social contre le national, R. A.: 192.  
 — Évolution de la mentalité sociale, J. COUSINEAU: 269.  
 — V. Agriculture, Arbitrage, Assurance-santé, Charité, Droit, Économique, Élite, Grève, Semaine sociale, Syndicalisme, Tremblay (Rapport).  
**SOUHAITS**. — Bonne et heureuse année!, L. D'APOLLONIA: 5.  
**SPIRITUALITÉ**. — V. Église, Famille, Jésuites, Noël, Prière, Rédemption, Religion, Sainteté.  
**STALINE**. — Le mystère stalinien (Hor.): 167.  
 — Plaidoyer pour —, L. D'A.: 193.  
**SUEZ**. — V. Égypte, Proche-Orient.  
**SYNDICALISME**. — Le — en Allemagne, J.-P. A.: 16.  
 — L'action politique et les ouvriers (Comm.): 42.  
 — Les centrales syndicales: effectifs et fusion, R. MATHIEU: 93.  
 — Les syndicats chrétiens, J.-P. A.: 220.  
 — V. Codétermination, CTC.  
**TAXES**. — L'Anglo-Canadien Pulp et les commutations de — (Édit.): 32.  
 — V. Impôt.  
**TÉLÉVISION**. — La commission royale et la — (Édit.): 4.  
 — Avant tout, le bien des familles, E. GERVAIS: 35.  
 — Radio et —, A. P.: 72.  
 — Pourquoi pas des émissions populaires?, E. GERVAIS: 97.  
 — La — à l'école (Édit.): 147.  
 — — et minorités (Édit.): 206.  
 — — et Canada français (Comm.): 218.  
 — Reprises de spectacles à la —, E. GERVAIS: 346.  
 — V. Radio.  
**TEXTILE**. — Le problème du —, A. P.: 16.  
 — V. Vêtement.  
**TRADUCTION**. — Importance de la fonction de traducteur: discours du Pape (Comm.): 98.  
**TRANSPORT**. — V. Montréal.  
**TRAVAIL**. — V. Marie, Sociales (Questions).  
**TREMBLAY (Rapport)**. — Le — (Édit.): 115.  
 — Le — et la sécurité des travailleurs (Comm.): 128.  
 — Le — et le chômage (Comm.): 129.  
 — Le — est-il « séparatiste » ou « anticanadien »? (Comm.): 160.  
 — Le — et l'aide aux collèges classiques féminins (Comm.): 190.  
 — Le — et les rapports entre universités et collèges classiques (Comm.): 190.  
 — Le — et les collèges classiques (Comm.): 190.  
**UNITÉ CHRÉTIENNE**. — Vers l'— (Comm.): 14.  
**UNIVERSITÉS**. — La recherche dans les — canadiennes, P. ANGERS: 119.  
 — Les octrois fédéraux aux —, R. ARÈS: 340.  
 — V. Tremblay (Rapport).  
**U. R. S. S.** — Canada — (Comm.): 15.  
 — Rapatriement (Hor.): 199.  
 — V. Bible, Communisme, Staline, Visites.  
**VÊTEMENT**. — Problèmes de l'industrie du — (Corr.): 28.  
 — Le cas de la Quality Garment, A. P.: 100.  
 — V. Textile.  
**VIETNAM**. — Le Canada et le — (Édit.): 31.  
 — Terre de l'espérance, NGUYEN, V. T.: 75.  
 — Armistices et conférences (Édit.): 116.  
**VILLE**. — V. Famille, Prêtres.  
**VISITES**. — — soviétiques (Hor.): 18.  
 — — derrière le rideau de fer (Édit.): 31.  
**WALSH (R. P. Edmund, S. J.)**. — Un athlète du Christ, J.-P. A.: 354.

### III. — BIBLIOGRAPHIE

#### A. — ANONYME ET EN COLLABORATION

##### ANONYME

(Auteur unique non identifié; auteurs multiples sans désignation collective.)

*Christiane... en vacances* (J. d'Anjou): 232.  
*Des « filles » vous parlent* (M. Gauvreau): 173.  
*Polish Review (The)*. Vol. I, n° 1 (J.-H. Ledit): 336.  
*Prières pour le peuple de Dieu* (J.-P. Demers): 108.  
*Problèmes d'autorité au sein de l'entreprise* (A. Plante): 144.  
*Province de Québec, paradis du touriste* (J. d'Anjou): 232.  
*Recueil des Lois d'assistance et de protection de la jeunesse de la province de Québec* (A. Plante): 144.

##### EN COLLABORATION

(Divers auteurs sous la désignation *En collaboration* ou sous un nom collectif.)

ASSOCIATION CATHOLIQUE DE LA JEUNESSE FRANÇAISE. (A. C. J. F.) — *Éléments de doctrine spirituelle* (J. d'Anjou): 108.  
 CENTRE CATHOLIQUE DES INTELLECTUELS FRANÇAIS. — *Qu'est-ce que l'homme?* (W. Gariépy): 54.  
 — *Morale sans péché?* (M. Grand/Maison): 142.  
 — *Philosophies chrétiennes* (L. Mailhot): 142.  
 — *La science peut-elle former l'homme?* (C. East): 145.  
 — *La France va-t-elle perdre sa jeunesse?* (J. d'Anjou): 260.  
 — *Justice et Procès criminels* (J. d'Anjou): 362.  
 — *Civilisation du travail? Civilisation du loisir?* (J. d'Anjou): 362.

#### B. — AUTEURS IDENTIFIÉS

ARON, R. — *Histoire de Vichy* (W. Girouard): 84.  
 AUDET, L.-P. — *Le Système scolaire de la province de Québec, V, VI* (A. Plante): 335.  
 AUGIER, P. — *Jésus, pierre de scandale* (J. d'Anjou): 258.  
 BARJON, L. — *Le Silence de Dieu dans la littérature contemporaine* (W. Gariépy): 203.  
 BEAULIEU, M.-H. — *Le Scoutisme dans l'Évangile* (J.-P. Labelle): 110.  
 BEAULIEU, M.-L. — *Les Conflits de droit dans les rapports collectifs du travail* (J. Cousineau): 254.

BECK, L. — *L'Éducation au foyer* (P.-E. Ranger): 26.  
 BERGER, M. — *Quinze ans chez les médiums* (P. Fortin): 112.  
 BERTRAND-SERRET, R. — *Le Mythe des « classes »* (E. Bouvier): 143.  
 BINET, N. — *Le « Notre Père »* (R. A.): 365.  
 BLARDONE, G. — *Initiation économique et sociale* (H. Carrier): 306.  
 BOULZIN, J. et G. — *Poésies choisies pour les jeunes* (B. Clément): 176.

COLLÈGE JEAN-DE-BRÉBEUF. — *Mélanges sur les humanités* (G. Langevin): 110.  
 COMMISSION DES ÉCOLES CATHOLIQUES DE MONTRÉAL. — *Jeunes, voulez-vous des livres?* (J. d'Anjou): 335.  
 ÉCOLE BIBLIQUE DE JÉRUSALEM. — *La Bible* (J. d'Anjou): 360.  
 EN COLLABORATION. — *La Bible en images* (B. Dubé): 22.  
 — *Morts sur le gibet* (Al. Dugré): 52.  
 — *Convertis du XX<sup>e</sup> siècle* (Al. Dugré): 76.  
 — *Comment ils sont devenus prêtres* (W. Girouard): 172.  
 — *Bottom-Up Democracy* (E. Bouvier): 202.  
 — *Our Quest for Happiness* (V. Monty): 214, 244.  
 — *La Grève de l'amante* (J. Cousineau): 315, 343.  
 ÉTUDES CARMÉLITAINES. — *Nos sens et Dieu* (Sr Marie-Emmanuel): 333.  
 MOINES DE SOLESMESS. — *La Liturgie* (J. d'Anjou): 81.

BOURON, N. — *La Septième Flamme* (L. Telmosse): 84.  
 BOUTARD, R.-J. — *L'Armée en Allemagne orientale* (B. Welzel): 305.  
 BOUYER, L. — *Du protestantisme à l'Église* (J. d'Anjou): 22.  
 BRILLET, G. — *Consécration* (J.-P. Demers): 108.  
 BUCHANAN, N.-S. — *Approaches to Economic Development* (E. Bouvier): 203.  
 BUTTIN, P. — *Le Drame du Maroc* (G.-H. d'Auteuil): 305.

- CALLOT, E. - *Civilisation et Civilisations* (R. Arès): 85.  
 CAPLOW, T. - *The Sociology of Work* (E. Bouvier): 202.  
 CELIER, P. - *Courtoisie chrétienne et Dignité humaine* (J.-P. Demers): 175.  
 CHAPIN, M. - *Quebec now* (R. Arès): 174.  
 CHARTIER, M. - *Initiation économique et sociale* (H. Carrier): 306.  
 CHOISY, M. - *Le Chrétien devant la psychanalyse* (J. d'Anjou): 82.  
 CIMON, J. - *Suède, pays de l'urbanisme* (A. Plante): 144.  
 CLAIR, M. - *Le Club des bâtisseurs* (R. A.): 365.  
 CLAUDE, R. - *Adolescent, rentre chez toi!* (J. Cloutier): 110.  
 CLAVEL, E. - *Le Pirate du Cap Nord* (R. A.): 365.  
 CLÉMENT, B. - *La Reine et la Bergère* (J. d'Anjou): 110.  
 - *Chevalier du Roi* (J. d'Anjou): 110.  
 COMBALUZIER, C. - *L'Enfant seul* (J. d'Anjou): 260.  
 COMBES, A. - *Psychanalyse et Spiritualité* (J. d'Anjou): 82.  
 CONTANT, J.-A. - *Veilloches* (L. Mailhot): 176.  
 CORDELLIER, S. - *Les Enfants de la discorde* (J. d'Anjou): 24.  
 COURTOIS, G. - *Face au Seigneur*, V (J.-P. Demers): 258.  
 CRISTIANI, L. - *Faut-il obéir à l'Eglise?* (L. Ethier): 140.  
 CUVILLIER, M. - *Les Aventures de Sylvain et Sylvette* (R. Arès): 112.  
 DAGENAIS, A. - *Dieu et Chrétienté* (G. Courteau): 54.  
 D'ALENÇON, M. - *Le Trésor du loup* (R. A.): 365.  
 DANIEL-ROPS. - *Comment on bâtissait les cathédrales* (B. Clément): 304.  
 DAY, D. - *La Grande Solitude* (L. Telmosse): 364.  
 DE BIE, P. - *Les Sciences sociales dans l'enseignement supérieur: Sociologie, Psychologie sociale et Anthropologie culturelle* (E. Bouvier): 307.  
 DÉCOUT, A. - *Réformateurs* (A. Plante): 22.  
 DE GREEFF, E. - *Le Juge Maury* (J.-M. Aubry): 204.  
 DELAHAYE, G. - *Dodino, le petit âne. Flocon, le petit moulin. Martine au cirque* (R. A.): 365.  
 DE LA MADUÈRE, P.-A. et S. - *Voyage autour de mon église* (B. Clément): 54.  
 DE LAUNAY, J. - *Fascisme rouge* (J.-H. Ledit): 111.  
 DE LÉVIS-MIREPOIX. - *La Tragédie des Templiers* (W. Girouard): 363.  
 DE LUBAC, H. - *Amida* (J. Harvey): 354.  
 DE RIVIÈRE, B. - *Fée chez les cow-boys* (R. A.): 365.  
 DEROU, A. - *L'Épiscopat français dans la mêlée de son temps* (J.-P. Archambault): 258.  
 DE ROUEMONT, D. - *Dix Ans d'efforts pour unir l'Europe, 1945-1955* (W. Girouard): 363.  
 DERYAN, M.-G. - *Le Drame des filles-mères* (J. d'Anjou): 24.  
 DE SAINT-DENIS, D. - *L'Église catholique au Canada* (R. Arès): 302.  
 DE SAINT-PIERRE, M. - *Sainte Bernadette* (J. d'Anjou): 365.  
 DESJARDINS, P. - *Veilloches* (L. Mailhot): 176.  
 DES ORMEAUX, D. - *Le Chevalier des mers* (R. A.): 365.  
 DESQUEYRAT, A. - *La Crise religieuse des temps nouveaux* (W. Gariépy): 141.  
 DE WOHL, L. - *Saint Augustin* (W. Girouard): 232.  
 - *Saint François Xavier* (B. Clément): 361.  
 D'HARCOURT, R. - *Dix Ans d'efforts pour unir l'Europe, 1945-1955* (W. Girouard): 363.  
 DROULERS, P. - *Action pastorale et Problèmes sociaux sous la Monarchie de Juillet chez Mgr d'Astros* (J. d'Anjou): 52.  
 DUCLOS, P. - *Le Vatican et la Seconde Guerre mondiale* (R. Arès): 82.  
 DUPLOYÉ, P. - *Rhétorique et Parole de Dieu* (J. d'Anjou): 202.  
 DUPUIS, R. - *Courtoisie chrétienne et Dignité humaine* (J.-P. Demers): 175.  
 EINSTEIN, A. - *Mozart* (J.-P. Labelle): 56.  
 ELLIS, H. S. - *Approaches to Economic Development* (E. Bouvier): 203.  
 ESTIENNE, Y. - *Le Toit sur la tête* (J. d'Anjou): 204.  
 FABRICE, P. - *La Cargaison du Léviathan* (R. Arès): 112.  
 FAUCHER, D. - *Le Paysan et la Machine* (L. Lebel): 26.  
 FAY, B. - *Louis XVI* (L. Telmosse): 112.  
 FERNESOLE, P. - *Sa Sainteté Pie XII et l'Éducation de la jeunesse* (J. d'Anjou): 259.  
 FIÉVET, G. - *Parlons aux fiancés* (W. Girouard): 175.  
 FLICHE, A. - *Mon père, Louis Fliche* (J.-P. Archambault): 26.  
 FOLLIER, J. - *Initiation économique et sociale* (H. Carrier): 306.  
 FONS-PONT, J. - *Exigences techniques fondamentales de la justice sociale* (R. Arès): 83.  
 FORD, J. W. - *The Social Framework of the American Economy* (E. Bouvier): 336.  
 FRANCIS, C. - *Diversissements littéraires* (J. d'Anjou): 176.  
 FRASSATI, L. - *La Charité de Pier Giorgio, mon frère* (J.-P. Demers): 56.  
 FRÉGAULT, G. - *La Guerre de la Conquête* (J. d'Anjou): 174.  
 FRISCHI, A. - *Une réponse au défi de l'histoire* (R. Arès): 111.  
 GALOT, J. - *Le Cœur de Marie* (J. d'Anjou): 360.  
 GASKIN, C. - *L'Oiseau de pluie* (W. Girouard): 204.  
 GAY, J. - *Libermann* (J.-P. Demers): 201.  
 GENEST, E. - *Dictionnaire des Citations françaises* (J. d'Anjou): 204.  
 GERVAIS, G. - *Veilloches* (L. Mailhot): 176.  
 GOUIHER, H. - *Le Théâtre et l'Existence* (L. Balthazar): 56.  
 GRATTON, H. - *Psychanalyses d'hier et d'aujourd'hui* (M. Grand'Maison): 82.  
 GRENTÉ, card. - *Vie et Passion de Jeanne d'Arc* (B. Clément): 140.  
 HART, A. G. - *The Social Framework of the American Economy* (E. Bouvier): 336.  
 HELLWEGE, H. - *Dix Ans d'efforts pour unir l'Europe, 1945-1955* (W. Girouard): 363.  
 HÉNUSSE, T. - *Entretien sur Jésus-Christ* (J. d'Anjou): 360.  
 HERGÉ. - *Tintin: l'Affaire Tournesol* (R. A.): 365.  
 HICKS, J. R. - *The Social Framework of the American Economy* (E. Bouvier): 336.  
 HUNERMAN, G. - *Le Héraut de Dieu* (J.-P. Demers): 201.  
 JACOBSON, E. - *Les Sciences sociales dans l'Enseignement supérieur: Sociologie, Psychologie sociale et Anthropologie culturelle* (E. Bouvier): 307.  
 JANSSENS, J. - *Petite Histoire des États-Unis* (R. A.): 365.  
 JONQUET, E. - *Entre vos mains, Seigneur* (J. d'Anjou): 56.  
 JORDAN, D. - *Mariage, année zéro* (W. Girouard): 173.  
 JOURJON, M. - *Saint Augustin parmi nous* (L. d'Apollonia): 232.  
 KAPS, J. - *Martyre et Hérosisme des femmes de l'Allemagne orientale* (B. Welzel): 304.  
 KLINGLER, H. - *Conquérants sans terre* (L. Bourbeau): 303.  
 LABELLE, J.-P. - *Expériences spirituelles de jeunes* (J. d'Anjou): 108.  
 LABOIS, R. - *Le Signe de l'oiseau de feu* (R. Arès): 112.  
 LACHANCE, L. - *La Lumière de l'âme* (L. Roy): 81.  
 LACOUR-GAYET, R. - *La France au XX<sup>e</sup> siècle* (B. Clément): 305.  
 LAMBERT, T. - *Échos humains du credo* (J. d'Anjou): 258.  
 LATHOUD, D. - *Avec le Pape au Vatican* (G. Cusson): 82.  
 LAVAUD, B. - *Sectes modernes et Foi catholique* (Al. Dugré): 75.  
 LE BAS, M. - *Catéchisme en noir, blanc, jaune* (B. Clément): 141.  
 LEBRETON, J. - *Saint Augustin parmi nous* (L. d'Apollonia): 232.  
 LECLERC, F. - *Moi, mes souliers...* (A. Surprenant): 175.  
 LEDRÉ, C. - *Un siècle sous la tiare* (R. Arès): 302.  
 LEGAULT, E. - *Confidences* (L. Balthazar): 175.  
 LESSARD, C. - *Le Pèlerinage de la grande misère* (L. Telmosse): 364.  
 LÉVI-STRAUSS, C. - *Les Sciences sociales dans l'Enseignement supérieur: Sociologie, Psychologie sociale et Anthropologie culturelle* (E. Bouvier): 307.  
 LOCHET, L. - *Fils de l'Eglise* (J. d'Anjou): 52.  
 LONGPRÉ, A. - *Instructions pour les dimanches et fêtes de l'année liturgique* (J.-P. Demers): 52.  
 LOTTIN, O. - *Morale fondamentale* (J. d'Anjou): 24.  
 MAG-VINGELOT. - *Quand tombe le fruit* (J. d'Anjou): 24.  
 MAINÉ, M.-C. - *Sainte Odile* (R. Arès): 112.  
 MALEVEZ, L. - *Le Message chrétien et le Mythe* (J. Harvey): 109.  
 MALO, A.-M. - *L'Épopée inachevée de nos Lieux saints* (A. Brunet): 305.  
 MANNING, C. A. W. - *Les Sciences sociales dans l'Enseignement supérieur: Relations internationales* (E. Bouvier): 307.  
 MARCHEL, G. - *Essais sur le fait religieux* (J. d'Anjou): 22.  
 MARIE-MICHEL-ARCHANGE, Sr. - *Par ce signe tu vivras* (Sr Marie-Emmanuel): 28.  
 MARION, S. - *Littérature et Moralistes du Canada français d'autrefois* (P.-E. Racicot): 260.  
 MARROU, H. - *Saint Augustin et l'Augustinisme* (J. Emery): 304.  
 MARTINIE, M.-M. - *Plus de chance que Cendrillon* (R. A.): 365.  
 MÉNARD, E.-M. - *Les Vocations tardives et le Séminaire des Saints-Apôtres* (J.-P. Demers): 109.  
 MEYER, B. F. - *Lend Me Your Hands* (B. Welzel): 303.  
 MICHAUD, M. - *La Reconstruction française au Nouveau-Brunswick* (A. Plante): 174.  
 MIPE, J. - *H. U. I. à Port-Goulphare* (R. Arès): 112.  
 MISTIEN, E. - *Regina Coeli* (W. Girouard): 140.  
 MITCHELL, H. - *Pie X et la France* (W. Girouard): 26.  
 MOREL, C. - *Saint Augustin parmi nous* (L. d'Apollonia): 232.  
 MORGAN, A. E. - *Bottom-Up Democracy* (E. Bouvier): 202.  
 NADEAU, E. - *Sapier, prêtre de misère* (W. Girouard): 54.  
 NASSER. - *Philosophie de la révolution* (Édit.): 310.  
 NATALIS, E. - *Les Ressorts internes de l'éducation* (J. d'Anjou): 259.  
 NEMEC, L. - *Church and State in Czechoslovakia* (J.-H. Ledit): 82.  
 NUTTIN, J. - *Les Sciences sociales dans l'enseignement supérieur: Sociologie, Psychologie sociale et Anthropologie culturelle* (E. Bouvier): 307.  
 PALUEL-MARMONT. - *Le Mystère de l'« Atlantis »* (R. A.): 365.  
 PAPLAUSKAS-RAMUNAS, A. - *L'Éducation physique dans l'humanisme intégral* (J.-P. Bellemare): 26.  
 PAULHAC, J. - *Le Sport sans pantoufles* (J. Côté): 111.  
 PETERSON, E. - *Le Livre des Anges* (J. Emery): 52.  
 PETERSON, F. - *Personnel Case Studies* (E. Bouvier): 144.  
 PIEPER, J. - *Je crois en Dieu* (J. d'Anjou): 52.  
 PHILIPPON, M.-M. - *La Doctrine spirituelle de Dom Marmion* (P.-E. Racicot): 81.  
 PLAQUEVENT, J. - *Misère sans nom* (J. d'Anjou): 24.  
 PRÉVOST, J.-L. - *Satan et le Romancier* (P.-E. Racicot): 175.  
 RAHNER, H. - *Ignace de Loyola* (B. Dubé): 201.  
 RAILLON, M. - *Pico, le petit canard* (R. A.): 365.  
 RASKOP, H. - *Je crois en Dieu* (J. d'Anjou): 52.  
 RENAUD, R. - *Süchow, diocèse de Chine, I* (M. Belhumeur): 202.  
 RICHARD, J.-J. - *Le Feu dans l'amiante* (Al. Dugré): 204.  
 RICHAUD, P. - *Annexe au Directoire pastoral en matière sociale* (Comm.): 43; (A. Plante): 258.  
 RIÈSE, L. - *L'Âme de la poésie canadienne-française* (A. Vachon): 176.  
 RIQUET, M. - *L'Église, liberté du monde* (Al. Dugré): 201.  
 ROBINSON, L. R. - *Operating Results of Limited Price Variety Chains in 1954* (E. Bouvier): 307.  
 RONDET, H. - *Saint Augustin parmi nous* (L. d'Apollonia): 232.  
 ROSTENNE, P. - *La Barbarie des élites* (E. Bouvier): 306.  
 ROY, C. - *Littérature orale en Gaspésie* (J. d'Anjou): 232.  
 SARDA Y SALVANY, F. - *Le libéralisme est un péché* (G. Hébert): 306.  
 SCHAFFER, B. - *Les Pourchassés de la grâce* (Al. Dugré): 22.  
 SHEEN, F. J. - *La vie vaut d'être vécue* (J.-P. Demers): 140.  
 SIMON, J.-M. - *L'Impossible Alliance* (E. Bouvier): 54.  
 SOLEILLANT, M. - *Les Douze Pépites d'or* (R. A.): 365.  
 STRASSER, S. - *Le Problème de l'âme* (L. Leahy): 142.  
 SUENENS, L.-J. - *La Question scolaire* (J. d'Anjou): 259.  
 - *L'Église en état de mission* (T. Mignault): 302.  
 TAVARD, G. - *A la rencontre du protestantisme* (Comm.): 14.  
 TERMIER, P. - *Lettres de voyage* (J. d'Anjou): 112.  
 TESSIER, J. - *Dix Ans d'efforts pour unir l'Europe, 1945-1955* (W. Girouard): 363.  
 THIBON, G. - *Notre regard qui manque à la lumière* (J. d'Anjou): 334.  
 TISSOT, H. - *Les Pères vous parlent de l'Évangile, II* (W. Girouard): 258.  
 TRESE, L. - *Le Prêtre d'aujourd'hui* (W. Girouard): 172.  
 TRESMONTANT, C. - *Introduction à la pensée de Teilhard de Chardin* (J. d'Anjou): 363.  
 TRUDEL, M. - *Chiniquy* (Al. Dugré): 76.  
 VANDEUR, E. - *Magnificat* (W. Girouard): 361.  
 VAN IMSCHOOT, P. - *Théologie de l'Ancien Testament* (J. Harvey): 81.  
 VANN, G. - *La nuit sera ma lumière* (J. d'Anjou): 361.  
 VÉRITÉ, M. - *Contes du Soleil* (R. A.): 365.  
 VÉZELAY, G. - *Fuluna, île sanglante* (J. Custeau): 52.  
 VIAL, H. - *Initiation économique et sociale* (H. Carrier): 306.  
 VIATTE, A. - *Histoire littéraire de l'Amérique française* (P.-E. Racicot): 260.  
 VIEN, R. - *Histoire de Roberval* (L. Mailhot): 28.  
 VILLEPELET, J.-J. - *La Veillée pascale* (P.-E. Benoit): 108.  
 VINCENTE. - *Les Mains vides* (P.-E. Ranger): 112.  
 VON BALTHASAR, H. U. - *Théologie de l'histoire* (L. Roy): 141.  
 - *Le Cœur du monde* (J. d'Anjou): 172.  
 VON MATT, L. - *Ignace de Loyola* (B. Dubé): 201.  
 ZANANIRI, G. - *Maria-Gabriella* (B. Clément): 22.

## IV. — THÉÂTRE

### Aperçus généraux

- Bilan décennal.** - Situation de notre théâtre, G.-H. D'AUTEUIL: 290.  
**Festival national.** - Le — d'art dramatique, G.-H. D'AUTEUIL: 103.

### Pièces commentées

- Anastasia.* - (G.-H. D'AUTEUIL): 357.  
*Barrage (Le).* - (G.-H. D'A.): 15.  
*Échange (L').* - (G.-H. D'A.): 139.  
*Mouette (La).* - (G.-H. D'A.): 41.

- Némo.* - (G.-H. D'A.): 69.  
*Nuit des Rois (La).* - (G.-H. D'A.): 102.  
*Sonnez les Matines.* - (G.-H. D'A.): 103.  
*Témoin à charge.* - (G.-H. D'A.): 163.  
*Trial (The).* - (G.-H. D'A.): 139.

## LA GRAPHOLOGIE est-elle une science?

Les résultats d'une importante enquête, à laquelle ont collaboré des personnalités éminentes d'un grand nombre de pays, viennent d'être publiés par l'Institut international de recherches graphologiques.

Choisis de préférence dans les milieux scientifiques: médecins, psychologues, techniciens et parmi les dirigeants des grandes entreprises industrielles, ces collaborateurs bénévoles soumettaient l'écriture d'une personne bien connue d'eux et devaient ensuite formuler une critique serrée de l'analyse caractérielle.

Une commission de contrôle composée selon les mêmes principes était chargée de dégager les conclusions de cette enquête qui était coordonnée par M. H. M. Ostrach, directeur général de l'I. I. R. G. Voici sans autres commentaires cette conclusion:

— 92% des analyses étaient intégralement approuvés sans aucune restriction.

— 7% étaient approuvés avec de légères remarques portant sur des points secondaires.

— Dans 2 cas seulement (1%) les correspondants contestaient des points importants. Toutefois, la Commission de Contrôle faisait remarquer que ces deux cas présentaient des aspects pathologiques certains.

Le caractère objectif de cette enquête classe définitivement la graphologie au premier rang des sciences psychologiques.

Si malgré cette preuve indiscutable vous êtes encore sceptique, si vous n'êtes pas convaincu que la graphologie peut vous permettre de mener une vie plus efficiente, alors tentez vous-même un essai loyal. Ecrivez dès aujourd'hui à l'Institut international de recherches graphologiques qui offre gracieusement aux lecteurs de « Relations » une analyse succincte de leur écriture. Joignez \$1 pour frais d'envoi par avion, mais hâtez-vous car cette offre est limitée. Sur demande il sera joint une documentation sur les Cours de graphologie par correspondance.

« I.I.R.G. » (Département H)  
Avenue Victor-Hugo, Boulogne-sur-Seine (France)



CIGARETTES  
**EXPORT "A"**  
à bout filtre

Pourquoi souffrir  
et traîner ces troubles?

(Pour application chez soi)

**MEDICO-  
PULSATOR**

110 v.

"Le Petit Miracle"



**CIRCULATION ET NERFS**

Aidez à enrayer la base de presque tout trouble

Écrivez pour vous renseigner sur cette nouvelle  
invention française surnommée . . . .

Le remède  
électronique  
de l'avenir

**MEDICO-PULSATOR (Canada)**

Essai et démonstration (gratuite) au Palais du Commerce

Sous-sol 3 — Palais du Commerce

1600, rue BERRI — Tél. HA. 5770 — MONTRÉAL

POUR QUÉBEC: APPELEZ 3-7621-221, 4<sup>e</sup> RUE

## L'épargne

SOLUTION À PLUSIEURS PROBLEMES

- INDIVIDUELS • FAMILIAUX • SOCIAUX
- NATIONAUX

C'est l'épargne qui vous permet de payer le premier versement sur votre maison, l'hypothèque ou l'instruction des enfants.

C'est l'épargne qui vous assure une pension supplémentaire.

Sans obligation de votre part un de nos représentants vous fournira tous les renseignements nécessaires.

DEVENEZ MEMBRE DE :

**L'ENTRAIDE IMMOBILIÈRE  
LAURENTIENNE**

1344 est, rue Sherbrooke — MONTREAL

LA. 1-3698

L'IDÉAL CADEAU de NOËL de cette année...

pour vos amis... pour votre famille... pour vous-même.

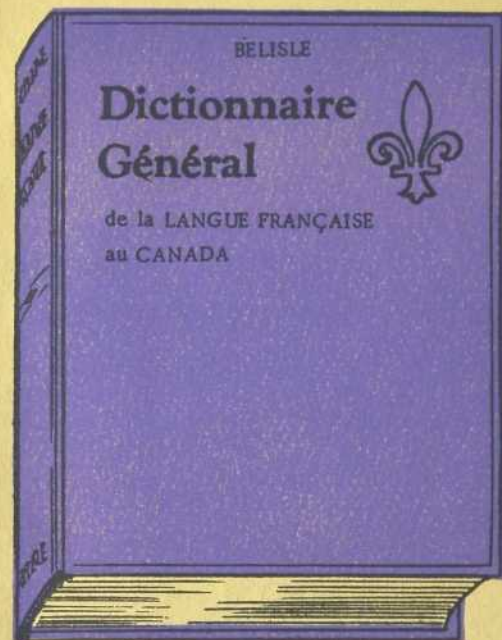
Le plus attendu. Le plus à la mode. Celui qui fera le plus plaisir... plus longtemps.

DONNEZ DONC, à l'occasion  
des FÊTES, l'insurpassable

# DICTIONNAIRE BÉLISLE

DE LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA

Plus de 1,300 pages. Au delà de 3,000 gravures  
Format 7" x 10" x 2½". Magnifique et robuste reliure.  
en Fabrikoid rouge foncé deux tons.



## CE NOUVEAU DICTIONNAIRE

- ◆ Contient tous les mots courants de la langue française à l'égal des meilleurs et des plus récents dictionnaires importés d'Europe.
- ◆ Vous donne tous les canadianismes intéressants avec leurs équivalents en français littéraire.
- ◆ Plus de 3,000 illustrations. Plusieurs planches en couleurs. **Typographie moderne**, lisible, soignée.
- ◆ Toutes les mesures métriques converties en mesures canadiennes.
- ◆ Étymologies grecques, latines et autres. Prononciation figurée des mots difficiles. Notes grammaticales et notes d'usage.
- ◆ Des dizaines de milliers de citations et d'exemples tirés des auteurs classiques, du français moderne et du parler populaire des Canadiens d'expression française.
- ◆ Des définitions particulièrement soignées des mots techniques et scientifiques (mécanique, électronique, médecine, psychologie, etc.).
- ◆ Pratique. Agréablement différent des dictionnaires que vous connaissez déjà.

**NOUVEAU — MODERNE — FIABLE — ATTRAYANT**

Le seul **DICTIONNAIRE véritablement CANADIEN**

DÈS AUJOURD'HUI, METTEZ CE COUPON À LA  
POSTE

BÉLISLE, ÉDITEUR, 4, rue Saint-Jacques QUÉBEC-2

Veuillez envoyer votre **DICTIONNAIRE GÉNÉRAL**,  
dans son emballage de fantaisie du temps des Fêtes, à

M.....

Rue.....

Ville.....

Ci-inclus chèque (ou mandat) de \$25 pour envoi  
franco avec carte de souhaits ci-contre.

Veuillez m'adresser la facture après expédition.

## BÉLISLE ÉDITEUR

La maison des éditions documentaires

la plus réputée au Canada

4, RUE SAINT-JACQUES

QUÉBEC - 2

À Montréal : LA. 2-1344 — MA. 8585

REL. 12

